

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



Vol. 1.

Montréal, 1er Mars 1872.

No. 3.

POESIES.

UN SOIR.

Non, je n'oublierai pas ces heures radieuses
 Où nous causions.
 La gaîté couronnait nos figures heureuses
 De ses rayons.
 C'était l'hiver, alors que le givre et la neige
 Couvrent le sol
 Et qu'au foyer les ris, harmonieux cortège,
 Prennent leur vol.
 On entendait courir sur le clavier sonore
 Des sons joyeux ;
 Tableaux coloriés, bouquets dans une amphore
 Charmaient nos yeux.
 Si les petits oiseaux roucoulaient dans leur cage.
 Des chants si doux.
 Qu'ils auraient même fait rêver en un autre âge
 Les manitons ;
 C'est qu'ils aimaient à voir le jeu de lumière
 Sur les carreaux ;
 C'est qu'ils aimaient entendre à travers la volière
 Tous nos propos.
 Nous lançons au hasard quelques cajoleries
 De temps en temps,
 Et nous parlions toujours plaisirs et rêveries
 Fleurs et printemps.
 Enigmes écloppés souvent d'humeur rétive,
 Mots incompris,

Devises et rebus mettaient sur le qui-vive
 Tous les esprits.

Voilà comment fuyait le temps de la soirée ;
 Voilà comment
 Nous avons vu passer comme une aube dorée
 Ce soir charmant.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

BELLE MAIS COQUETTE.

Elle était jeune fille,
 Fraîche, blonde et gentille
 Et ravissante de gaîté.
 On disait : « qu'elle est belle
 « Avec sa taille frêle
 « Son regard tendre et velouté !

* * *

« Elle fera la blonde
 « La plus gentille au monde,
 « Les garçons lui feront la cour.»
 Puis on parlait richesse,
 Chimère qu'on caresse
 Vieux comme jeune, avec amour.

* * *

Elle prêta l'oreille,
 L'enfant blonde et vermeille,
 A ces propos neufs et charmants,
 Et depuis la coquette
 Rêvant bal et conquête,
 A vite oublié ses quinze ans !

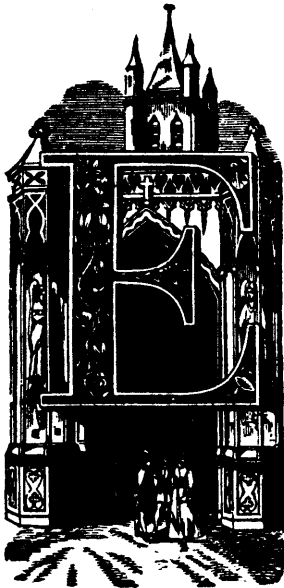
M. J. A. POISSON.

LITTÉRATURE CANADIENNE

SABRE ET SCALPEL.

PAR NAPOLEON LEGENDRE.—(Suite.)

CHAPITRE IV.



ERNESTINE Moulins avait seize ans. C'était bien la plus gracieuse personne de tout le pays d'alentour. Une taille de déesse antique avec cette désinvolture séduisante des femmes de Paris. Une masse de cheveux noirs comme l'ébène encadrait son visage frais et mutin, pour retomber ensuite en boucles épaisses et soyeuses sur ses épaules artistiquement modelées. Quand elle vous regardait avec ses grands yeux bleus sous ses longs cils abaissés, il y avait de quoi faire frémir l'âme la plus inaccessible aux charmes de la beauté. Avec cela, une douceur d'ange, cet abandon naturel et charmant qui plaît sans aucun effort et captive au premier coup d'œil.

Ernestine était sortie du pensionnat des Ursulines de Québec depuis trois ou quatre mois. Elle y avait reçu cette instruction solide et bien entendue qui devient si rare de nos jours. Elle ignorait la géométrie et les logarithmes. Le système planétaire avait beaucoup de secrets pour elle, et la rose syllogistique ne lui avait jamais fait part de ses âcres parfums. Ses maîtresses avaient même poussé la cruauté jusqu'à lui refuser les douceurs de la physique, de la chimie et du calcul différentiel et intégral. En revanche, elle savait très-bien sa langue et possédait à un certain degré de perfection quelques langues étrangères. Elle rédigeait parfaitement une lettre

et savait faire cuire un saucisson. Elle dessinait bien, chantait joliment et jouait agréablement du piano. Elle pouvait aussi, sans consulter ses auteurs, faire proprement une reprise, et coudre solidement un bouton.

A l'âge de neuf ans, elle avait perdu sa mère, et son père était mort un an après, la confiant aux soins de Maximus Crépin, son parent éloigné, lequel était devenu son tuteur légitime. A la mort de son père, Ernestine possédait un revenu annuel de quinze cents dollars. Elle n'avait jamais dépensé le tiers de cette somme, et l'excédant, accumulé et capitalisé par l'honnête Maximus, lui valait actuellement un revenu additionnel considérable.

Elle ignorait cela, la naïve enfant, elle n'en avait pas besoin d'ailleurs pour vénérer le souvenir de ses parents, tout en vouant à son tuteur une reconnaissance sans bornes. Les malheurs de sa jeunesse avaient fortement impressionné son âme, et elle en avait gardé avec une habitude de douce mélancolie, ce besoin d'aimer qui se fait sentir surtout chez ceux qui, de bonne heure, ont été sevrés des soins maternels. Malgré sa douceur, cependant, elle avait une âme ardente et passionnée, susceptible des sentiments les plus vifs et des plus sublimes dévoûments.

Elle ne connaissait encore le monde que de nom. Jusqu'ici sa vie s'était écoulée paisible et douce au milieu de ses compagnes et de ses bonnes maîtresses. A part le deuil de ses jeunes ans, elle n'avait jamais eu de chagrin réel. Aujourd'hui qu'elle entrait dans la vie positive, elle éprouvait des craintes mêlées d'espérances; l'attrait de l'inconnu et comme l'appréhension d'un danger.

Tout le jour elle était dans le champs, cueillant des fleurs, et courant après les papillons, ou bien, lisant, à l'ombre d'un arbre, ses livres favoris.

Quand elle passait à travers les prairies, vêtue d'une simple robe blanche et la tête couverte d'un petit chapeau de paille de riz, d'où s'échappaient ses longs cheveux noirs flottants, les habitants s'arrêtaient fascinés et se découvraient respectueusement comme devant une suzeraine.

Le soir, à six heures, elle rentrait pour le dîner. Elle tenait ensuite compagnie à son tuteur et à sa sœur, mademoiselle Céleste Crépin, jusque vers les neuf heures, faisait un peu de musique puis se retirait dans son appartement pour écrire ou étudier. C'était là sa vie de tous les jours, tant que durait la belle saison. Quelquefois un ami de Maximus venait le soir prolonger un peu la veillée et apporter quelque changement à ce train de vie un peu monotone. Mais ces sortes de diversions étaient fort rares. Maximus voyait peu de monde.

Sa maison ou plutôt son château, comme il se plaisait à l'appeler, était située à peu de distance du village du Cap-Rouge, sur le chemin de ce nom. C'était une construction d'apparence antique, et qui, avec ses grises tourelles tapissées de lierre et ses toits pointus, rappelait un peu les vieux castels qu'habitaient nos ancêtres dans leurs terres de Bretagne et de Normandie.

Bâtie sur les hauteurs qui dominent le village, l'habitation de Maximus commandait au loin une vue magnifique. Dans un pli de la côte on voyait un coin du fleuve, avec ses navires et ses bateaux passant et repassant pour disparaître derrière les chênes qui bordaient cette partie du domaine. Plus loin apparaissaient sur leurs hauts promontoires cinq ou six villages de la rive Sud, avec leurs maisons blanches et leurs clochers élancés et brillants comme des phares, sous le soleil couchant.

Maximus avait autour de sa demeure une ferme magnifique qu'il appelait son domaine.

C'était d'ailleurs un bien honnête homme que monsieur Maximus Crépin. Il y avait déjà quelque vingt ans qu'il avait dépassé la quarantaine. C'était cependant encore un homme solide—un vieillard à tête blanche, et aux muscles d'acier.

Maximus ne s'était jamais marié, et, comme tous les célibataires de son âge, il professait à l'endroit des femmes cette espèce d'aigreur pleine de dépit que leur témoignent toujours ceux à qui leur timidité ou les circonstances n'ont pas permis de les connaître mieux. Il en voulait à chaque femme de n'être pas venue s'offrir à lui, le prendre par la main et le conduire tout droit à ce bonheur que lui prênaient sur tous les tons ceux de ses amis qui l'avaient devancé.

Possesseur d'une fortune considérable qu'il avait

amassée sou à sou, son plus grand bonheur était de faire parade de ses richesses; et jamais le bonhomme n'était plus heureux qu'en parcourant ses domaines avec un vieil ami à qui il racontait comment la fortune, rebelle d'abord à ses attentions, avait fini par lui sourire et le combler de ses faveurs.

Le soir, aussitôt qu'Ernestine s'était retirée, assis sous le vaste manteau de sa cheminée, il dégustait un verre de rhum chaud, parlait de ses vingt ans, de Voltaire et de Jean-Jacques, et tranchait dans un langage aussi leste que peu français les grands principes de religion et de politique qu'il avait entrevus dans sa course au clocher à travers les gazettes et les livres du jour.

Sa sœur, mademoiselle Céleste-Ange-Crépin, était son éternel auditeur et son adversaire au besoin.

Mademoiselle Céleste portait peu son nom. Pas le plus petit coin du ciel dans cette grande figure maigre et anguleuse surmontant une charpente robuste et virile digne des héros d'Homère. Céleste avait cinq pieds dix pouces. Elle était d'un brun sombre, avec des cheveux qui prenaient racine immédiatement au dessus des yeux. La nature, prodigue pour le reste de sa personne, avait laissé le front dans un oubli complet. En revanche Céleste avait une langue infatigable et des poings capables d'appuyer au besoin la solidité de ses arguments. Son frère avait pour elle une frayeur respectueuse, et il est fort probable que le contact habituel d'une semblable virago avait été pour beaucoup dans le sentiment qui l'avait tenu sans cesse à une distance raisonnable du joug conjugal.

Céleste était le seul seigneur de la maison, et Maximus n'était véritablement le maître que lorsque sa sœur lui faisait l'honneur de s'absenter, ce qui n'arrivait pas très-souvent. Il y avait quelquefois des scènes piquantes entre ce bourgeois de soixante ans et cette jeune fille de quarante-neuf; des scènes désopilantes pour un auditeur désintéressé, et dans lesquelles la sœur finissait toujours par avoir ses nerfs et se sauvait par une robuste pamoison.

Un soir de novembre, huit jours après le naufrage du père Chagru, Maximus, Céleste et Ernestine étaient dans le grand salon avec un ami de la famille, monsieur Auguste Duroquois, discourant en intimes, Maximus médissant des femmes, et Céleste passant sa bile sur le compte des hommes du jour. Duroquois, qui était galant, appuyait Céleste tout en lançant un regard discret vers Ernestine qui déchiffrait plus loin une valse de Chopin.

—C'est étonnant disait Maximus, comme toutes les femmes se ressemblent, on les croirait expressément créées et mises au monde pour nous faire faire

ici bas un purgatoire anticipé. Vous ne connaissez pas ça, vous, Duroquois : vous êtes encore jeune et vous n'avez pas fait la vie.....

— Mon Dieu, monsieur Maximus, interrompit Duroquois, je ne sais pas sur quelle herbe vous avez marché ce soir, vous êtes d'une amertume désolante ; moi, je ne me plains pas de ces dames, bien au contraire, je les trouve charmantes. Et tenez, voici mademoiselle Céleste qui est assez honnête pour exprimer une opinion impartiale, même quand il s'agit de son sexe ; je suis certain qu'elle est de mon avis.

— Mon cher Duroquois, ma sœur ne compte pas ; vous savez bien que.....

— Vous n'êtes pas poli, mon frère, dit aigrement la vieille fille, et si jamais vous trouvez à vous marier, je plains de tout mon cœur la malheureuse qui devra subir et soigner vos rhumatismes.

— La, la, la, ma bonne Céleste, ne nous fâchons pas ; Jean-Jacques dit quelque part que la femme..

— Avez-vous fini, avec votre Jean-Jacques ! Si la reliure en était moins belle, il y a longtemps que je l'aurais jeté au feu.

— Fichtre ! mademoiselle ma sœur, si jamais tu t'avisais !... Suffit, je me comprends !

— M'aviser, m'aviser ? C'est dans ces livres-là que vous apprenez à maltraiter la religion et les femmes. Ah ! je le connais trop par vous, votre Jean-Jacques ; un bon à rien qui ne croit ni au bon Dieu ni à sa mère ; qui vous dit des choses que vous détestez au fond, et que vous répétez pour avoir l'air d'être savant et philosophe ; un mal appris, un homme de rien, quoi, qui crache sur tout, excepté sur ce qui est de lui. Il y a longtemps que vous me faites démanger la langue avec votre Jean-Jacques. Tenez, je ne le connais pas personnellement, mais d'après ce qu'il vous fait dire, ce doit être un fameux va-nu-pieds !

— Là, voilà que tu prends feu, à présent. Qu'est-ce que tu comprends, toi, à la philosophie ?

— Et qu'est-ce que tu y comprends toi-même ? Est-ce par hasard en vendant du beurre et de la chandelle que tu as appris cela ?

— Ma sœur, ma sœur ! La chandelle et le beurre sont un commerce honorable ; d'ailleurs cela ne te regarde pas. Si tu veux, par exemple, que je t'explique le système des atomes et la division infinie et indéfinie, c'est-à-dire, comme si je disais un grain de musc après trente ans, qui sent encore le muse, lesquels se sont accrochés les uns aux autres pour former les mondes dont ils sont le principe souverain duquel nous dépendons,..... et que le créateur, c'est cela, sans qu'il fallût sept jours pour créer le monde.

— Ah ! mon Dieu, dit Céleste, en se tournant

toute pâmée vers Duroquois, mon pauvre frère est fou !
— Comment ! fou ! c'est toi qui rêves. Je te parle philosophie et tu me crois fou !

— Grand Dieu ! si c'est cela, la philosophie, n'en dites plus un mot, mon frère, surtout quand il y a quelqu'un ; attendez que vous soyez seul.

— C'est-à-dire que je dois cacher la lampe sous le boisseau : nenni ! Il faut que la lumière se fasse. Qu'en pensez-vous Duroquois ?

— Il est vrai, insinua celui-ci, que peut-être..... après tout, je ne voudrais pas me prononcer, mais.... Enfin, sacrebleu ! je ne sais pas faire de phrases moi, mais je suis de l'avis de mademoiselle Céleste, votre Jean-Jacques est un va-nu-pieds ! Oui, merci bien !

Céleste décocha à Duroquois un de ses plus gracieux sourires

Maximus dont l'esprit n'allait pas bien loin, et qui, d'ailleurs, craignait de s'aventurer seul contre deux adversaires, dont l'un, sa sœur Céleste, était cruel dans ses représailles, prit le parti de céder et changea de sujet.

Puisque, vous n'aimez pas mon maître, dit-il, avec une résignation apparente, laissons-le pour le moment. Après tout, je ne veux pas vous l'imposer. Ernestine, continua-t-il, en se tournant vers la jeune fille, si tu nous chantais quelque chose ; c'est souverain pour remettre les esprits. Il y a cette romance de Charles VI, tu sais, je ne me lasse jamais de l'entendre.

Ce brave Maximus, malgré sa prétendue aversion pour le sexe, adorait sa pupille. Il aurait passé sa vie à l'entendre chanter surtout des romances anti-ques dont il s'imaginait volontiers être le héros.

Ernestine chanta de sa voix douce et pure, en s'accompagnant sur son piano, et le bonhomme oublia complètement Voltaire, Jean-Jacques et sa sœur Céleste, pour se personnifier dans Charles VI.

Au dernier couplet, il pleurait véritablement, et il allait ouvrir la bouche pour commencer une sortie de sa façon contre l'ingratitude du peuple envers les têtes couronnées et les bienfaiteurs de l'humanité, lorsqu'un violent coup frappé à la grand' porte, retentit dans les corridors et fut immédiatement suivi d'un aboiement furieux.

Maximus se leva.

— Qui diable peut venir ici, à cette heure, dit-il ; quelque vaurien qui cherche un gîte ; je m'en vais le jeter à la porte.

Il avait à peine fini sa phrase, qu'un domestique se présentait, une carte à la main.

— C'est un monsieur qui vous prie de l'excuser s'il vous dérange à cette heure, mais qui vous envoie sa carte et demande à dire deux mots à M. Duroquois.

Maximus prit la carte et lut. . . *M. Gilles Peyron. Avocat.*—Je ne connais personne de ce nom, dit-il ; mais les amis de nos amis sont nos amis ; priez M. M. Peyron de vouloir bien monter jusqu'à nous.

—C'est un garçon que j'ai connu autrefois, oui bien ! assez intimement, fit Duroquois. Je le croyais au Mexique, et je voudrais bien savoir ce qu'il peut me vouloir, assurément, je le jure.

Au même instant, la porte s'ouvrit et notre ami Gilles se présenta, le chapeau à la main, le sourire aux lèvres :—Mille pardons, mesdames ; excusez-moi, messieurs, mais il faut absolument que je dise un mot à M. Duroquois, et je crains bien que ce mot que je vais lui dire ne le prive de l'honneur et du plaisir de rester près de vous ce soir.

Il avait débité parfaitement sa petite phrase, cet excellent Gilles, et se tenait hardiment en scène ; ses longues moustaches en crocs lui donnaient un petit air étranger qui lui allait à ravir. Il avait recouvert ses bonnes manières et son aplomb d'autrefois.

M. Duroquois, en homme bien élevé, lui serra la main et le présenta successivement à Maximus, à Céleste et à Ernestine.

—Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, disait Maximus ; il fait un froid de loup, et vous feriez bien de vous réchauffer un peu en vous reposant.

Il était hospitalier à ses heures, ce bon Maximus, et il faisait bien les choses, quand il s'en mêlait.

—Votre affaire avec M. Duroquois n'est pas d'ailleurs tellement pressante que vous ne puissiez nous accorder un moment. Au reste, M. Duroquois n'a pas fini de boire son verre, et vous feriez bien de suivre son exemple en goûtant un peu à cette vieille jamaique de Ste. Croix que je vous recommande.

Gilles Peyron ne se fit pas prier ; il s'installa commodément dans un fauteuil, se versa à boire et dit :

—Vous êtes mille fois trop bon, Monsieur Crépin ; l'affaire que j'ai à régler avec M. Duroquois peut attendre quelques instants ; je suis heureux de pouvoir vous les consacrer.—Quelle splendide domaine vous possédez et quelle maison confortable ! Tout à l'heure, en cheminant sur la grand' route, j'admirais, au clair de la lune, ce paysage magnifique qui encadre votre demeure, et j'ai reconnu de suite, à son aspect imposant, à son air de noblesse antique, le château de Mont-Rouge.

—Vous êtes bien aimable, répliqua Maximus ; il est vrai que j'ai tâché de donner à mon château, comme vous voulez bien l'appeler, un certain air d'antiquité et de noblesse un peu en rapport avec mes idées et mes habitudes ; mais j'étais loin de croire que j'avais réussi au point d'attirer l'attention d'un

étranger et surtout d'un homme aussi distingué que vous.

Décidément, le bonhomme trouvait Gilles tout-à-fait selon son cœur. Il admirait ses grandes manières et goûtait fort l'éloge que Gilles avait fait de son château. Il pensait, à part lui, quel agréable jeune homme le hasard venait de lui faire rencontrer et, intérieurement, il se proposait de faire plus ample connaissance avec son hôte et de l'inviter à revenir le voir.

Pendant que Maximus se livrait à ces réflexions et formait ses plans d'avenir, Gilles avait tourné ses batteries vers mademoiselle Céleste et était en train de faire sa conquête.

—Mademoiselle, disait-il, et sa voix avait de ces accents doux et caressants qui vont au cœur des femmes, et surtout des vieilles filles— ; Je suis peut-être indiscret, mais, permettez-moi de vous demander comment il se fait qu'une personne de votre mérite consente à renoncer aussi complètement au monde et à vivre ici, dans cette maison qui doit être bien agréable à habiter, j'en conviens, mais qui cependant est loin d'offrir ces distractions et ces triomphes auxquels vous devez être habituée et sans lesquels vous devez éprouver un certain vide dans votre existence.

—Mon existence n'est pas aussi vide que vous semblez le croire, cher monsieur ; quant aux petites vanités et aux petits triomphes dont vous parlez, je vous assure que j'en ai fait depuis longtemps le sacrifice.

J'ai ici une tâche ou plutôt un devoir à accomplir : j'ai soin de la maison, et je remplis auprès de mon frère le rôle qu'aurait dû avoir sa femme, s'il avait voulu faire comme tous les autres..... se marier. Enfin, je lui tiens lieu d'intendant, depuis qu'il a chassé le malheureux qui remplissait ici ces fonctions et qui le trompait indignement.

Maximus, entendant prononcer le nom d'intendant, dressa l'oreille. Il avait encore sur le cœur le souvenir de Baptiste, son ancien factotum qui, après avoir gagné d'abord toute sa confiance avait ensuite décampé un beau matin avec le meilleur cheval de l'écurie et une somme de quelques mille piastres en argent. Baptiste avait en outre laissé plusieurs dettes criardes contractées au nom de son seigneur et que celui-ci avait dû payer sous peine de se voir l'objet de poursuites désagréables.

—En effet, mademoiselle, reprit Gilles Peyron, en s'adressant à Céleste, il me semble avoir entendu parler de cette affaire.

—Oui monsieur, dit Céleste, en baissant un peu la voix, j'ai cru que mon frère en mourrait. Ce

n'est pas tant la perte d'argent qu'il regrettait ; car vous comprenez, monsieur, nous sommes riches, mais c'est l'ingratitude de cet homme qui l'affligeait le plus ; aussi, depuis ce temps il n'a jamais voulu remplacer son intendant de peur de tomber encore sur un misérable.

— Mon Dieu, mademoiselle, nous connaissons ces choses là, nous autres avocats. Il est vrai que je n'ai pas pratiqué longtemps, ma santé délicate ne pouvant se faire à la vie de bureau. J'éprouvais d'ailleurs un profond dégoût pour cette existence qui nous met forcément en contact avec des fourbes et des escrocs ; ma conscience se révoltait à l'idée que j'étais obligé souvent de défendre un homme que je savais criminel, de soutenir, pour ne point froisser mon client, un principe que je savais erroné.

A la fin, cette contrainte perpétuelle, jointe au manque d'exercice, en vint à altérer tellement ma santé que je jugeai nécessaire de prendre une autre voie. Je consultai mon confesseur qui m'approuva sur tous les points. Je laissai donc mon étude avec une clientèle riche et nombreuse ; mais j'aimais mieux retomber dans la gêne et être en règle avec ma conscience. Depuis ce temps, j'ai habité généralement la campagne ; et j'ai rempli chez l'un de mes amis, pendant cinq ans, le même rôle que vous remplissez ici auprès de monsieur votre frère. Je sais ce qu'il a de difficile et d'épineux et je vous admire mademoiselle, dans votre dévouement sublime. Depuis six mois, mon pauvre ami est descendu dans la tombe, laissant derrière lui une épouse et trois enfants. J'ai craint de blesser les convenances en continuant d'occuper plus longtemps cette position, et j'ai abandonné une maison où j'ai passé les jours les plus heureux de ma vie.

Gilles s'était impressionné peu à peu et sa voix tremblait légèrement. Aux derniers mots, il détourna la tête comme pour cacher une larme.

Céleste se sentit vigoureusement portée vers cet homme consciencieux et, n'eût été sa robuste nature qui s'y opposait, elle eût versé quelques pleurs en l'honneur de cette haute vertu.

Maximus cependant n'avait rien perdu des paroles de Gilles, et il s'opérait en lui un petit travail qui le rendait muet et l'œil fixe en face de son verre de rhum.

— A quoi diable songez-vous donc, mon cher Maximus, dit Auguste Duroquois ; vous êtes devenu figé tout-à-coup ; serait-ce un commencement de paralysie ? oui bien !

— Hein ! cria Maximus, en faisant un soubresaut ; qui parle de paralysie ? Non, non, ajouta-t-il en se

palpant,—la paralysie et l'apoplexie étaient ses deux cauchemars—je suis très-bien. . n'est-ce-pas, Céleste.

—Certainement, mon frère ; mais monsieur Duroquois demande ce qui te faisait songer.....

— Quelque nouvelle amélioration en agriculture sans doute, glissa sournoisement Gilles Peyron, ou quelque calcul profond, comme monsieur de Mont-Rouge a dû en faire souvent pour parvenir à cette immense fortune si bien méritée d'ailleurs.

— Eh ! mon Dieu ! vous n'y êtes pas du tout, dit Maximus, avec un sourire plein d'aimables promesses—, le titre de Mont-Rouge l'avait singulièrement flatté.—Je m'occupais d'une chose..... Enfin nous discuterons cela une autre fois, et je vous ferai part de mes petits plans. C'est assez vous dire, mon cher monsieur Peyron, que je compte sur le plaisir de vous revoir ici ; si toutefois notre vie tranquille et modeste—ses yeux disaient magnifique—ne vous effraye pas trop.

Comment donc, monsieur ; mais je suis tout confus de tant de bontés ; et je bénis sincèrement le ciel qui m'a donné l'audace de relancer jusqu'ici mon ami Duroquois ; je compte bien profiter de votre aimable invitation.

Il commençait à se faire tard ; Duroquois et Gilles Peyron prirent congé de ces dames et de Maximus qui les reconduisit jusqu'à la porte avec des airs de petit souverain.

Une fois hors du parterre, Duroquois, après avoir causé quelques temps avec Gilles, s'informa du motif de sa visite.

— Ma foi, répondit celui-ci, j'avais en effet une affaire très-pressée à vous confier pour un de mes anciens clients qui n'a jamais voulu me retirer ses papiers ; mais il est un peu tard, et d'ailleurs, à présent je ne pourrais rien faire pour ce soir.

Si vous voulez bien, je reviendrai demain et nous pourrons en causer plus longuement.

— A votre aise, mon cher monsieur ; je serais fâché seulement si ce retard, qui procède de moi, pouvait aucunement vous être préjudiciable, je le jure.

Nullement, nullement ; mon client peut attendre, et cela me procurera le plaisir de vous revoir un peu plus longuement.

Sur ces mots, ils se séparèrent. Duroquois continua son chemin vers sa demeure, et Gilles ayant retrouvé la calèche qui l'avait amené et dont le cocher se réchauffait dans une maison des alentours, sauta lestement sur le siège, et partit à fond de train dans la direction de la ville.

LA CAVERNE D'OR DE MONTCALM.

(Suite.)

CHAPITRE VI.



ANS sa course, Raoul s'était embarrassé dans les hautes herbes du rivage et était tombé lourdement sur le sol. Le bison poursuivi, rendu furieux par sa blessure et voyant son ennemi à terre, s'étant élancé plein de rage sur le jeune homme et allait infailliblement le broyer sous ses pieds.

La situation était critique; heureusement le trappeur veillait. Du moment où Raoul se

voyait voué à une mort inévitable, la balle du Marcheur passa en sifflant auprès de son oreille et vint foudroyer l'animal furieux.

—A l'autre ! fit le trappeur.

Tournant alors ses yeux vers le bord de l'eau, il poussa un cri d'admiration terminé par un immense éclat de rire.

Thémistocle s'était élancé à la poursuite du bison blessé. L'animal allait atteindre l'eau lorsque le nègre, lançant contre lui sa lourde massue, l'atteignit par le travers du corps. A cette nouvelle agression, l'animal, furieux, fit volte-face et s'élança contre son ennemi.

Mais le brave nègre, auquel on aurait pu appliquer l'expression d'*impavidus vir* du poète, impassible et inébranlable, attendit le choc de pied ferme.

Au moment où l'animal baissait la tête pour le frapper, Thémistocle le saisit adroitement par les cornes et, pesant de toute la force de ses muscles d'acier, parvint à le maîtriser complètement; puis après quelques instants de réflexion, il se prit à heurter son front contre la tête du bison comme s'il eût voulu la lui briser. Mais, si Thémistocle avait la tête dure

l'animal l'avait encore plus dure que lui, et la lutte ne pouvait se continuer de cette façon avec avantage pour l'homme.

Par une manœuvre savante et bien combinée, le nègre, alors, entraîna le bison vers l'endroit où sa massue était tombée, puis il lâcha les cornes. Au moment où le bison se relevait, l'arme redoutable du nègre s'abattit sur lui et le foudroya.

—Tiens ! dit Thémistocle en considérant l'animal, lui bouger plus !

—Cela lui serait difficile, répondit le Marcheur qui arrivait sur le théâtre de la lutte, il est mort... Tudieu ! quel moulinet !... Ah ! Thémistocle, vous irez loin avec un poignet pareil.

Ce n'est rien, répondit Thémistocle d'un air modeste, pauvre nègre avoir deux frères plus forts que lui.

—Enfin, tout est bien qui finit bien ; mais, croyez-moi, que ceci vous serve de leçon. Une autre fois soyez plus prudent et souvenez-vous qu'il ne faut jamais attaquer à découvert le bison blessé. En attendant, nous avons là six bosses et six langues qui, accommodées à la manière indienne, ne sont pas à dédaigner. Nous allons nous en convaincre sans retard.

Le Marcheur alors creusa dans la terre un trou d'environ deux pieds de profondeur et le remplit à moitié de bois mort auquel il mit le feu. Lorsque tout le bois eut été converti en braise ardente, notre cuisinier improvisé étendit dessus une couche de sable et finit de remplir le trou avec de la terre.

Au bout d'une demi heure de cuisson souterraine, le rôti fut retiré et savouré, séance tenante, par les trois amis, qui déclarèrent n'avoir jamais rien mangé de meilleur.

—Dans combien de jours arriverons-nous au village de la Flèche-Noire ? demanda Raoul.

—Attention ! dit tout à coup le Marcheur, voilà une forme humaine, là-bas, sur l'autre rive : c'est un Peau-Rouge ; il fait mine de vouloir passer le fleuve.

Faisons silence et laissons-le venir, nous saurons ainsi ce qu'il veut.

En effet, un Indien, peint et armé en guerre, apparaissait sur la rive opposée. Après quelques minutes d'hésitation, il entra résolument dans l'eau et traversa le fleuve à la nage.

A peine avait-il abordé, que le Marcheur, quittant son abri de roseaux, vint se camper au milieu de la plage, bien en vue, le bras appuyé sur sa carabine.

L'Indien, surpris de l'apparition, s'arrêta également et considéra attentivement le trappeur ; puis levant la main droite et courbant la tête, il continua d'avancer.

— Mon fils est bien pressé, qu'il néglige de descendre jusqu'au gué pour traverser le fleuve ? demanda le trappeur.

L'indien fit un signe de tête affirmatif.

— Il va sans doute rejoindre sa tribu.

— Pied-Agile n'a plus de tribu.

— Ah ! vous vous nommez Pied-Agile ? J'ai entendu prononcer ce nom comme celui d'un guerrier brave et prudent.

L'indien s'inclina.

— Que mon père le Marcheur ne me retienne pas, dit-il ; les moments sont précieux ; je marche vers la Flèche-Noire.

— Qui vous envoie vers lui ?

— Le Castor.

— Le Castor ? Un des chefs des Enfants perdus ?

— Le cœur de mon père le Castor est grand : il aime les Yakangs et méprise les voleurs.

— Oui, je sais... mais alors... pourquoi fait-il partie des écumeurs de la prairie ?... C'est étrange ! En attendant, je n'ai jamais eu qu'à me louer du Castor, en plusieurs circonstances, il m'a rendu de signalés services... Enfin, qui vivra verra !... Maintenant Pied-Agile sait-il quels sont les liens qui m'attachent à Flèche-Noire ?

— Pied Agile le sait.

— Le guerrier peut-il me confier ce que le Castor envoie dire à mon frère ?

L'Indien réfléchit pendant quelques instants :

— Le Castor, dit-il, envoie Pied-Agile vers le grand chef des Yakangs pour lui recommander de retourner tout de suite à son village avec ses guerriers.

— Flèche-Noire a donc quitté son village ?

— Oui.

— Mon fils sait-il où il est allé ?

— Chasser les bisons au bord des lacs.

— Bien ! Mon fils est un guerrier ; qu'il continue son voyage.

L'indien salua le trappeur et s'éloigna de ce pas rapide qui caractérise sa race.

— Eh bien, fit le trappeur en rejoignant ses amis, mes prévisions se réalisent ; Flèche-Noire est en chasse, l'Indien à qui j'ai parlé me l'a assuré.

— Alors, dit Thémistocle, nous ne sommes plus pressés et nous pouvons continuer notre somme.

— Au contraire, nous sommes plus pressés que jamais ; peut-être avons-nous déjà perdu trop de temps. Il nous faut, à présent, continuer notre voyage à marches forcées et par des chemins peu commodes, c'est vrai, mais qui l'abrègeront de moitié.

— Quel est le motif d'une si grande hâte ?

— Je ne saurais vous le dire au juste ; mais je suis sûr que notre présence est indispensable au village, et mes pressentiments ne me trompent guère.

— Eh bien ! passez devant ! dit Thémistocle en baillant.

Le lendemain vers le soir, les voyageurs n'étaient plus séparés du village de la Flèche-Noire que par une distance de deux lieues environ.

Plus on approchait, plus le trappeur ralentissait sa marche, explorant le sol, les arbres, les branches, cherchant un indice qui lui révélât le sens des paroles du Castor. Tout à coup, il se baissa vivement et examina le sol avec attention :

— Alerte ! en avant ! s'écria-t-il, les Enfants perdus ont surpris le village pendant l'absence de ses défenseurs.

Les trois compagnons s'élançèrent en courant.

La nuit venait à grands pas ; une demi-obscurité régnait déjà dans la campagne, et le Marcheur, la tête haute, l'œil en feu, l'oreille au guet, écoutait les milles rumeurs qui surgissaient autour de lui.

Tout à coup un grand cri suivi de plusieurs détonations se fit entendre...

Les trois amis n'étaient plus qu'à une portée de fusil du village. Soudain une immense lueur, dissipant l'obscurité, illumina la scène. C'était le moment où le Serpent venait de mettre le feu au rempart de bois qui protégeait les femmes et les enfants des Yakangs.

Un coup d'œil suffit au Marcheur pour se rendre compte de la situation et concevoir son plan de bataille. Apercevant trois grands érables qui s'élevaient derrière la loge de la médecine, à vingt pas l'un de l'autre :

— Chacun de nous va s'établir entre les branches d'un de ces arbres, dit-il, nous y serons comme dans une forteresse, caché à tous les yeux... Visez bien et pas de quartier aux brigands du désert !

En un clin d'œil les voyageurs furent cachés par-

mi le feuillage. Le Marcheur embouchant alors la corne de bison qu'il portait à sa ceinture, en tira un son grave, prolongé.

—Courage, guerriers iroquois ! s'écria-t-il de sa voix la plus retentissante, des amis arrivent !

Et immédiatement les trois carabines parlèrent.

VII.

Cette attaque subite, qui débutait d'un façon si terrible pour eux, produisit un moment d'arrêt dans l'attaque des Enfants perdus. Les guerriers yakangs ranimés par ce secours qui arrivait, en profitèrent pour reprendre l'offensive et la mêlée redevint générale.

—Ma carabine devient inutile, se dit le Marcheur. Descendons, le reste de la besogne doit s'accomplir en terre ferme.

En un clin d'œil, il fut au milieu des Iroquois, se servant de sa carabine en guise de massue. A sa vue un cri de joie s'éleva parmi les assiégés, une imprécation de rage chez les assiégeants.

Raoul qui, à la lueur du brasier, avait vu le mouvement du Marcheur, imita son exemple et descendit de son arbre. Malheureusement ses yeux n'avaient pas encore le don de voir dans les ténèbres, et, au bout de quelques pas, il se trouva au milieu de la bande du Novice, qui essayait de prendre les Yakangs à revers.

Les cinq bandits n'avaient pas encore eu le temps de recharger leur carabine. Ils se ruèrent sur Raoul le couteau à la main.

Ce mouvement fut fatal à deux d'entre eux, qui tombèrent, la tête fracassée par la crosse avec laquelle Raoul faisait un moulinet terrible. Mais à son tour, le jeune homme, surpris par derrière, s'affaissa sur le sol, poussant un cri de douleur, le couteau d'un bandit planté entre les deux épaules.

Au cri de Raoul, le Marcheur s'était retourné ; il s'élança, rapide comme la foudre, sur la bande du Novice. Mais les bandits, ne jugeant pas à propos de l'attendre, tournèrent les talons et se réfugièrent dans les rangs des Enfants perdus.

Au moment où ils passaient auprès du brasier, la lueur de l'incendie se projeta en plein sur le visage de leur chef. La vue de ce visage parut produire sur le Marcheur une émotion extraordinaire. Il pâlit affreusement, ses yeux devinrent d'une fixité effrayante ; il chancela comme un homme ivre et, portant la main à son front, s'affaissa près de Raoul.

Pendant ce temps, une autre scène se passait près de la loge de la médecine. De tous les chefs des Enfants perdus, seul, le métis Scott n'avait pas été blessé.

—Un instant ! se dit-il, Œil-Sanglant s'est laissé ensorceler par les beaux yeux de Fleur-de-Printemps si je la lui amenais, il me la payerait un bon prix.... c'est une idée cela !... Et puis d'ailleurs, s'il n'en veut pas, la petite fera mon affaire... Hé ! hé !... Voilà le vrai moment d'agir

Et il s'avança, en rampant comme une bête fauve, vers la loge de la médecine.

L'obscurité l'empêcha de voir un guerrier qui depuis le commencement de la lutte, accroupi sur ses talons et dans une complète immobilité, avait tenu les yeux constamment fixés sur l'asile de Fleur-de-Printemps. Ce guerrier, c'était le Castor.

Le métis continuait sa marche silencieuse, sûr du succès ; déjà il atteignait la porte de la loge, lorsque le Castor, sortant de son immobilité et lui posant la main sur l'épaule :

— Ouch ! dit-il, le Métis est habile ; il rampe comme un serpent.

— Que la peste l'étouffe ! murmura Scott.

— Les yeux de Fleur-de-Printemps son deux étoiles, un guerrier serait heureux de les posséder pour éclairer son wigwam.

Oui, n'est-ce pas ? . . . Mais pardon, je n'ai pas le temps de causer.

— Le Métis veut donc enlever la fille de Flèche-Noire ?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, le Métis ne fera pas cela.

— Hein ? fit Scott en fronçant le sourcil et portant la main à son couteau.

—Un autre chef a été touché par la beauté de Fleur-de-Printemps.

—Oui, Œil-Sanglant. Et bien ! c'est pour lui que je travaille.

Le Castor secoua la tête.

—Mon frère ne brisera pas cette porte, dit-il.

—Qui m'en empêchera ?

—Moi !

Prompt comme l'éclair, le Métis se précipita sur l'Indien, le couteau levé.

Mais le Castor était sur ses gardes. D'un bond de côté, il évita le choc ; puis saisissant son ennemi par le milieu du corps, il le lança à toute volée comme une masse inerte par dessus le brasier. Cet exploit accompli l'Indien reprit flegmatiquement sa faction en face de la loge de la médecine.

Cependant le combat continuait entre les Yakangs et les Enfants perdus. Tout à coup la voix du novice retentit :

—Victoire ! criait-il, le Marcheur et son compagnon sont morts !

Mais en même temps un cri rauque, qui n'avait

rien d'humain, se fit entendre, et Thémistocle, dressant sa haute taille fantastiquement éclairée par la lueur de l'incendie, fit son apparition en brandissant sa terrible massue.

—Le démon du Champ-Rouge ! il protège les Yakangs !

Et jugeant la lutte impossible contre cette puissance surnaturelle, ils s'enfuirent en désordre et disparurent bientôt dans les ténèbres.

Les Iroquois restaient maîtres du champ de bataille. Non moins effrayés que leurs ennemis eux-mêmes par l'aspect extraordinaire de Thémistocle, ils avaient formé un cercle autour de lui, mais n'osaient l'approcher.

Le nègre, assez embarrassé de sa personne, tournait la tête à droite, à gauche, agitant, en guise de salut, les plumes de dindon qui l'ornaient. Mais ces avances amicales restaient sans effet, et le nègre demeurait toujours seul... avec sa queue de bison sous le bras au milieu du cercle des Indiens.

Cependant le Marcheur sortait de son évanouissement. Posant la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements :

—Mon Dieu ! s'écria-t-il, pourquoi m'avez-vous fait apparaître le spectre d'un passé de deuil que je voulais oublier ?

Puis se levant d'un bond :

—Je crois, le ciel me pardonne, que j'ai eu un moment de faiblesse. Oh ! oh ! Marcheur, mon ami tu baisses.....Hé bien !.....où en est le combat ?

Un coup d'œil lui suffit pour se rendre compte de la situation.

—Bon ! dit-il, Thémistocle a encore fait des siennes... Et Raoul?... Ah ! fou que je suis ! je l'ai vu tomber ; mort peut-être ?...

Et il se baissa vivement vers le jeune homme, collant l'oreille contre sa poitrine.

—Dieu soit loué ! il respire encore. Holà ! Thémistocle, arrivez vite ; votre maître est blessé.

Le nègre s'élança, bénissant cette voix qui mettait fin à son embarras.

—Notre père le Marcheur n'est pas mort ! s'écrièrent joyeusement les Indiens.

Et tous, accourant vers lui, l'entouraient, le félicitaient et cherchaient à toucher sa main.

—Merci, mes amis, dit-il, merci ; mais ne vous inquiétez pas de moi : grâce à Dieu ! je n'ai rien de cassé. Il faut vous occuper de mon ami que vous voyez là gisant, dangereusement blessé en combattant pour vous.

Les Indiens se penchèrent vers le jeune homme pour contempler les traits de cet ami inconnu qui avait contribué à les sauver.

—Sa peau est blanche mais son cœur est rouge, dit l'Abeille, qui, accompagnée de sa fille, était sortie de la loge de la médecine.

Fleur-de-Printemps considérait attentivement Raoul. A la vue de ce jeune homme pâle, immobile, sanglant, étendu à ses pieds, une larme de pitié glissa comme une perle liquide sur la joue de la jeune fille.

Pourquoi Fleur-de-Printemps pleurait-elle ? N'était-elle point accoutumée à des semblables spectacles ? Pourquoi pleurait-elle en présence de cet étranger ? Fleur-de-Printemps ne le savait pas elle-même. A la vue du jeune homme, elle avait senti quelque chose tressaillir en elle, et elle s'abandonnait à ce sentiment nouveau sans le raisonner et sans en chercher la signification.

Cependant, sur l'ordre du sorcier, Raoul fut transporté dans la loge de la médecine et étendu sur plusieurs peaux de bisons superposées.

—La blessure est-elle grave ? demanda Thémistocle au vieux devin.

—Le Grand-Esprit est puissant ! Il est seul maître de la vie, dit le sorcier.

—Mais enfin, mon maître en reviendra-t-il ?

—Peut-être ! fit l'Indien, et il disparut courant prodiguer ses soins aux blessés trop nombreux, hélas ! qui gisaient dans le village.

Le nègre jeta un regard désespéré au Marcheur.

—Ne vous effrayez pas, Thémistocle dit le trappeur. La réponse du sorcier veut dire que la blessure n'est pas mortelle.

De tous côtés on entendait le cri des femmes qui pleuraient leurs fils, leurs maris tués dans la bataille.

—L'Abeille veillera sur le malade, dit l'Indienne ; il a donné son sang pour la tribu.

—Ma mère est âgée, elle a besoin de repos ; je veillerai à sa place, fit Fleur-de-Printemps avec vivacité.

L'Abeille jeta un regard étonné sur sa fille, qui baissa les yeux.

L'Abeille semblait réfléchir profondément. Ses yeux scrutateurs erraient du visage de sa fille à celui de Raoul, qui gardait la pâleur et l'immobilité de la mort. Enfin, attirant sa fille vers elle et la baisant au front :

—Le cœur de ma fille est bon, dit-elle. C'est bien ! Fleur-de-Printemps veillera auprès de l'étranger.

—Je la seconderai, dit le sorcier.

—Moi de même, fit le trappeur.

—Ah ça ! croit on que je vais abandonner mon maître ? répartit Thémistocle.

De sorte que le blessé, installé dans la loge de la

médecine, et le premier appareil posé par le sorcier, les quatre gardes-malades s'installèrent auprès de Raoul. Il est vrai que, malgré tous ses efforts pour rester éveillé, Thémistocle, vaincu par la fatigue, ne tarda pas à succomber au sommeil. Quant au Marcheur, l'œil clos, le front caché dans ses mains, il gardait une immobilité complète. Un soupir étouffé s'exhalant de sa poitrine indiquait seul d'instant en instant qu'il ne dormait pas.

Le sorcier veillait, allant et venant, courant d'une case à l'autre, composant, à l'aide de plantes connues de lui seul, un baume propre à cicatriser les blessures du malade. De temps en temps, interrompant son travail, il jetait un regard ébahi sur Thémistocle endormi. Evidemment le nègre intriguait le Peau-Rouge. Il vint un moment où le sorcier, cédant aux sentiments qui l'agitaient, s'approcha doucement de Thémistocle, et, s'agenouillant devant lui, il murmura une fervente prière.

Fleur-de-Printemps veillait aussi. Immobile, gracieusement accroupie sur une peau de bison, ses yeux demeuraient obstinément fixés sur le visage de Raoul. Mille sensations, mille sentiments inconnus l'agitaient. Au milieu du silence de la loge elle semblait écouter :—Quoi ?—Qui sait ? Sans doute, ces voix douces et mystérieuses qui voltigent autour des oreilles de quinze ans et qui chantent en chœur la joyeuse chanson de l'amour et du printemps.

IX.—L'ADOPTION.

Cependant Flèche-Noire, averti par le messenger du Castor, s'était hâté de retourner à son village, l'âme en proie à de sinistres pressentiments. A mesure que la distance diminuait et qu'il découvrait sur la terre les traces du passage des Enfants perdus, les dernières lueurs d'espoir qu'il conservait encore s'évanouissaient.

Au point du jour il arrivait près du village, et la première personne qu'il apercevait, était l'Abeille accourant vers lui, les bras ouverts.

Malgré l'impassibilité dont il ne se départait jamais, à la vue de sa femme, Flèche-Noire poussa un vrai rugissement de joie.

—Un ami, dit-il, est venu vers la Flèche-Noire au bord des lacs et lui a annoncé qu'un grand danger menaçait son village. Sa langue était donc menteuse ?

—Le messenger a dit vrai. Les Enfants perdus ont surpris le village pendant la nuit comme des chiens peureux.

—Et Fleur-de-Printemps ? demanda anxieusement le chef, cherchant des yeux sa fille au milieu de ceux qui l'entouraient.

—Sauvée !...

—Et les lâches ennemis ?

—Vaincus ! repoussés !...

—Bien ! dit Flèche-Noire, reprenant son impassibilité ordinaire.

Et, suivi de ses guerriers, il se dirigea vers son wigwam.

A mesure qu'il avançait dans le village et qu'il apercevait les dégâts causés par la lutte, les sourcils du chef se fronçaient.

—Dans le cœur du père gronde un orage, disaient les guerriers ; sa colère sera terrible !

Arrivé à la porte de son wigwam, Flèche-Noire s'assit, invita les principaux chefs à en faire autant, et, quelle que fût son impatience de connaître les détails de l'attaque et de la défense, il ne desserra pas les lèvres avant d'avoir fumé le calumet du conseil.

Le sorcier était arrivé l'un des premiers.

—Que mon père parle, dit Flèche-Noire ; mes oreilles sont ouvertes.

—Les guerriers commandés par leur puissant sachem, dit le médecin avec un geste mélodramatique, chassaient le bison au bord des lacs, lorsque les corbeaux, s'élevant vers l'ouest en croassant, m'annoncèrent qu'un malheur inconnu planait sur la tête des Yakangs. Au moment où le Grand-Esprit retirait la lumière du Wacondah, le cri des Enfants perdus retentissait autour du village. Mais les Yakangs sont des guerriers : le sang des vieux bouillonne comme celui des jeunes !... Ils repoussèrent d'abord les Enfants perdus.

—Et les femmes ? demanda Flèche-Noire.

—Les femmes furent renfermées dans la loge de la médecine. Mais l'Abeille ne voulut pas consentir à suivre l'exemple de ses compagnes.

—Que fit-elle ? dit le chef en fronçant les sourcils.

—L'Abeille est forte et courageuse. Armée de la hache du chef, elle prit place parmi les guerriers et lutta corps à corps contre Œil-Sanglant.

Flèche-Noire jeta un regard d'orgueil vers sa femme qui, les yeux baissés, reçut modestement cet éloge muet.

—Les Enfants perdus sont des lâches ! continua le médecin ; ne pouvant vaincre par la force, ils attaquent avec le feu. Les Yakangs allaient succomber lorsque le Grand-Esprit leur envoya un secours inespéré.

—Lequel ?

—Notre frère le Marcheur, accompagné d'un guerrier des visages pâles... puis...

—Eh bien ?...

—Le démon du Champ-Rouge ! répondit le mé-

decin à voix basse. Il est l'ami du Marcheur, il protège les Yakangs !...

—Que veut dire le grand sorcier ?

—Mon père le verra, dans la loge de la médecine.

Flèche-Noire se leva et, accompagné de ses guerriers, se dirigea vers le réduit où gisait Raoul, veillé par ses amis.

En apercevant le Marcheur, le chef s'élança vers lui les bras ouverts, et l'étreignant sur sa poitrine :

—Merci, frère ! dit-il simplement.

—Bah ! fit le trappeur, entre nous, nous ne comptons plus. Ecoutez, chef : vous vous connaissez en blessures ; examinez celle qu'a reçue mon ami, et dites-moi votre avis.

Flèche-Noire examina quelques instants le visage du jeune homme ; puis, collant l'oreille contre la poitrine de Raoul, sembla réfléchir profondément.

—Le visage pâle vivra ! dit-il enfin. Dans quelques jours, il pourra se servir de ses armes.

Un double cri, poussé par Fleur-de-Printemps et par Thémistocle, répondit au chef ; et la jeune fille, heureuse et souriante, vint se jeter au cou de son père.

—Flèche-Noire, mon frère, dit alors le trappeur en prenant Thémistocle par le bras, je veux vous présenter un ami dont la vue seule a mis en fuite vos ennemis.

Le chef considéra quelques instants la figure extraordinaire du nègre : puis, baissant la tête et tombant à genoux.

—Que le démon du Champ-Rouge soit favorable à nos fils ! murmura-t-il.

Thémistocle, surpris de l'action de l'Indien, s'empressa de le relever et lui secouant énergiquement la main :

—Bon nègre comprend pas votre langue, Peau-Rouge, dit-il en français ; mais vous êtes un bon compagnon, et frère du Marcheur : cela me suffit.

—Le démon du Champ-Rouge ! murmurait à part lui le trappeur. Ah ! ah ! les Peaux-Rouges prennent Thémistocle pour un être surnaturel. Le fait est qu'à sa tournure !... Hé ! hé ! mais alors, notre affaire ira tout seule !... Brave nègre, va !...

Flèche-Noire ne s'était pas trompé. Au bout de quinze jours, Raoul entra en convalescence et, un mois après, complètement rétabli, mais encore faible, il errait par le village examinant curieusement tout ce qui l'entourait et liant connaissance avec les Indiens qui l'accueillaient comme un compagnon d'armes.

Cependant, le jeune homme s'impatientait ; il n'oubliait pas le motif qui l'avait amené dans ces con-

trées et souvent il accusait le Marcheur de lenteur et d'insouciance.

—Patience ! patience ! répondit flegmatiquement le trappeur. Vous êtes encore trop faible et puis... j'ai mon idée !

Raoul, tout en maugréant, se résignait. Peu à peu, cependant, son impatience devint moins vive ; et l'on eût pu croire que le jeune ami du trappeur oubliait le but de son voyage. Fleur-de-Printemps n'était-elle pas étrangère à ce changement ?

—Monsieur le marquis, dit un jour le trappeur en se frottant joyeusement les mains, nous partirons bientôt.

—Déjà !... fit Raoul.

—Voilà bien la jeunesse ! deux beaux yeux lui font tout oublier... Puis, reprit le Marcheur, je dois vous demander s'il vous répugnerait de devenir le frère de ces braves Indiens ?

—Qu'entendez-vous par là, mon ami ?

—Je désire vous faire adopter par la tribu des Yakangs ainsi que je l'ai été, si toutefois vous le permettez ?

—Si je le permets ! Mais, mon ami, c'est une distinction dont je serai fier ; mais croyez-vous que les Yakangs daigneront m'adopter comme ils l'ont fait pour vous ?

—Je compte beaucoup sur Thémistocle pour réussir.

—Sur moi ? s'écria Thémistocle étonné.

—C'est bien simple. Les Indiens considèrent comme surnaturel tous les objets, tous les phénomènes qu'ils ne connaissent pas. Thémistocle est un de ces phénomènes-là. Les Yakangs n'ont jamais vu d'hommes noirs. Pour eux, un visage humain ne peut avoir que deux couleurs : rouge ou blanc ; Thémistocle, dont le teint bouleverse toutes leurs idées, passe à leurs yeux pour un être supérieur, en dehors de la nature humaine. Ajoutez à cela la haute taille, le costume et la vigueur de notre ami..

—Mon brave Thémistocle, dit Raoul en riant, te voilà passé à l'état de phénomène !

Le Marcheur, accompagné de ses deux amis, se dirigea vers la place du village où la tribu était rassemblée. Une espèce d'estrade avait été, par les soins du trappeur, construite au milieu de la place. En face, Flèche-Noire, et les principaux guerriers peints et costumés en guerre se tenaient immobiles sous les armes.

Le Marcheur, Raoul et Thémistocle montèrent gravement sur l'estrade.

—Les guerriers yakangs sont mes frères, dit le trappeur d'une voix forte, veulent-ils permettre à

leur frère blanc de parler, car le visage pâle veut être un des leurs.

— Oui, oui, crièrent les guerriers.

— Les Yakangs sont reconnaissants, dit Flèche-Noire ; ils obéiront aux désirs du démon du Champ-Rouge : le visage pâle deviendra notre frère.

On procéda immédiatement à l'adoption de Raoul Vû son état de faiblesse et les observations du Marcheur, les épreuves usitées en pareil cas furent supprimées. Flèche-Noire, s'approchant du jeune homme, l'embrassa sur les lèvres et lui fit don d'un costume complet de guerre. En échange, Raoul donna un de ses pistolets, que l'Indien reçut avec les marques de la plus vive satisfaction.

Le sorcier, s'approchant à son tour, se mit en devoir de pratiquer l'opération du tatouage.

Quinze jours s'étaient passés et le trappeur n'était pas resté inactif pour obtenir le secret du trésor de Montcalm.

Le sorcier, qui seul connaissait ce secret, avait longtemps hésité à livrer : « La puissance et la prospérité des Yakangs, disait-il, étaient fatalement liées à sa discrétion, » et il est probable que les instances du Marcheur fussent demeurées stériles, si Thémistocle, usant de son autorité de dieu protecteur, n'eût enjoint au sorcier de dire ce qu'il savait. Devant un ordre aussi formel, le grand prêtre n'eut plus d'objection. Il consentit même à servir de guide et à conduire l'étranger vers le trésor qu'il était venu chercher.

— Le désert est plein d'ennemis, avait dit de son côté Flèche-Noire, et le démon du Champ-Rouge ne peut voyager seul comme un pauvre Indien. Flèche-Noire l'escortera avec dix guerriers.

Enfin Fleur-de-Printemps et l'Abeille avaient voulu accompagner le chef.

Flèche-Noire s'opposa d'abord à cette résolution imprudente et téméraire ; mais cette fois encore Thémistocle interposa son autorité toute-puissante, et le chef yakang consentit à ce que sa femme et sa fille fissent partie de l'expédition, mais en même temps il doubla le nombre de l'escorte.

La petite troupe avait donc quitté le village et, guidée par le sorcier, s'était dirigée vers les terres de l'Est en suivant la route que Raoul et ses amis avaient déjà parcourue pour se rendre chez les Yakangs.

Vers le milieu du troisième jour de marche, nous la retrouvons campée au bord du fleuve où Thémistocle avait terrassé un bison à la force du poignet.

En ce moment, comme le déjeuner était fini et la chaleur suffocante, chacun s'étendit commodément sur l'herbe, cherchant un peu d'ombre et de sommeil

attendant la fraîcheur du soir pour se mettre en route.

Un instant après, une légère ondulation se produisit dans les roseaux qui cachaient le fleuve, puis apparut entre leurs tiges une tête grimaçante fixant des yeux enflammés sur les gens endormis.

Après quelques secondes d'un attentif examen, la tête disparut, les roseaux se refermèrent, l'eau du fleuve clapota doucement sous les efforts d'un Indien qui, nageant entre deux eaux, atteignit bientôt la rive opposée. Cet Indien portait le costume et les emblèmes des Enfants perdus.

A peine eut-il touché la terre qu'il se dirigea en rampant vers un bouquet de *hart rouge*.

Deux autres Indiens l'attendaient au milieu des hautes herbes.

— Mon frère a vu ? demanda l'un d'eux.

— Le Loup a vu.

— Quels sont les guerriers dont nous suivons la piste ?

— Le visage pâle, accompagné de son ami le Marcheur et de vingt guerriers yakangs commandés par Flèche-Noire. L'abeille et Fleur-de-Printemps sont parmi eux, ainsi que le démon du Champ-Rouge.

— Bien. Le Loup compte sans doute avertir Œil Sanglant ?

Le Loup secoua négativement la tête.

— Le loup est plus rusé que le trappeur blanc : il a entendu. Le Marcheur manque de poudre et de balles ; son rifle est muet et pend inutile sur son épaule.

— Oach !

— Le Marcheur ira chercher des munitions à sa hutte.

— Que compte faire mon frère ?

— Le Loup y sera le premier. Le Loup connaît la hutte du Marcheur ; il y mènera ses deux frères rouges, emportera les armes du trappeur, et le Marcheur fuira comme un chien peureux.

— Mon frère est un guerrier ; son œil voit tout. Partons !

Les trois Indiens se mirent en route, côtoyant le fleuve, cachés parmi les saules, les roseaux et les hautes herbes, de ce pas gymnastique qui dévore les distances sans paraître donner prise à la fatigue.

— L'ennemi des Enfants perdus est loin maintenant, dit le Loup après deux heures de cette marche silencieuse. Si mes frères veulent suivre le Loup, il les conduira plus vite par l'eau.

Les Indiens approuvèrent d'un signe de tête.

Pour voyager par eau, ainsi que le proposait le Loup, la première chose qui semble nécessaire est une embarcation. Or les trois enfants perdus n'en

possédaient pas. Mais ce n'était point là une impossibilité pour ces sauvages enfants de la nature.

Un énorme tronc d'arbre, gisait sur la rive, brisé sans doute par la tempête et encore garni d'une portion de ses branches dénudées.

Les Indiens s'approchèrent du tronc d'arbre et, réunissant leurs efforts, commençaient à l'ébranler, lorsque soudain un homme se dressa devant eux.

Les Indiens, surpris, reculèrent d'un pas, portant la main à leur tomahawk.

— Par le Grand-Esprit ! mes gaillards, vous avez failli m'écraser, dit le nouveau venu. Une autre fois, quand vous remuez des troncs d'arbres, regardez d'abord s'il n'y a personne derrière.

— Le métis Scott ! firent les Indiens.

— Mon Dieu ! oui, votre frère Scott qui, ne pouvant savoir s'il avait affaire à des amis ou à des ennemis, s'est mis à couvert pour vous voir venir. Et maintenant, vous voulez descendre le fleuve ?

— Oui.

— Et où allez-vous par ce chemin-là ?

— A la hutte de notre ennemi le Marcheur.

— Ah ! ah ! Et dans quel but ?

— Lui enlever ses armes.

— De par tous les diables ! c'est une excellente idée.

— Mon frère nous permettra une question à notre tour ?

— C'est selon... Faites toujours.

— D'où viens le Métis ?

— Vous êtes curieux... Bah ! après tout, vous le saurez tôt ou tard. Le Métis vient de négocier une alliance entre les Enfants perdus et le Nuage-Blanc, chef des Hurons.

— Mon frère a réussi ?

— Le Métis a réussi. Il retourne vers l'Œil-Sanglant.

— Bien ! Que mon frère se dépêche et qu'il marche avec la prudence du serpent. Le démon du Champ-Rouge avec Flèche-Noire et vingt guerriers yakangs suivent l'autre rive du fleuve.

— Merci, le Métis n'est pas un enfant... Adieu !

Les Indiens eurent bientôt fait de pousser le tronc de peuplier dans le fleuve et se laissèrent aller à la dérive.

Le lendemain, vers le milieu du jour, ils se trouvaient en face du cirque de rochers qui conduisait à la hutte du Marcheur. Abandonnant leur radeau improvisé aux hasards du courant, ils gagnèrent le bord à la nage et, après avoir scruté de l'oreille et de l'œil tous les environs, ils s'engagèrent dans l'étroit couloir de pierre.

Le silence, l'abandon étaient complets...

La porte du réduit était entr'ouverte. Le Loup, qui marchait en tête, prêta l'oreille un instant, puis poussa le battant en entra résolument. Mais à peine avait-il fait un pas dans l'intérieur que deux bras gigantesques, semblant sortir de derrière la porte, s'enlacèrent autour de son corps et l'étreignirent.

Dans cette accolade formidable, l'Indien sentit ses os craquer, puis se briser et, quand l'ombre ouvrit les bras, le Loup roula inerte sur le sol.

Il était mort sans pousser un cri.

Cette ombre n'était autre que Martin, l'ours du Marcheur. Le brave animal, fuyant les ardeurs du jour, dormait paisiblement au frais, dans la hutte, lorsque des pas inconnus lui avaient fait dresser l'oreille, tandis que son odorat, d'une finesse merveilleuse, lui révélait un ennemi.

Le brave animal avait étouffé le premier inconnu qui s'était présenté, et cela si rapidement et avec si peu de bruit, que les compagnons du Loup, faisant le gué au dehors, n'avaient rien entendu.

Au bout de quelques instants, ils entrèrent.

Le second Indien qui se présenta subit le même sort ; mais le troisième, averti par un grognement, eut le temps de se mettre sur la défensive et de brandir son tomahawk, faible arme pour un tel adversaire. Martin ne s'inquiéta même pas d'éviter le coup qui lui était destiné ; il le reçut au milieu du front, sûr que son crâne pouvait supporter une pareille caresse, puis, d'un coup de griffe, il éventra l'Indien.

Cet exploit accompli, Martin secoua la tête, s'éten-dit en travers de la porte et, après s'être léché les pattes pendant quelques instants, reprit son somme interrompu.

Au coucher du soleil, le Marcheur arrivait au cirque de pierre.

— Oh ! oh ! qu'est-ce à dire ? s'écria-t-il ; des pas humains ! Quelqu'un chez moi ?

Et le cœur plein d'inquiétude, il franchit en courant le couloir. Sur le seuil, il trouva son ours qui l'accueillit avec toutes les démonstrations d'une joie des plus vives.

— Bonjour, bonjour, Martin, dit le trappeur en caressant l'animal ; as-tu vu quelqu'un rôder par ici ?

Les yeux de Martin brillèrent comme s'il eût compris la question et se tournèrent vers la hutte.

— Ah ! ah ! fit le trappeur en voyant les cadavres... Des Enfants perdus ! Mon ami Martin, tu as bien travaillé !

Deux heures après, les cadavres enterrés, le Marcheur, muni d'un sac à balles et d'une poudrière convenablement garnie, quittait la hutte pour re-

joindre ses amis, qui l'attendaient à deux milles plus loin de l'autre côté des montagnes.

Martin l'accompagna jusqu'aux limites de son domaine.

XI.

Cependant la visite que les trois Indiens avaient faite à la hutte avait fortement donné à réfléchir au Marcheur.

—Les traces étaient toutes fraîches, dit-il à Flèche-Noire, après le récit des exploits de son ours... Nos ennemis seraient-ils sur notre piste?

—Œil-Sanglant est un chien et ses guerriers des vieilles femmes... Les Yakangs ne les craignent pas.

A mesure que la petite troupe avançait, la confiance et l'espoir revenaient dans l'âme du trappeur.

Ce jour même, vers le coucher du soleil, la caravane arrivait au pied d'une chaîne de collines abruptes qui entourait la savane comme une immense ceinture.

—Que mon fils le guerrier pâle se réjouisse, dit le sorcier, s'adressant à Raoul; le trésor qu'il est venu chercher chez ses frères les Yakangs se trouve sur le versant opposé de cette colline qui domine toutes les autres.

—Hourra! s'écria le trappeur à pleins poumons.

—Bien que nous soyons très-près du but de notre voyage, reprit le sorcier, je ne conseillerai pas à mes amis d'essayer de l'atteindre aujourd'hui. Qu'en dit mon fils Flèche-Noire? ajouta-t-il en montrant à l'Indien un grand nuage noir qui sur gissait à l'horizon.

Le chef examina le ciel pendant quelques instants.

—Mon père a bien vu, dit-il enfin. Ce nuage a crevé le nid du tonnerre, et bientôt il s'étendra comme un voile sur toute la surface du ciel. Que mes fils cherchent un abri et prient le Grand-Esprit de les protéger, car bientôt les éléments seront en guerre.

Ce conseil fut immédiatement suivi et la petite troupe, se réfugiant sous un amas de roches qui garnissaient le pied de la colline, s'installa de son mieux pour résister à la violence de l'orage qui menaçait.

La nature elle-même semblait avoir conscience du danger. Le silence qui planait sur la prairie redoubla, l'air devint immobile. On eût dit que la terre recueillait ses forces ou sommeillait.

Le nuage signalé par le sorcier montait rapidement et bientôt il enveloppa l'horizon, étendant sur le bleu du ciel son réseau noir, doré de place en place par les rayons du soleil déjà pâlisants. En même temps, une vaste nappe brune partant de la terre allait se joindre à lui, semblable à une immense colonne de fumée marchant d'une seule pièce sur la plaine.

Tout-à-coup, sans qu'un souffle d'air se fit sentir, les feuillages s'agitèrent, les hautes herbes penchèrent leurs tiges flexibles avec un bruit plaintif;

un sourd gémissement sortit des flancs de la colline. C'était la réponse de la terre au défi que lui jetait l'ouragan.

—Attention, mes amis, cria le trappeur; tenez-vous bien: le branle-bas va commencer...

Un sourd grondement répondit à ces paroles, puis un immense éclair sillonna l'horizon, déchirant les flancs du nuage de ses zigzags de feu.

Ce bruit sembla un signal. Le vent, captif jusque-là, s'éleva tout-à-coup, étendant sur la campagne ses tourbillons irrésistibles. Incapables de résister contre son étreinte, les arbres séculaires gémissaient au loin, puis brisés, déracinés, ils s'abattaient avec le fracas d'une bataille. Des fragments de rochers roulaient sur les flancs de la colline poussés par une force irresistible. Les herbes de la prairie, brisées, hachées comme par la faucille du moissonneur, s'éparpillaient dans l'air et semblaient tracer pour l'œil le contour des tourbillons.

Cependant, quelque critique que fût la position de nos amis, elle n'était rien en comparaison de celle de deux hommes qui, à cent pas de l'abri de rochers, bravaient en rase campagne les efforts de la tempête. Couchés à plat ventre sur la terre pour donner moins de prise au vent et cramponnés l'un à l'autre, ils tenaient obstinément leurs yeux fixés sur la retraite des Yakangs,

Ces hommes, qui marchaient depuis le matin dans la piste de Flèche-Noire et qui avaient si bien su dissimuler leur présence aux yeux clairvoyants du trappeur, étaient le Nuage-Blanc, chef des Hurons, et l'Oiseau-du-Tonnerre son fils, un jeune homme presque un enfant, qui n'avait pas encore conquis le titre de guerrier.

Pendant la plus grande partie de la journée, le Nuage-Blanc et l'Oiseau-du-Tonnerre avaient suivi la caravane à environ cinq cents pas en arrière, et cela si habilement, que personne ne s'était douté de leur présence, lorsqu'auprès de la colline l'orage était venu les assaillir.

Cependant les Yakangs, terrifiés par la tempête, se cramponnaient de toutes leurs forces aux parois des rochers. Cette lutte dura assez longtemps. Enfin le voile noir qui couvrait le ciel se déchira et, sur l'azur mis à nu, le soleil commença à darder un pâle rayon.

Flèche-Noire, le Marcheur et Thénistocle ne tardèrent pas à revenir au sentiment de la réalité. Encore frissonnants du danger qu'ils avaient couru, ils jetèrent un regard autour d'eux et un cri de désespoir jaillit de leur poitrine...

Raoul et Fleur-de-Printemps avaient du pr. ru.

(A CONTINUER.)

LA COURSE AUX LOUPS.

L É G E N D E .

III.—JEANNE ET LES LOUPS.



près les funérailles du margrave des Claires, le manoir de Brunemont devint triste et silencieux. Le vieillard dont la joyeuse humeur donnait la joie aux gens de la maison n'était plus, et dès lors chacun tombait dans une mélancolie oisive.

Et puis le ridder, respectant la douleur de Jeanne, ne venait plus que deux fois par semaine au château. On n'entendait plus le galop de son cheval retentir à l'aube et au soleil couchant sur le sol caillouteux de l'avenue. Il attendait que les larmes eussent cessé de couler avant de parler d'union heureuse et de tranquilles félicités du coin du feu. Et cette retenue prouvait qu'il n'était point seulement un homme brave comme l'acier, mais encore un cœur initié aux pures délicatesses de l'âme. En effet, comment parler des joies domestiques à ceux qui, les yeux pleins de larmes, contemplant près du foyer éteint le fauteuil vide et tiède encore où s'asseyait un père.

Le ridder de Rakenghem quittait pourtant chaque jour la tour de Forestel et errait aux alentours du château de Brunemont. Il tâchait de patienter ainsi jusqu'à ce que la douleur de Jeanne s'apaisât, et que la sérénité de l'âme lui revint avec le premier soleil de mai, ou plutôt avec la consolation, cet autre rayon qui vient de Dieu. En attendant, il contemplait à travers les brouillards le toit qui abritait sa fiancée : ou bien il se plaisait à parcourir les lieux où naguère il accompagnait à la chasse le vieux mar-

grave et sa fille. Mais lorsqu'en suivant les rives chevelues de l'Agache, il passait près du Plat-Marais, on le voyait détourner la tête avec un sentiment douloureux, comme un fils qui découvre le lit où mourut son père. Quelques jours avaient suffi pour nettoyer complètement le champ de bataille ; les corbeaux, les choucas et les loups s'en étaient chargés. Les forestiers et les affûteurs en avaient vu rôder deux ou trois bandes du côté de la claire des Rios et du bois du Quesnoy.

La tristesse du ridder de Rakenghen eût été bien plus grande encore s'il avait pu voir les ravages que la douleur causait à la santé de Jeanne. Mais quand la jeune fille attendait le galop du cheval dans l'avenue, elle se hâtait de passer de l'eau fraîche sur ses beaux yeux rougis par les larmes et de réparer le désordre de sa chevelure ; de sorte que le ridder, en entrant, voyait sa fiancée, sinon gaie, du moins calme et en apparence résignée ; et il augurait bien du temps qui cicatrice toutes les plaies de l'âme.

Un jour, Jeanne résolut de faire seule la surprise d'une visite au pauvre Van-Hoëk, encore malade de la blessure qu'il avait reçue au combat du Plat-Marais, et lui porter du bouillon, du vin, un peu d'argent, et sa douce et bienfaisante présence.

Le temps était sec, froid, convenable à la promenade, et la hutte de l'affûteur s'élevait à mi-chemin du manoir et de la claire des Rios. Cela faisait à peine un quart de lieue ; il n'y avait pas de quoi la fatiguer.

Jeanne quitta le château et marcha vite, d'abord parce que l'air était vif, et ensuite parce que les pieds deviennent légers et infatigables lorsqu'ils courent à une bonne action.

Elle arriva rouge et essoufflée à la chaumière de l'affûteur, frappa un petit coup à la porte, tira la chevillette et ouvrit.

Nous ne saurions exprimer la surprise de Van-

Hoëk à une visite aussi inattendue. Il se frotta les yeux comme s'il rêvait; mais sa femme avait déjà reconnu la fille du margrave, et exprimait sa joie à la manière bruyante des bonnes femmes de Flandre, lesquelles ne sont pas aussi sobres de paroles que leurs maris.

Jeanne s'assit sur un escabeau et écouta, le sourire aux lèvres, les remerciements diffus de la femme de l'affûteur. Van-Hoëk plaçait de temps en temps dans la conversation un rauque monosyllabe; mais outre qu'il n'était point parleur, l'émotion lui serrait la gorge. Il voulut que sa femme reconduisit Jeanne jusqu'au château, regrettant que sa blessure l'empêchât de marcher, parce qu'il avait entendu hurler les loups durant toute la nuit. Jeanne le remercia en riant et partit seule.

Lorsqu'elle eut traversé la pâture, elle prit un petit sentier qui conduisait au château par un chemin un peu plus long que celui qu'elle avait suivi en allant à la chaumière. Ce sentier côtoyait une langue de terre remplie de buissons, nommée les *fourcières*. C'est un lieu triste et sauvage en hiver.

Jeanne se repentit d'avoir pris ce chemin qui allongea sa course plus qu'elle ne croyait d'abord, et se retourna pour découvrir un sentier qui lui permit de regagner les rives de l'Agache. Mais en tournant la tête, elle aperçut, à une centaine de pas derrière elle, deux énormes loups qui la suivaient lentement. La terreur lui ôta la voix et lui paralysa les jambes; elle s'arrêta, et les loups s'arrêtèrent également, fixant sur elle leurs yeux étincelants et affamés. Elle fit un violent effort et se mit à courir aussi vite qu'elle put, mais en courant elle entendit derrière elle un bruit pareil au trot de deux gros chiens sur un sol battu et durci par la gelée. Les loups la suivaient.

Jeanne poussa des cris perçants et redoubla de vitesse. Un cri clair et puissant, un cri d'homme, répondit à son appel, mais il venait de si loin qu'elle n'osa tourner la tête dans la crainte d'apercevoir le terrible profil des deux loups. Elle continua de courir en appelant du secours; mais les loups n'avaient pas besoin de se presser pour suivre la jeune fille, et on attendait toujours le sinistre tapotement de leur trot égal et tranquille.

Cette voix qui avait répondu à Jeanne était celle du ridder de Rakenghem. Au moment où sa fiancée sortait de la cabane de Van-Hoëk, le ridder se trouvait précisément au sommet d'une colline située au bord du bois du Quesnoy et qui domine les claires de Brunemont et du Bac-aub-en-Cheul. De là, son œil rêveur pouvait suivre dans la brume le profil raide des toits du château, aspect cher à son cœur. L'Agache et la Scarpe se déroulaient comme deux

rubans verdâtres entre des rives poudrées de grésil, et la claire des Rios étincelait comme une plaque de plomb fondu à travers une vapeur légère. Le ridder dominant toute la vallée, n'eut point de peine à découvrir Jeanne, à entendre ses cris et à en voir la cause. Deux loups, deux énormes loups la suivaient; et le ridder connaissait la ruse de ces animaux: trop lâches, lorsqu'il ne sont pas en nombre, pour attaquer l'homme tant qu'il demeure debout, ils le suivent vite et doucement selon qu'il va vite ou doucement, s'arrêtant quand il s'arrête, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de frayeur et de fatigue. Au premier faux pas tout est fini, car, dès que l'homme est à terre, ils se jettent dessus et l'étranglent.

Le ridder poussa un long cri pour avertir Jeanne qu'elle avait un défenseur, mais il eut beau lui faire signe de ne point user ses forces dans la crainte d'un accident, et d'aller moins vite pour qu'il eut le temps de la rejoindre, elle n'osa se retourner: la vue des loups l'eut fait tomber, et bien qu'elle ne connût point les détails que nous venons de donner, un vague instinct l'avertissait de prendre garde à une chute.

De son côté, le ridder courait avec l'agilité d'un chevreuil. Ses pieds ne posaient point et semblaient dévorer l'espace. Mais un obstacle insurmontable auquel il n'avait point songé se présenta devant ses pas: la claire des Rios. Il s'arrêta désespéré sur la rive, cherchant de l'œil une barque. A cette époque de l'année les tourbiers ont enfoncé leurs bacs au fond de l'eau afin de les mieux conserver, et les claires ne sont guère fréquentées que par les hutteurs et affûteurs, gens qui rôdent la nuit seulement ou tout au point du jour. Van-Hoëk s'y trouvait presque perpétuellement, mais à cette heure Van-Hoëk gisait blessé sur son grabat, et son bac était amarré sur l'autre rive. Le ridder jeta vers Jeanne un regard désespéré et s'arracha les cheveux. Mais en la voyant serrée de près par les deux loups, il écouta que son courage et résolut de faire le tour de la claire en passant par le Plat-Marais, et de gagner les rives de l'Agache d'où il pourrait peut-être se servir de son arquebuse. Ce détour doublait la distance.

Pendant ce temps, Jeanne courrait toujours, éperdue, hors d'haleine. Le sang lui reflua au cœur, et son haleine courte et brûlante s'échappait en sifflant de sa poitrine. Elle sentit soudain les forces lui manquer, et, de peur de tomber, elle s'arrêta brusquement. Les loups firent encore quelques pas et s'arrêtèrent aussi, mais à une distance plus rapprochée que la première fois. Jeanne ne les vit pas elle les pressentit.

Un sourd grognement la fit reprendre sa course.

On ne peut se figurer quelle force la frayeur mettait aux jambes de cette frêle créature. Elle volait plutôt qu'elle ne courait, mais sans direction, sans but, sans autre but du moins que celui de fuir une mort atroce ; et cette course insensée allongeait son chemin, et bien que le château fût à peine éloigné de dix minutes de marche, il lui arrivait de s'en écarter imprudemment lorsque la griffe des loups, frappant sur un caillou sonore, retentissait à son oreille. D'autres fois elle sentait avec d'indescriptibles défaillances de cœur les plis flottants de sa robe s'entrelacer entre ses jambes et la menacer d'une chute.

Un faux pas la contraignit de s'arrêter une dernière fois. Les deux loups étaient bien plus près d'elle encore qu'à son autre halte. Ils s'agitaient en poussant de petits gémissements d'impatience et passaient avec bruit leur langues altérées sur leurs mufles amaigris.

La mort était proche, Jeanne le comprit. Alors, joignant les mains, levant les yeux aux cieux, elle adressa mentalement à Dieu une de ces prières comme en trouve le naufragé qui, après avoir nagé sans découvrir la terre, sent ses forces défaillir et le linceuil glacé des flots se refermer sur sa tête.

Ce que Jeanne dit à Dieu dans ce moment suprême, personne n'aurait pu le savoir, car ses lèvres ne remuèrent point. Mais vœu ou prière, la voix de son cœur dut être plus solennelle que la prière d'un mourant dont l'âme va s'échapper. C'était l'agonie dans la force.

Les deux loups s'agitèrent.

Jeanne laissa retomber ses bras, jeta les yeux vers le manoir paternel à peine éloigné de cinq minutes de chemin et reprit la fuite.

Sa course était beaucoup plus lente, car la force, quelle que soit sa surexcitation, a son terme. Les deux loups, au contraire, prévoyant sans doute la chute prochaine de leur victime, marchaient un peu plus vite. Jeanne entendit leur trot devenir de plus en plus distinct. Bientôt même elle vit une ombre pointue courir devant ses pieds. C'était l'ombre allongée des oreilles des loups que le soleil couchant faisait réfléchir sur la terre ; et pour dernière et terrible preuve que les loups prévoyant l'heure de la curée et gagnaient du terrain, elle vit bientôt l'ombre de la tête entière, avec sa gueule entr'ouverte et sa langue pendante, glisser en bondissant devant ses pas.

Durant les divers incidents que nous venons de raconter, le ridder de Rakenghem, maudissait le hasard fatal qui l'avait fait sortir à pied ce jour-là, courait

comme un forcené sur les rives de la claire des Rios ; et tout en courant il suivait Jeanne et les loups du regard, mesurait la distance et secouait désespérément la tête.

Il vit la jeune fille s'arrêter une première fois d'abord, et songea que s'il tirait un coup d'arquebuse, ce bruit pourrait être entendu des loups et les effrayer. Mais aussi, dans le cas contraire, il perdrait du temps à recharger son arme sur laquelle il comptait plus que sur toute autre chose ; et il courut plus vite que jamais.

Quand Jeanne adressa à Dieu sa prière mentale, le ridder avait tourné la claire et entré dans le Plat-Marais. Il eut alors une seconde fois la tentation de décharger son arquebuse, mais il résista et tâcha d'y suppléer par ses cris, quoique la rapidité de sa course assourdit sa voix. Il fut bientôt contraint de courir sans crier afin de ménager son haleine.

Deux portées d'arquebuse le séparaient encore de sa fiancée, lorsqu'il faillit rouler dans l'eau. Il se cramponna à un arbrisseau et vit avec désespoir l'eau verte et glacée de l'Agache couler devant ses pas. L'Agache est étroite, mais profonde et encombrée de roseaux, ce qui la rend fatale aux nageurs. Les rives étaient alors en cet endroit hautes et escarpées. Le ridder calcula qu'en se jetant à la nage, il risquait de mouiller la poudre de son arquebuse et perdait un temps infini à graver la crête dure et glissante à cause du grésil ; et pour trouver un pont il fallait aller jusqu'au pied de la grille de l'avenue du château.

Il se tordit les mains.

Ses yeux se tournèrent de nouveau vers Jeanne ; les ombres des loups, rendues gigantesques par l'effet du soleil couchant, dépassaient de la tête les pieds alourdis de la jeune fille.

Deux fois il porta son arquebuse à l'épaule..., mais la laissa retomber. Il espérait que Jeanne, en fuyant, se rapprocherait de la rivière, et une espèce de fatalité poussait la jeune fille à s'en écarter, bien qu'elle dût traverser le pont pour entrer au château.

Le ridder de Rakenghem, laissant tomber ses bras, vit bien alors que tout était perdu, et il s'écria dans un naïf et profond désespoir :

Hélas ! je passerai ma vie seul, car ma fiancée va être mangée des loups !

Mais l'homme qui, en chantant à genoux le *de profundis* devant soixante bouches à feu tournées contre lui, déchargeait encore son arquebuse sur les ennemis, ne devait point renoncer à sa tâche. Le ridder de Rakenghem possédait ce patient courage qui poursuit son œuvre, même quand le dernier rayon d'espoir s'est éteint.

Il prit sa course vers le pont.

La pauvre Jeanne, comme une biche percée au flanc, perdait ses forces de minute en minute. L'ombre des loups grandissait devant elle, et leurs grognements d'impatience redoublait à mesure que l'instinct de la curé approchait.

Une sueur glacée couvrit le front de Jeanne, elle tourna un œil fixe et horriblement ouvert du côté de la grille du château et se rapprocha instinctivement des rives de l'Agache. Un pont s'offrit devant ses pas, elle le traversa.

Les loups redoublèrent de vitesse, et craignant sans doute que leur victime ne leur échappât, ils sautèrent par dessus l'Agache pour abrégier le chemin. Jeanne tourna involontairement la tête et les vit efflanqués et nerveux, grands comme des anons, bondir à trois pas de distance. Elle poussa un cri, heurta contre le seuil de la grille et tomba en embrassant les barreaux. Ses yeux se fermèrent, elle sentit des griffes ardentes déchirer sa robe, mais soudain un coup de feu retentit et l'un des loups roula blessé à mort, tandis que l'autre s'enfuyait en hurlant.

Bien que la gueule du loup touchât déjà la gorge de Jeanne, la main du ridder de Rakenghem n'avait pas tremblé ; il avait atteint le crâne de l'animal.

Quand Jeanne reprit ses sens, elle était soutenue par son fiancé. Le loup, déjà mort, gisait sanglant à ses pieds.

—Merci, ridder ! lui dit-elle en pressant sa main large et nerveuse. Vous m'avez sauvé la vie.

Elle ouvrit lentement la grille et la referma sur elle. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et, fixant sur son fiancé un regard plein de reconnaissance et de douleur, elle lui dit :

—Ridder, il ne faut plus venir au château de Brunemont...

En achevant ces mots, elle s'enfuit et disparut derrière les arbres de l'avenue.

Le ridder de Rakenghem resta un instant debout collé contre la grille dans une stupéfaction profonde. Mais comme la nuit venait, il mit son arquebuse en bandoulière. Il reprit tristement le chemin du Forestel, se demandant en quoi il avait pu déplaire à Jeanne et pour quel motif elle l'engageait à ne plus venir au château de Brunemont.

IV.—L'ABBESSE.

Jeanne, en rentrant au château, se jeta dans les bras de son frère et lui raconta les événements que l'ont vus de lire ; mais à certain point de son récit, elle se pencha vers l'oreille de Jean de mon Mirel et lui parla à voix basse. Cette confidence parut faire sur

lui la plus vive impression, c'était un sentiment de bonheur auquel se mêlait quelque regret.

—Songes-y bien, dit-il, tu pourras t'en repentir et peut-être trouverait-on moyen de te dispenser...

—A quoi bon ? interrompit Jeanne avec un doux et mélancolique sourire. Mon frère, êtes-vous aveugle, et ne voyez-vous donc point sur mon visage des traces qui ne présagent rien d'heureux ?...

Elle crut en avoir trop dit et s'enfuit dans sa chambre où elle se coucha, brisée par les horribles émotions de cette journée.

Jean de mon Mirel demeura consterné.

—La volonté de Dieu soit faite ! murmura-t-il.

Il était de ces hommes qui s'abandonnent aux ordres de la Providence, convaincus qu'elle veille paternellement sur nous. Quand la souffrance présente était trop vive, il avait recours à la prière, source profonde d'où jaillissent les consolations.

Le lendemain matin, il sortit pour s'en aller à la tour du Forestel. Son front était chargé de rides comme lorsqu'on va porter un triste message à un ami.

En franchissant la grille de l'avenue, il vit à terre le cadavre du loup hideusement contracté par la mort, et frissonna en pensant au péril qu'avait couru la pauvre Jeanne.

Un bruit de pas lui fit relever la tête, il vit le ridder de Rakenghem, dont le visage, ordinairement ouvert, était sombre comme une nuit de décembre. Ces traits offraient un mélange de tristesse amère et d'anxiété douloureuse.

—Salut, ridder, dit Jean de mon Mirel en lui tendant la main. J'allais précisément à la tour du Forestel pour vous voir.

—Et moi, répondit le ridder de Rakenghem, je venais au château de Brunemont.

Et il avança le bras pour ouvrir la grille ; mais Jean de mon Mirel l'arrêta, et lui saisissant la main,

Ridder, lui dit-il, n'allez pas plus loin, je sais pourquoi vous venez.

—Si vous le savez, dit le ridder, à quoi bon m'arrêter ?

—C'est pour vous épargner une entrevue douloureuse.

Le fiancé de Jeanne tressaillit, et Jean de mon Mirel reprit avec émotion :

—Monsieur le ridder de Rakenghem, Jeanne n'oubliera jamais que vous lui avez sauvé la vie, et moi, que je vous dois une sœur. Votre nom sera toujours prononcé dans nos prières, comme celui d'un bienfaiteur...

—Où en voulez-vous venir ? interrompit le ridder alarmé par ce préambule.

—Écoutez-moi, répondit Jean de mon Mirel, et soyez homme : il faut renoncer à Jeanne, elle ne sera ni à vous, ni à personne ..

Le ridder chancela sur ses robustes jambes et s'appuya contre un des pilliers qui soutenaient la grille.

—Monsieur, monsieur ! s'écria-t-il, de quel droit avez-vous délié les promesses de votre père ?

—Il y a des promesses plus sacrées que celles d'un père.

Le front du ridder de Rakenghem rougit de colère, et il s'écria en faisant un pas en avant :

—Je ne connais rien au monde, monsieur, de plus sacré que la parole d'un gentilhomme ! tant pis pour vous, si vous pensez autrement !

Un triste et doux sourire effleura la lèvre de Jean de mon Mirel, qui répondit :

—Je pense autrement.

—Honte à vous, alors ! s'écria le ridder, vous n'êtes point le fils de votre race !

A cette grave insulte, Jean de mon Mirel baissa la tête sur sa poitrine avec une mélancolique résignation et ne prononça pas un mot.

—Monsieur, riposta le ridder, vous n'êtes pour rien en tout ceci ; c'est à Jeanne elle-même que je veux demander l'explication de cette étrange conduite.

Et il fit mine d'ouvrir la grille. Jean de mon Mirel l'en empêcha :

—Votre présence la tuerait, dit-il, d'un ton calme.

—Arrière ! s'écria le ridder de Rakenghem, votre père ne m'aurait jamais fermé sa porte. Il y avait plus de loyauté dans le cœur du vieux margrave... J'entrerais, vous dis-je, vous n'avez pas le droit de m'en empêcher. Vous ne comptez pour rien dans tout ceci !...Ce n'est pas vous qui avez sanctionné mes fiançailles par une parole de gentilhomme !... J'ai plus fait pour Jeanne que vous !...Elle m'appartient plus qu'à vous, car je lui ai sauvé la vie, et vous n'êtes que son frère !...Arrière, vous dis-je ! Je veux entrer, dussé-je passer sur votre corps !...

Le ridder, hors de lui, dégaina son épée et l'agita impétueusement.

Jean de mon Mirel avait écouté ces violentes paroles avec un sang-froid qui ne se démentit pas un instant. Il s'attendait à ces sanglantes récriminations arrachées par le désespoir, et il opposait un front calme à la menace, un doux sourire à l'insulte. On l'eut pris pour un médecin écoutant tranquillement les injures d'un malade à qui la fièvre fait dire

des paroles insensées. Mais lorsqu'il vit l'arme du ridder à deux doigts de sa poitrine, il fit un pas en arrière et mit l'épée à la main.

—Fort bien ! s'écria le ridder, voilà ce que je voulais ! Allons, en garde !...défendez-vous !

Il poussa une botte furieuse contre la poitrine de son adversaire. Jean de mon Mirel se détourna pour éviter le coup.

—Vous êtes fou ! s'écria-t-il. Rengainez ! pour quoi répandre du sang ?

—Défends-toi, te dis-je, ou je te cloue au pilier ! s'écria le ridder, rendu plus furieux encore par le calme de son adversaire.

En achevant ces mots, il se mit à ferrailer avec une telle violence, que Jean de mon Mirel se vit contraint de se mettre sérieusement sur la défensive.

Comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, la fureur du ridder de Rakenghem nuisit à la justesse de ses coups, tandis qu'au contraire le sang-froid de Jean de mon Mirel ne le quittant pas un instant, il lui fut facile de parer les bottes de son ennemi. Mais, loin de profiter de l'avantage que lui donnait son calme pour le blesser, il saisit un moment propice, et fouettant adroitement l'épée du ridder, il la fit voler à dix pas.

—Tuez-moi donc ! s'écria le ridder, un peu confus, je serais honteux d'être épargné par vous.

—A Dieu ne plaise, répondit doucement Jean de mon Mirel en rengainant, à Dieu ne plaise que je tranche une aussi précieuse vie ; ramassez votre épée, ridder, et gardez-la pour une meilleure occasion. Oubliez cette ridicule querelle, il ne peut en exister entre nous, et donnez-moi la main.

—Monsieur, répondit le ridder avec cet entêtement qui formait un des points saillants de son caractère de Flamand, je ramasserai mon épée, mais ce sera pour me battre de nouveau contre vous jusqu'à ce qu'un de nous périsse !...A moins que vous ne m'expliquiez le motif de notre rupture.

—Eh bien ! dit Jean de mon Mirel, revenez d'aujourd'hui en un an au château de Brunemont, et vous aurez l'explication que vous demandez. Si elle ne vous satisfait point, je vous donne ma parole de gentilhomme que je me battrais avec vous jusqu'à ce que mort s'ensuive.

—J'accepte, répondit le ridder de Rakenghem. Adieu donc, monsieur ; dans un an je viendrai régler nos comptes.

—Adieu, ridder, que le Seigneur soit avec vous ! répondit doucement Jean de mon Mirel.

Le ridder de Rakenghem ferma l'oreille à cette courtoise parole, et fut détacher son cheval retenu

par la bride à un arbre voisin ; puis, montant en selle, il rabattit son feutre sur son front sombre, et partit au triple galop pour la tour de Forestel.

Jean de mon Mirel le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparut dans les aunes de Claires.

— Quel dommage ! murmura-t-il en soupirant, ma pauvre Jeanne eût été si heureuse avec un si brave cœur !

Et il rentra dans l'avenue en essuyant une larme.

Quelques jours après cette rencontre, des bandes d'ouvriers maçons, charpentiers et autres, arrivèrent à une demi-lieue du château de Brunemont, autour d'une prairie semée d'arbres fruitiers, et qu'on nommait, à cause de cela, le Verger. Ils abattirent d'abord quelques arbres, et se construisirent une espèce de camp sur les domaines du margrave des Claires, autour de ce lieu riant et fertile auquel l'Agache, avec sa bordure de frais peupliers, forme une enceinte naturelle.

Le lendemain on vit cette troupe laborieuse s'agiter en tous sens, les terrassiers ouvrirent dans le verger d'immenses tranchées, les carriers se répandirent dans les bois d'Ubia, du Quesnoy, de Bloquerre et de Puy, pour en extraire d'énormes blocs de pierre, que des bœufs traînaient sur des chariots ou que des bâteaux amenaient par l'Agache. On vit s'élever avec une magique rapidité les vastes murailles d'un édifice qui promettait d'être aussi magnifique qu'étondu.

Un an après, les travaux étaient terminés, les ouvriers de tout genre avaient levé leur camp, et l'on voyait s'élever, dans ces prairies jadis solitaires, les toits imposants d'une superbe abbaye que les gens des frontières commencèrent à nommer *l'Abbaye du Verger*, parce qu'on l'avait bâtie dans des pâturages ombragés de pommiers.

Durant cette longue année, le ridder de Rakenghem ne tenta pas une seule fois d'entrer au château de Brunemont. Il n'en approchait même pas. Seulement, à travers la brume, on l'apercevait quelquefois immobile, assis sur son cheval comme une statue équestre, au sommet de cette colline d'où il avait vu Jeanne poursuivie par les loups. Ce lieu lui était cher.

De là, on apercevait les toits de l'abbaye du Verger. Sans s'en rendre compte, l'aspect du monastère lui serrait le cœur. Il était temps que le jour des solairissements arrivât.

Ce jour vint. Le soleil se leva magnifique ; le printemps avait empiété sur l'hiver. Dès que l'aube frappa les vitraux du Forestel, le ridder jeta son manteau sur ses robustes épaules, et s'élança sur son cheval qui l'attendait tout sellé dans la cour.

Bien que les chemins fussent défoncés par les pluies qui terminent quelquefois l'hiver, le ridder mit à peine une demi-heure pour arriver au château de Brunemont. Il ouvrit la grille de l'avenue, elle était couverte de rouille, et les gonds rendirent un grincement sinistre. Les arbres de l'avenue commençaient à bourgeonner, et le printemps saturait l'air d'effluves embaumées. L'aspect de ces arbres séculaires, qu'il n'avait pas vus depuis un an, lui serrait le cœur. Il se souvint que du temps du vieux margrave, c'était avec de bien autres pensées qu'il traversait cette avenue. Au bout de la sombre voûte des arbres, le manoir, éclairé par un rayon de soleil, semblait lui sourire, et l'avenir souriait aussi. L'herbe courte du préau était plus douce qu'un tapis sous les pieds de son cheval, et les cris joyeux de la meute saluaient son arrivée. Temps passé ! Heureux temps !

Il releva son front incliné, et regarda tristement le château. Toutes les fenêtres étaient fermées, un silence de mort régnait dans la cour, et l'herbe encadrait les pavés. Il frissonna, il lui prit une crainte vague de ne trouver personne. Et, dans la crainte d'apprendre trop tôt un malheur, il n'osa frapper son cheval qui, lui aussi, marchait triste et morne.

Il lui fallut cependant traverser le préau et la cour d'honneur. Les pieds de sa monture, en frappant les pavés barbus, rendirent un bruit sourd auquel un écho solitaire répondit tristement. Le ridder mit pied à terre, et attacha son cheval à un anneau rouillé de la muraille.

— Dans le bon temps, pensa-t-il, cet anneau n'était point rouillé. La bride s'y nouait assez souvent pour rendre brillant ce fer grossier.

Il se dirigea vers la porte, elle était fermée. Il souleva en soupirant le marteau et le laissa retomber. Le bruit en retentit longuement dans les vastes corridors, mais personne ne vint. Le ridder poussa la porte, elle s'ouvrit seule. Il traversa lentement la galerie sonore, puis le vestibule désert, et arriva dans la salle où jadis le vieux margrave, assis dans son grand fauteuil au coin de la cheminée, près du perchoir de son faucon favori..., (ce faucon était mort le même jour que lui, et comme lui mort victorieux...), l'attendait chaque jour pour vider en causant un pot de bière forte, — et où Jeanne travaillait près de la fenêtre...

Le ridder ouvrit brusquement la porte ; il avait un instant espéré de voir encore Jeanne assise à sa place, mais la place était vide. Il tourna plus lentement les yeux vers celle du margrave, et vit un homme assis dans un fauteuil héréditaire ; c'était Van-Hoëk.

— Je vous attendais, monsieur le ridder, dit l'af-

fûteur en se levant ; si vous le voulez, nous partirons de suite.

Le ridder ne répondit point, mais il suivit machinalement son guide, qui, arrivé à la porte, lui tendit l'étrier, saisit la bride du cheval, et prit à grands pas le chemin de l'avenue dont il ferma la grille à double tour.

Tant de pensées lugubres agitaient alors le fiancé de Jeanne, qu'il se laissa conduire sans même adresser une question à son guide. Sa tête inerte s'abandonnait au mouvement du cheval, et ses bras vigoureux pendaient comme s'ils eussent été paralysés. Il chevaucha ainsi durant un grand quart d'heure. Tout-à-coup un éclair sinistre illumina sa face immobile.

—Van-Hoëk ! s'écria-t-il d'une voix rauque, est-ce qu'elle est morte ?

—Non, répondit l'affûteur, vous allez la voir.

—Va plus vite alors, fit-il en s'animant.

—C'est inutile, nous sommes arrivés.

En levant les yeux, le ridder vit devant lui le portail de l'Abbaye du Verger. Il était ouvert à deux battants. L'affûteur attacha le cheval et dit au ridder qui avait mis pied à terre :

—Suivez-moi.

Ils traversèrent une vaste cour entièrement déserte, et comme le bruit de leurs pas s'amortissait sur le sable, ils purent entendre les graves accords d'une musique religieuse. Un instant après Van-Hoëk ouvrit une porte, et laissa le passage libre au ridder de Rakenghem, qui setrouva soudain dans une magnifique chapelle toute pleine de monde.

Dans le premier moment, ses yeux éblouis ne purent distinguer les détails du tableau ; mais lorsque les battements de son cœur se furent apaisés, il put observer ce qui se passait autour de lui. On célébrait la messe. Le prier de l'Abbaye d'Enchin officiait assisté de quelques hauts personnages du clergé de Douai et de Cambrai. L'archevêque de cette dernière ville occupait une des stalles du chœur, à côté de lui se tenait une religieuse portant le costume des carmélites. Elle s'appuyait d'une main sur sa crosse abbatiale. C'était sans doute l'abbesse de la nouvelle communauté, car une foule de religieuses emplissait le chœur. L'abbesse paraissait faible et défaillante, un bénédictin de l'abbaye d'Enchin la soutenait. Le reste de l'église était envahi par les gens des Claires, depuis Palluel jusqu'à Brunemont. Leur attitude était grave et triste.

Le cœur du ridder se serra. Sans s'en rendre compte, il ne pouvait détacher ses yeux de l'abbesse et du bénédictin. Il lui était impossible de voir les traits de la première, dont le visage était tourné vers

l'autel ; quant au moine, un vaste capuchon lui couvrait la tête, de façon qu'on apercevait guère que sa longue barbe noire.

Au bout d'un quart d'heure la messe fut terminée. L'abbesse, toujours soutenue par le bénédictin et suivie des religieuses, passa dans une grande salle attenante à la sacristie. La foule se répandit dans la cour.

Le ridder était resté seul au fond de l'église, plongé dans ses méditations, lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son bras. Il se retourna, et vit près de lui le bénédictin.

—Venez avec moi, dit le religieux.

—Qui êtes-vous donc ? s'écria le ridder.

Le bénédictin releva son capuchon, et le ridder put voir la grave et calme figure de Jean de mon Mirel,

—Je vous dois une explication, dit-il avec un doux et triste sourire, hâtez-vous de me suivre si vous voulez l'avoir complète.

Guidez-moi donc, répondit rudement le ridder.

Le bénédictin prit le devant, traversa la sacristie et entra dans une petite salle de côté.

L'abbesse du nouveau monastère était assise ou plutôt couchée dans un vaste fauteuil placé près de la fenêtre qui l'éclairait tout entière. Son voile était relevé, et le ridder ne put retenir un cri de douloureuse surprise en reconnaissant Jeanne.

Sa surprise n'avait pas seulement pour motif les habits monastiques dont il voyait sa fiancée revêtue, il existait dans ses traits de quoi exciter un triste étonnement. Sa figure n'offrait plus qu'un galbe amaigri, laissant percer des pommettes recouvertes d'une peau blanche comme la cire. Ses lèvres, ses cheveux eux-mêmes semblaient avoir pâli, et ses yeux, rayonnantes étoiles, étaient éteints ; ils s'ouvraient larges et déserts sous l'arcade saillante des sourcils. Quand le ridder entra, elle souleva difficilement une main osseuse et défaillante, et lui fit signe de s'asseoir ; mais lui ne put que tomber à genoux, et se trainer ainsi près d'elle en s'écriant d'un voix pleine de larmes :

—Jeanne, Jeanne, dans quel état vous retrouvée-je !

Les lèvres pâles de la jeune abbesse esquissèrent un faible et doux sourire, et répondit d'un voix si faible qu'on l'entendait à peine :

—Ridder, je suis heureuse que Dieu m'ait laissé vivre assez pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, et vous assurer que je ne l'ai jamais oublié.....

La fatigue la força de faire une pause durant laquelle elle abandonna une de ses blanches mains au bénédictin et l'autre au ridder.

—Mon ami, dit-elle à ce dernier, vous n'avez pu oublier ce terrible jour où je fus poursuivie par deux loups ; durant cette horrible fuite, l'épuisement me força de m'arrêter plusieurs fois. A la dernière de ces haltes, voyant bien qu'il n'y avait plus d'espoir qu'en Dieu, je fis vœu de me consacrer à son culte si j'échappais à cette affreuse mort. Ce sacrifice était peu de chose, je portais déjà mon mal là...

Elle indiqua sa poitrine affaïcée.

—Dieu m'entendit sans doute, reprit-elle, car il vous envoya et j'échappai au danger..... Vous dûtes me trouver bien ingrate lorsque vous me vîtes refermer sur vous la grille de l'avenue..... Je souffrais autant que vous, et, cachée derrière un arbre, je vous regardai partir.....

Une rougeur légère colora les joues de la mourante, et elle continua :

—Mais songez-y, j'avais un vœu à accomplir, et ne valait-il pas mieux éviter une scène douloureuse ? Et puis vous m'eussiez vue dépérissant chaque jour... cela vous eût fait bien mal..., tandis qu'ainsi, tout d'un coup.....

La voix de la malade devint si faible, que le ridder, contenant ses sanglots, dut approcher son oreille pour entendre.

—Mon frère, dit-elle, s'opposa à l'accomplissement de mon vœu tant qu'il crut mon mal curable, mais lorsqu'il vit que nulle puissance humaine ne pouvait me sauver, il pensa comme moi qu'il valait mieux pour vous renoncer à un projet qui n'eût mis qu'une morte dans votre couche nuptiale. Votre bonheur m'était trop cher pour le sacrifier à la joie d'être votre épouse un instant....

Les sanglots du ridder soulevèrent sa poitrine puissante et bondirent hors de sa gorge. Deux grosses larmes roulaient sur les joues de Jean de mon Mirel qui essayait vainement de prier.

—Si vous pleurez ainsi, murmura Jeanne en essayant de leur presser les mains, vous allez me rendre faible pour mourir. Soyez homme, ridder !

Elle dut s'arrêter, oppressée qu'elle était par l'approche de la mort.

—J'avais encore bien des choses à vous dire..., fit-elle, mais il n'est plus temps, mon ami... Voici mon reliquaire qui pend sur ma poitrine... c'est un médaillon qui me vient de ma sainte mère que je vais rejoindre... ; il contient un morceau de la vraie croix, et fut rapporté de Palestine par un de nos ancêtres... Quand je serai morte, ridder..., dans un instant, vous le prendrez... C'est ce que j'ai de plus précieux... ; portez-le en souvenir de moi...

Adieu, mon frère ; vous qui êtes fort d'âme..., consolez-le... Vous prierez Dieu pour moi... Adieu, ridder..., adieu, mon ami... ; mon avant-dernière pensée est pour vous..., et l'autre... pour... pour Dieu !...

Elle se tut et ferma les yeux. Quelques instants après, son frère et le ridder, inquiets de ne plus l'entendre parler et respirer, levèrent les yeux vers elle, tout était fini. La première abbesse de l'abbaye du Verger était morte le jour même de l'inauguration du couvent. On en choisit une autre parmi les nobles dames qui composaient le nouveau monastère. Jeanne fut inhumée dans la chapelle de l'Abbaye. Sa statue sépulcrale se voit encore aujourd'hui enfoncée en terre jusqu'à la ceinture, devant le cabaret du *Pot qui mousse*. Chaque enfant passant par là lui jette une pierre sans trop savoir pourquoi. Mais leurs grands-pères leur ont souvent conté leurs exploits durant la Révolution, et ces enfants, fiers aujourd'hui d'avoir un maître d'école qui leur enseigne les principes de l'égalité absolue, crèvent les yeux de Jeanne de mon Mirel parce que ce fut une châtelaine.

Jean de mon Mirel mourut, dans un âge fort avancé, prieur de l'abbaye d'Enchin. Il avait abandonné ses biens et ses titres à un parent rapproché, qui continua jusque sous Louis XV la race des margraves des Claires. Contrairement aux règles du monastère, son corps fut transporté à l'abbaye du Verger, à côté de celui de Jeanne. Les démolisseurs



(Jeanne, les loups et le Ridder.)

de 93 ont posé face contre terre sa pierre sépulcrale, et en ont fait un banc où viennent s'asseoir les ivrognes du *Pot qui mousse*.

Il exista longtemps à l'armée de François Ier un brave capitaine surnommé le *capitaine Sombre*, sans doute à cause de la mélancolie profonde que l'on remarquait sur ses traits. Il avait pour varlet un homme rude et farouche, parlant fort mal le français, et que l'on connaissait sous le nom peu harmo-

nieux de Van-Hoëk. Le capitaine Sombre mourut sur le champ de bataille en vrai gentilhomme. Le chirurgien qui vint s'assurer de sa mort trouva sur sa poitrine un reliquaire en argent, contenant un morceau de bois qu'on supposa être du bois de la vraie croix. Cette relique fut déposée dans une église des frontières, où elle est encore.

FIN.

ESQUISSES CANADIENNES.

FRANÇOIS DUMONT.

CONTE POUR BÉBÉ.

Pour L'ALBUM DE LA MINERVE.



L n'est personne qui n'ait entendu parler des fertiles vallées arrosées par la rivière Chaudière. On dirait que la nature s'est plu à verser à pleines mains ses trésors, ses blés et ses paysages sur cette terre privilégiée que nos pères ont nommé la Beauce, en pieux souvenir de la patrie, et que les touristes ont surnommé la Suisse du Canada.

Jetée comme un nid d'aigles au milieu des montagnes, loin des grands centres, et partant privée de leur contact, cette contrée offre à la fois quelque chose de grand et de sauvage, qui va se reflétant dans les mœurs, les coutumes et le langage de ses habitants. Comme presque tous les montagnards, ils sont doués d'une belle intelligence, toute ruisselante de poésie, et ils conservent dans leur imagination une foule de légendes empreintes d'une beauté toute fantastique.

En voici une entre mille, qui aura bien une certaine saveur littéraire, n'en déplaise aux collaborateurs de l'*Album* : elle servira de conte à faire dormir les enfants, et plus d'un confrère aura le droit de me porter envie. Combien de grandes personnes ne ron-

flent-elles pas en faisant cercle autour de certains causeurs de ma connaissance ?

* *

C'était la nuit de la Toussaint : il était dix heures, et Lamennais aura dit qu'un ciel sous astres pesait sur terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau, mais pour ma part je me contenterai d'écrire qu'il faisait noir comme au fond de mon encrier.

Bravant le jour des morts, la nuit et le diable en personne, François Dumond se préparait à quitter la Pointe-Lévis pour retourner chez lui, à Ste. Marie de la Beauce.

Robuste, bâti à l'avenant et n'ayant pas même la peur d'avoir peur, il répétait souvent avec orgueil qu'il n'avait jamais tremblé en aucune circonstance, et que Belzebuth lui-même serait bien fin s'il parvenait à donner à maître François la plus mince idée de cette pénible sensation, qu'on ait convenu d'appeler la chair de poule.

En ce moment comme sa jument Paillasse piaffait à la porte, et que tout était prêt pour le départ, l'honnête logeur où François était descendu, s'empresait autour de Dumond, et lui laissait entrevoir les mystères les plus chatoyants de sa large hospitalité.

C'est que, voyez-vous, l'honnête aubergiste avait

aperçu dans la longue bourse en peau de chat de François une douzaine de piastres françaises toutes étincelantes. Aussi le père José souriait-il largement sous sa tuque pyramidale, disant à Dumond de ces choses qui donnent l'envie de tisonner un coin du feu, surtout lorsque l'on sait que son logis est à dix grosses lieues de distance.

— Mais l'ami ne craignez-vous donc pas de vous mettre aussi tard en route et par une nuit si noire !

— Sapristi ! craindre quoi père José ?

— Mais oubliez-vous donc, reprit mystérieusement l'aubergiste, que les morts quittent ce soir leur tombeau pour venir visiter les vivants et solliciter leurs prières. Je me rappellerai toute ma vie une aventure terrible arrivée à mon défunt père, à pareil jour...

— Pouah ! en voilà des histoires de ma Grand'mère, père José. Vous voudriez bien, m'arracher encore de l'argent ce soir, mais c'est peine inutile. Je retourne chez moi. Si je rencontre les morts, ce sera une bonne fortune pour moi ; nous jaserons ensemble et le temps passera plus vite.

De plus j'aurai l'avantage d'avoir des nouvelles de l'autre monde avant de faire ce voyage redoutable. Qu'en dites-vous père José ? n'est-ce pas que je prends les choses en bon vivant ?

— A la bonne heure, repliqua le bon homme en souriant ! je vous souhaite bien du plaisir.

Sa lanterne declivit une courbe respectueuse, mais à peine avait-il prononcé ces derniers mots, que Dumond appliqua un vigoureux coup de fouet sur les flancs de Mademoiselle Paillasse qui alla se perdre dans les ténèbres de la nuit.

* * *

Elle était froide et pluvieuse, et Dumond ne fut pas longtemps sans en ressentir les effets. Mais si François était brave, il était aussi l'homme prudent par excellence, et comme panacée universelle contre tous les maux présents, passés et futurs, il s'était payé le luxe d'avoir sous la main son médecin d'ordinaire, une bonne et valable bouteille de *tord-boyaux*. A mesure que la pluie le perçait, son estomac se mouillait à l'avenant, tant et si bien, que deux heures après, extérieur et intérieur pleuraient à qui mieux mieux sur les neiges d'antan.

Déjà minuit était dépassé ; du moins c'était l'opinion de François, car le moyen de regarder à une montre, par cette nuit de loup ! Dumond allait s'engager dans un petit bois touffu situé à l'entrée de la paroisse de St. Isidore. Une brume glaciale tombait toujours, la lune était voilée par de gros nuages,

et rien ne troublait le profond silence de la nuit, si ce n'est le suintement de l'eau le long des feuilles et des taillis.

Ce susurrement invitait à l'ennuie : François Dumond avait la tête pesante, et déjà il commençait à s'installer pour sommeiller à son aise, lorsque son cheval s'arrêta net. Dans la nuit, on sentait trembler entre les timons de la voiture, le corps du pauvre animal et ses naseaux rendaient un bruit de forge.

Dumond se dressa comme un ressort d'acier, et s'armant de son fouet, décocha un vigoureux coup de mise, accompagné d'un formidable juron. Le cheval ploya le jarret, fit mine de s'élançer, mais ne bougea pas.

— Que le diable m'emporte, tu vas avancer ou bien il en *cognera* !

En marmotant ces mots, Dumond sauta au bas de sa voiture, et courut reconnaître la nature de l'obstacle.

En ce moment la lune se dégagea d'un gros nuage noir et laissa tomber sur terre un rayon sinistre et blafard.

François aperçut à l'avant une masse noire.

La bravoure n'exclut pas la précaution : il écarquilla les yeux, se prit à ramper prudemment, et bientôt, horreur ! il vit se dresser tout droit devant lui un cercueil entrouvert.

Il tressaillit, mais ses muscles étaient de fer, et après une imperceptible seconde d'hésitation, se penchant résolument, il arc-bouta solidement son large dos et se prépara à soulever la funèbre barrière.

Mais au moment où sa main allait toucher à l'horrible chose, elle s'évanouit sous ses pieds.

Cette disparition subite faillit causer presque une frayeur à François, mais d'un jarret agile, il monta, d'un seul bond dans sa voiture et bientôt maître et cheval, roulaient avec la rapidité de l'éclair.

Ils allaient comme le roi des Aulnes de la ballade, mais pas assez vite pour que Dumond mal à l'aise, ne saisisse un mystérieux sifflement, qui de temps à autre lui passait le long des oreilles. D'abord il fit semblant de ne rien entendre, mais comme de fois à autre, cela se renouvelait plus que de raison, il fallut bien y faire attention, d'autant plus que maintenant, deux énormes chiens venaient de sauter précipitamment par dessus la clôture et suivaient obstinément les roues de sa voiture. Leurs ombres s'allongeaient sur la route d'une façon effrayante ; ils semblaient noirs comme un homme mort du charbon, leurs yeux étincelants comme les lueurs du feu follet et de leurs gosiers enroués s'échappaient une toux de poitrinaire.

A la vue de ces étranges apparitions, François

Dumond sentit ses membres se crispier convulsivement ; il songea au miroir des âmes, et une sueur froide coula tout le long de son corps. Alors pour la première fois depuis dix ans, il supplia Dieu d'avoir pitié de lui, tout en observant du coin de l'œil ses terribles compagnons de route.

L'ave était presque fini, lorsqu'un second sifflement se fit entendre ; les deux chiens toussèrent d'une façon encore plus lamentable et se prirent à devancer le cheval.

Cette fois, Dumond se crut délivré, et même il était en train de se prouver que ce pouvait être autre chose qu'une vision.

Tout en songeant il était arrivé à la montée, connue sous le nom de la *Côte de la Morin*, au pied de laquelle, coule paisiblement la rivière Chaudière.

Malheureusement, au moment de franchir le détour du chemin, son attention fut reveillée de nouveau par un rire satanique.

Ce rire inextinguible partait à deux pas de lui.

La tête de François se retourna d'elle-même, et ses yeux inertes, sans volonté, aperçurent un petit homme noir, le front bosselé, le point sur la hanche et les pieds plongés dans un cercueil béant. Au près

de lui, deux chiens léchaient tranquillement le couvercle de la tombe.

François crut que sa dernière heure était venue.

—Dieu s'écria-t-il en jetant les yeux au ciel, et en faisant le signe de la croix, sauvez-moi !

Une étincelle jaillit sous le sabot du cheval de François ; la route était libre devant Paillasse et quoique Dumond eut la tête un peu pesante, en jetant les yeux autour de lui, il vit qu'homme, chiens et cercueil étaient allés s'engloutir sous les flots de la Chaudière.

* * *

L'automne dernier, sur la fin de septembre, je faisais un bout de villégiature au manoir de Rigaud-Vaudreuil.

Un jour en flânant sur les bords de la Rivière, un vieux mendiant me donna cette naïve histoire en échange de ma modeste obole.

Elle était arrivée à son père, paraît-il, et les lecteurs de l'*Album* conviendront avec moi, que le soir du jour des morts, maître François Dumond ne hantait pas les rêves les plus roses et qu'il n'avait pas le whisky d'une folle gaîté.

W. BROUAGE DE LERY.

LA RAGE DE L'OR.

LE NÈGRE DE MADAME DE FAVIÈRES.



sement située à peu de distance de la Puerta del Cajon.

A province d'Arisepe est encore aujourd'hui une des plus désertes du Mexique. Aussi les rares voyageurs qui la parcouraient dans les dernières années du dix-huitième siècle, sans espoir d'y rencontrer jamais l'équivoque hospitalité de la venta et de la posada, étaient-ils singulièrement surpris de découvrir tout à coup, au sein de ces solitudes, une habitation délicieusement

Les Mexicains donnent ce nom bizarre à la gorge où l'Uris, une des branches principales du Rio San-Miguel, commence à s'encaisser entre un amphithéâtre de rochers et la chaîne de montagnes qui va du sud au nord.

L'habitation dont nous venons de parler, modestement composée d'un rez-de-chaussée en pisé et percée de quelques fenêtres à barreaux de bois, s'élevait sur un de ces plateaux que le feu avait défrichés.

Elle était entourée d'une luxuriante huerta : les massifs de grenadiers, de pêchers et d'arbres à coings fêtaient la richesse du climat par l'abondance de leurs fleurs roses, pourpres et blanches. La maison posée au milieu de ce jardin à végétation splendide semblait sortir d'une corbeille fleurie.

C'est dans ce cadre délicieux que l'aube éclatante

d'un jour du mois d'août 1797 éclaira la plus charmante fille d'Eve endormie que l'imagination d'un poète se fût plu à rêver dans un pareil désert.

Son front blanc comme la neige annonçait la grâce et l'innocence; un amant eût cru y voir resplendir l'étoile dont les fées avaient le privilège de douer les jeunes filles qu'elles acceptaient pour filleules. Il y avait comme un souffle onduleux et caressant dans les admirables cheveux châtain clair dont les boucles abondantes venaient frissonner sur son col pur et rond comme celui d'un cygne, encadrant l'ovale doucement allongé de son visage. Ses sourcils longs et arqués étaient d'un noir bleuâtre; les cils de ses paupières, fournis et recourbés comme de petites plumes soyeuses, devaient ajouter une irrésistible expression de tendresse au sourire de ses yeux; elle avait le nez droit, fin et rose, la bouche fraîche, vermeille, légèrement relevée à la commissure des lèvres. Toute sa physionomie avait un caractère de distinction et de rêverie vraiment sérapiques.

A son col était suspendue une chaîne d'or très-fine au bout de laquelle tremblaient deux petits médaillons contenant, l'un des cheveux blonds, l'autre un portrait d'enfant qui avait une ressemblance extraordinaire avec la figure de la jolie dormeuse.

Cette jeune femme avait dû s'endormir de fatigue, après une longue et inquiète attente, au pied d'un frangipanier, car son sommeil était agité,—et ses lèvres s'entr'ouvraient par moments et balbutiaient les paroles sans suite d'un rêve.

Cependant, malgré ce calme et ce silence, elle n'était pas seule à cette heure dans la huerta. Si elle se fût tout à coup réveillée en sursaut et que son regard eût suivi la direction de l'Uris, elle eût certainement jeté un cri d'épouvante.

Au milieu des flocons blancs et des gousses épanouies des cotonniers se dressait une tête noire et laineuse, d'une forme presque triangulaire, et dont les gros yeux jaunâtres saillaient sur un front déprimé. A voir la bouche béante et l'immobilité des traits de ce nègre on eût pu le croire pétrifié, si on n'eût pas fait attention à l'éclat fauve de ses yeux attachés sur la jeune femme et luisant comme deux vitres glacées d'or par les derniers rayons du soleil couchant. L'émail de ses dents blanches tranchait sur la couleur de ses lèvres crispées par un rictus sardonique et cruel. Une admiration naïve mêlée d'un sentiment d'avidité et de désir sauvages se peignait sur cette face terrible: la poignante émotion dont le nègre était saisi ne se révélait point par un tremblement des muscles, mais bien par la paleur visible qui altérait la teinte d'ébène de sa peau. Il

n'eût pas été dans une plus profonde extase devant le fétiche informe de ses pères. Il y avait réellement de l'adoration dans son cœur tandis qu'il contemplait la dormeuse comme une merveille étrangère et inconnue.

—Qu'elle est belle! murmura-t-il enfin en poussant du fond de sa poitrine un soupir pareil à un ouragan. Oh! elle est seule! Le maître est loin. Il y a longtemps que je veux me venger de lui.

Sa figure de bronze se dilata et perdit tout à fait son expression d'admiration hébétée:

—Si je l'emportais dans mes bras, reprit-il avec un sourire féroce, après avoir mis le feu à l'habitation?... Je n'ai qu'à poser ma main sur sa petite bouche, et elle aura beau crier, on ne l'entendra pas!

Il écarta encore de la main les gousses des cotonniers et s'avança en rampant sur ses genoux, non sans une sorte d'hésitation et de timidité singulières. Bientôt il se trouva si rapproché de la jeune femme que, en se penchant pour la regarder curieusement, il entendit le souffle de sa respiration entrecoupée,—puis sentit cette douce haleine frissonner sur son bras étendu,—et enfin crut voir remuer les paupières de la belle endormie, comme si ses yeux allaient s'ouvrir. Il frémit alors, soit qu'il craignit d'être fasciné par le premier regard de sa maîtresse ainsi que par un éclair, soit qu'il craignit lui-même de l'épouvanter. Peut-être céda-t-il à ce sentiment d'infériorité et de respect involontaire que subissent les nègres devant les blancs et la bête féroce devant l'homme. Toujours est-il que cet Hercule noir recula doucement.

Au même instant, son oreille, subtile comme celles de tous les sauvages et de tous les habitants des déserts, perçut un son singulier et continu, semblable au froissement d'écaillés visqueuses sur l'écorce verte et fraîches des arbres.

Les yeux du nègre se dilatèrent extraordinairement, un frisson tordit tous ses muscles et il parut prêt à s'enfuir; mais il se roidit contre cet instinct de lâche effroi, en regardant sa jeune maîtresse toujours endormie; il s'enfouit dans l'herbe haute et les lianes qui tapissaient le sol, et écouta, l'oreille collée à terre.

Le même clapotement onduleux se répétait sans réveiller la femme blanche.

Enfin il vit s'élançer du haut d'un palmier un serpent qui se déroulait et s'entortillait aux branches comme la lanière d'un fouet. Sa tête arrondie, étoilée d'une grande tache rousse en forme de croix, se jouait, avec un sifflement joyeux, au milieu des touffes de huaco, ou lianes à fleurs bleues qui s'en-

guirlandaient autour du tronc lisse et droit de l'arbre. D'autres taches symétriques marbraient son dos, les unes dorées, noires ou rouges, bordées de blanc, les autres d'un vif écarlate, semées de points et entourées d'un cercle plus clair, comme ces yeux brillants qui décorent la queue du paon ou les ailes des beaux papillons.

C'était un spectacle horrible de voir cette charmante créature endormie, menacée des embrassements fétides et mortels du hideux animal.

Le nègre regardait cette scène avec des yeux effarés par l'indécision, et tout en portant la main à la ceinture de son caleçon de toile rayée ; son col long et osseux se tendait gauchement hors de l'herbe, et une sorte de sourire haineux et stupide faisait grimacer ses traits couturés par la petite vérole.

—Le serpent a senti la chair du nègre, murmura-t-il, et il va mordre de la chair blanche. Oh ! oh ! ho ! comme le serpent me vengera bien ! Il va presser de ses froides écailles, il va étouffer sous ses anneaux gluants cette belle Elisabeth dont je n'osais pas toucher le doigt. Ah ! le maître ne l'embrassera plus devant moi, tandis que je chasse les moustiques de leur front avec l'éventail de plumes ! Et il ne me frappera plus avec son nerf de bœuf parce que l'éventail tremble dans ma main, lorsque je la vois lui sourire ! Morte, elle ne sera plus à personne !

Et absorbé par cette irritante pensée de vengeance, de jalousie et de passion aveugles, il resta immobile à regarder les évolutions du serpent.

Le monstre, continuant à se balancer joyeusement aux branches, faisait chatoyer ses anneaux diaprés aux premiers rayons du soleil, les nouant et les emmêlant, jusqu'à ce que, dans ses jeux curieusement étudiés par l'esclave, ses yeux ronds se fixèrent sur la ceinture éclatante que portait la jeune femme, dont la tête reposait sur un de ses bras nus gracieusement arrondi.

Le serpent laissa alors échapper un âcre sifflement et fit trois ou quatre tours sur lui-même, comme s'il eût voulu se disposer à entourer sa victime d'un cercle mortel.

Fatigue ou suite de rêve, un soupir sortit de la poitrine oppressée de la dormeuse, et elle étendit en l'air son autre bras éblouissant de blancheur avec le geste instinctif d'une personne qui veut conjurer un danger imminent.

A cette vue, le nègre ne put conserver son sang-froid sauvage : une sueur froide mouilla ses cheveux crépus et il se mit à ramper dans l'herbe après avoir serré entre ses dents une baguette d'acier flexible comme un jonc, qui ne quittait jamais sa ceinture : une

pensée rapide comme l'éclair et inspirée par un amour insensé lui était venue !

—Elle va mourir, se disait-il. Entre elle et la mort il n'y a que moi. Si je l'empêche de mourir, elle est à moi, elle m'appartient, elle est mon bien ! qui sait si ce n'est pas mon fétiche qui m'a inspiré de venir ici et de la sauver ?

Il s'approcha insensiblement derrière la jeune femme, le visage ruisselant, et s'accroupit, serrant dans sa main baguette d'acier et suivant de l'œil tous les mouvements du serpent.

Soudain ce dernier s'élança comme une flèche pour s'enrouler autour du cou de la pauvre dormeuse, mais déjà le nègre, bondissant comme un chat-tigre, s'était redressé, et faisant siffler et tourbillonner sa terrible baguette comme s'il eût fait le moulinet, il brisa les vertèbres du monstre, tandis qu'il étendait son bras noir comme un bouclier devant le charmant visage d'Elisabeth. La gueule du serpent exaspéré par la douleur, atteignit le bras de l'esclave qui réprima un rugissement de douleur en se sentant mordu. Il se dégaugea vivement de cette affreuse étreinte et écrasa sous son pied la tête tachetée de l'animal, en souriant et sans des yeux la jeune femme.

—Le noir est médecin et il ne craint pas les serpents, murmura-t-il. Oh ! si mon pied pouvait se poser ainsi sur la face de mon maître !

Et en même temps il arrachait quelques fleurs bleues des lianes, que les Mexicains nomment *huaco*, il mâchait les feuilles et les appliquait sur la piqûre : c'était un remède infailible pour la guérir et empêcher le bras de gonfler.

—Maintenant, j'ai gagné mon salaire, ajouta-t-il, et, se courbant, il contempla avidement le bras satiné de sa belle maîtresse ; puis, saisi d'un transport insensé, il appuya frénétiquement ses lèvres saillantes sur la main blanche et mignonne d'Elisabeth.

L'impression ardente de ce baiser la réveilla. Son bras se retira vivement comme si l'empreinte d'un fer chauffé à blanc l'eût brûlé, et ses grands yeux, vrais bluets qui semblaient réfléchir le ciel, s'ouvrirent effarés par le doute et la surprise. Leur nuance claire et lumineuse se dégaugea du nuage du sommeil comme le rayon doré qui illumine et dissipe le brouillard, et elle vit le nègre debout devant elle, avant d'avoir pu se rendre compte du motif de son brusque réveil.

—Que faites-vous ici, Aercia ? demanda-t-elle vivement. Qu'avez-vous à m'annoncer ?

Le nègre étendit silencieusement la main vers le serpent, dont les tronçons s'agitaient encore dans l'herbe.

La jeune femme pâlit : tout son sang reflua à son

cœur ; elle recula avec un geste de dégoût et d'horreur,

Acacia sourit :—Il n'y a plus de danger pour vous, maîtresse, dit-il. C'est moi que le malin a mordu, et je l'ai tué !

—C'est bien, Acacia, reprit-elle en surmontant son trouble. M. de Favières vous récompensera de votre courage.

—Le maître est loin ! dit le noir.

—Il doit revenir ce matin, répliqua Elisabeth, par le lit de l'Uris, et voilà déjà plusieurs heures que je l'attends.

—Le maître oublie de veiller sur vous ! continua l'esclave.

Il dit ces paroles, étranges dans sa bouche, avec un accent qui fit involontairement tressaillir la jeune femme.

—Nous sommes en effet entourés de dangers dans ces solitudes, répondit-elle, mais nous avons de bons serviteurs qui nous aiment !

—Qui vous aiment ! répéta comme un écho lugubre la voix du noir.

Certes, il n'y avait rien de fort insolite à cela ; cependant l'expression de ces trois mots fut si âcre et si insolente, que madame de Favières ne put s'empêcher de tressaillir et de regarder fixement son esclave, puis elle baissa forcément les yeux sous la flamme que rayonnaient les prunelles incandescentes du nègre.

Au même instant un bruit imperceptible pour l'oreille d'un Européen fut entendu par Acacia. Il parut agité d'une tentation terrible, puis grommelant entre ses dents :—Il est trop tard ! il s'inclina devant sa maîtresse et se disposa à s'éloigner.

La jeune femme secoua alors la frayeur vague et instinctive qui l'avait dominée depuis quelques minutes, et faisant signe à Acacia de demeurer, elle lui demanda de nouveau :

—Pourquoi êtes-vous venu à la huerta ?

—Pour vous annoncer l'arrivée du maître, senora, répondit-il d'une voix humble.

—Enfin ! s'écria Elisabeth avec un transport de joie, Gontran est de retour ! il ne lui est pas arrivé malheur, comme je le craignais tant ! ma patronne a exaucé mes prières de chaque jour et de chaque nuit ! Je vais donc revivre ! il est revenu ! est-ce bien sûr, Acacia, ne me trompez-vous pas ?

—Ecoutez, maîtresse ! dit le nègre.

Elle prêta l'oreille,—et n'entendit d'abord que le jaillissement sonore des cascades et le babil joyeux des oiseaux éveillés surla branche.

Puis peu à peu le frêle tintillement d'une clochette résonna dans l'air,—et enfin le galop du cheval au

poitrail duquel elle était attachée retentit sur les éclats de quartz qui trouaient çà et là le sable fin de la rivière.

Acacia s'élança aussitôt au-devant du voyageur si impatiemment attendu, et qu'Elisabeth vit bientôt apparaître derrière la haie des saules.

C'était un homme d'une trentaine d'années au plus, enveloppé dans une *frezada*, sorte de grossière couverture bigarrée de diverses couleurs : ses bottes de cheval (*botas vaqueras*), formées de deux peaux de chèvre tannées et curieusement gaufrées, étaient armées de longs éperons. Du bout de sa cravache plombée il fouettait avec une impatience colère, tout en galopant, les buissons qui pouvaient cacher des serpents, les branches de chênes verts et de sapins auxquelles se tordaient encore les dépouilles de ces animaux et les lianes fleuries balancées par le vent avec un murmure qui se mêlait à celui des chutes d'eau.

A juger d'après sa taille moyenne, mais souple et admirablement prise, il devait être agile et fort, et admirablement prise, il devait être agile et fort, et ses nerfs étaient sans doute comme des ressorts d'acier. Son nez busqué et son large front indiquaient l'homme né pour vivre dans les luttes violentes comme la salamandre dans le feu. Ses yeux, d'un gris changeant et d'une mobilité singulière, inquiétaient l'observateur par un continuel petillement d'ironie et de finesse pénétrante. Ses lèvres minces et blanches, formant comme une raie tracée au pinceau sous sa moustache fauve ou se crispant légèrement aux coins, n'annonçaient aucun généreux sentiment, mais peut-être un instinct de cruauté froide et tenace.

Cependant il paraissait élégant de tournure, distingué de manières, et son visage, en se pliant au sourire, prenait une fausse expression de douceur persuasive.

Acacia tendit son épaule pour servir de marche-pied à M. de Favières, qui s'élança légèrement à terre et lui demanda brusquement en lui jetant la bride :

—Eh bien ! a-t-on enfin des nouvelles de ce damné vagabond Terral ?

—Non, maître, répondit-il avec une joie secrète, il n'a pas reparu à l'habitation ; deux chasseurs qui ont passé ici avant-hier croient l'avoir reconnu au milieu d'une troupe de dompteurs de chevaux sauvages.

—Ah ! de ces vaqueros qui se font du désert une patrie, répliqua Gontran. Le chien infidèle ne se soucie pas de rentrer dans sa niche ! Il peut compter

si je peux lui remettre la chaîne au cou, sur vingt-quatre heures de *cepo*, au grand soleil !

II

ÉLISABETH ET GONTRAN.

En ce moment, la jeune femme s'avança, et, prenant la main de son mari dans les siennes, elle lui dit d'un ton de doux reproche et le visage rayonnant de joie :

— Te voilà enfin, Gontran ! J'ai été bien inspirée de t'attendre toute la nuit pour être présent à ton arrivée.

— A quoi bon, ma chère ? répondit-il sèchement.

— J'étais si inquiet ! mon ami ; je me sentais poursuivie de tristes pressentiments. Cette province est si déserte ! Mais enfin te voilà ! toutes mes craintes sont oubliées et se perdent dans cet instant de bonheur !

— Vous avez toujours la même crainte, Elisabeth, dit M. de Favières, toujours le cœur aussi tremblant et l'esprit en alarmes. N'était-il pas plus sage de dormir tranquillement cette nuit dans votre chambre sans vous inquiéter de moi et vous forger mille chimères en tête ?

— Dormir tranquillement, répéta la jeune femme en essuyant une larme qui pendait comme une perle à ses cils, le pouvais-je, quand tout mon sang frissonnait en songeant que vous voyagiez tout seul dans ce détestable pays ? — Oh ! Gontran ! quand je me suis assoupie de fatigue tout à l'heure, j'ai eu un rêve affreux où je te voyais tomber dans un parti d'indiens ou fuir devant une meute de vaqueros nomades qui gagnaient à chaque seconde du terrain sur toi. Oh ! j'aime mieux veiller que de dormir ainsi.

— Bah ! reprit M. de Favières, il y a un dieu pour les gens sans sou ni mailles, comme pour les ivrognes. Si j'avais rencontré un voleur, j'en aurais été enchanté, car j'aurais eu la ressource de le dévaliser et de ne pas rentrer les mains vides à l'habitation.

— Quelles folies, Gontran ! dit Elisabeth en souriant.

— Mais non, ma chère, continua-t-il avec un rire amer ; sous M. de Richelieu, un de mes ancêtres ne croyait pas déroger en rossant le guet et en détroussant les tire-laines.

— Comme tu es pâle, mon ami ! reprit la jeune femme. Tu dois être brisé de fatigue. Viens te reposer.

M. de Favière haussa les épaules, mais il se laissa entraîner dans la salle commune de l'habitation, tout en murmurant ;

— Le repos, c'est la mort !

Là, après s'être fait tirer ses bottes de cheval par le nègre, il s'étendit mollement dans un hamac suspendu par des crochets de fer aux poutres du plafond, et alluma un cigare qu'il tira précieusement d'une boîte de tissu de sandal ; puis il but à petites gorgées le café que lui versa Elisabeth dans une tasse de vieux sèvres armoriée, mais notablement écornée.

Pendant quelques minutes le silence régna dans la salle. La jeune femme n'osait l'interrompre, car elle voyait une ride soucieuse plisser le front de son mari, et elle se contentait de lever timidement les yeux sur lui ; mais, souffrant trop à la fin de contempler la triste préoccupation de M. de Favières, sans en connaître le motif, elle se hasarda à lui demander :

— Ton voyage a-t-il donc été sans résultat, Gontran ?

— Oui, répliqua ce dernier avec un geste de rage. C'est en vain que j'ai cherché dans les ports du Mexique un seul honnête armateur qui eût confiance en moi. Tous ces trafiquants d'eau salée sont paralysés d'épouvante par les orages politiques qui bouleversent la vieille Europe. Les niais ! c'est l'heure ou jamais de pêcher en mer trouble. Oh ! si j'avais pu obtenir le commandement d'un bâtiment fin voilier muni de bonnes caronades, j'aurais fait pour leur compte un commerce qui m'eût rapporté des millions.

— Du commerce, vous, Gontran, qui êtes si fier de votre noblesse ! interrompit Elisabeth.

— Eh ! ma chère, reprit le gentilhomme, le commerce dont je vous parle, c'est de la belle et bonne guerre, où on risque sa peau à toute minute. L'escompte s'y fait à coups de hache d'abordage. J'aurais gardé mon épée au lieu de la laisser rouiller au clou.

— Quel est donc ce singulier trafic, mon ami ? demanda la jeune femme.

— Le seul qui puisse enrichir promptement aujourd'hui un homme entreprenant ! le trafic qui procure aux très illustres et très-fainéants hidalgos du Mexique des serviteurs utiles et dévoués comme l'honnête Acaïa.

— La traite des nègres s'écria Elisabeth en frissonnant.

— Est-ce donc là un projet si extraordinaire qu'il vous fasse tomber en pamoison ? continua dédaigneusement M. de Favières. Croyez-vous que j'aime mieux me résigner à vivre dans ces déserts comme un ermite de mauvaise volonté ?

— Pourtant, mon ami, reprit avec douceur Elisabeth, la vie est si belle et si facile ici pour deux êtres qui s'aiment.

(A continuer.)

ÉTUDES MORALES.

L'ALGÉDOR.

LEGENDE.

I.

Ce soir-là, la bonne Berthe chantait, tout en faisant tourner son rouet au coin du feu. Il faut vous dire que Berthe passait pour la meilleure, comme elle était la plus respectée des femmes de Francheville, en l'an de grace 1330. Entre toutes les chaumières de Francheville, la chaumière de la bonne Berthe était la plus propre, la plus coquette et la mieux située. Elle avait, cependant, connu des jours plus heureux du temps de son défunt mari, de son *pauvre Georges*, comme elle disait; mais il avait plu au ciel de lui prendre, et depuis elle était seule au monde, avec un fils qui était bien le plus gentil enfant de quinze ans qu'on pût voir, au point que les autres mères en étaient jalouses. Et pourtant la beauté d'Henri était encore rehaussée par sa douceur, sa grace et son obéissance à sa veille mère.

Cela dit, nous allons vous raconter par quelle suite d'aventures il parvint à trouver l'algédor.

C'était une soirée d'automne bien triste et bien sombre; le vent gémissait dans les bruyères, de larges gouttes de pluie tombaient jusque dans l'âtre; le tonnerre grondait dans le lointain, et parfois le ciel semblait se déchirer aux reflets brûlants de l'éclair.

En ce moment on frappa à la porte de la cabane. Henri crut entendre la voix d'un homme qui demandait l'hospitalité. La porte s'ouvrit et donna passage à un chevalier armé de toutes pièces.

—Salut, bonne mère, dit-il en entrant; ne vous effrayez pas si je vous surprends si tard. Je suis le comte de LaCadière, dont vous avez sans doute entendu parler quelquefois. Une importante affaire m'avait amené dans ces montagnes; l'orage a dispersé ma suite, et je suis heureux d'avoir rencontré un toit hospitalier; au surplus, bonne mère; je n'ai jamais oublié de récompenser un bienfait.

Pendant que Berthe ranimait le feu mourant, Henri considérait le chevalier.

De son côté, le comte de LaCadière admirait cette blonde et naïve figure que l'enthousiasme naissant environnait d'une auréole. Après avoir fait honneur au petit souper préparé par Berthe, il rompit le silence.

—Bonne mère, est-ce là toute votre famille?

—Hélas! noble seigneur, Dieu a pris son père, mon pauvre Georges; depuis dix ans bientôt, je suis restée seule avec mon Henri.

—Votre Henri! je suis charmé qu'il porte ce joli nom; je me sens de l'affection pour votre fils. Henri voulez-vous venir avec moi?

—Avec vous! s'écria Berthe en pâlisant mais, mon bon seigneur...

—Oui, avec moi, dans mon château de LaCadière; je ferai de votre fils un page, un gentil page qui me suivra à la guerre, à la chasse, partout. Plus tard, il sera mon écuyer, il montera comme moi un beau cheval de bataille. Henri, voulez-vous venir?

Henri ne répondit rien, mais son cœur battait violemment, sa tête était en feu. Page! gentil page! écuyer! De la guerre, de la gloire; des vassaux, des castels, de longues épées, des chevaux de bataille... Le sentiment lui revint, Berthe pleurait.

La pauvre Berthe n'osa rien dire. Elle voyait bien qu'il fallait se résoudre, et qu'Henri, tout en lui disant: «Je ne partirai pas», ne pouvait s'empêcher de tressaillir aux promesses du comte.

S'arrachant aux caresses de son fils:

—Va dormir, dit-elle, et demain... demain je serai veuve pour la seconde fois!

II

Le soleil s'était levé plus radieux que d'habitude, l'oiseau chantait déjà sur la branche, tout était joyeux dans la nature, tout excepté le cœur de Berthe qui allait quitter son enfant. Déjà le noble chevalier est sorti; il vient de remettre son casque, il a sellé

son cheval, il a laissé dans un coin de la chaumière, —est-ce par oubli?—une bourse toute pleine de belles pièces d'or.

Qui pourrait dire la séparation déchirante de la vieille mère et de son fils ?

—Adieu, mon enfant; que la Vierge et les saints te conduisent! Pour moi.....j'ai assez vécu, je puis mourir!

La pauvre Berthe prononça bien bas ces dernières paroles, tandis que nos voyageurs s'éloignaient rapidement.

Ils arrivèrent, sans rien dire, en face du château de la Cadière : un beau château assurément, avec ses tours massives, ses fossés, ses mâchicoulis, ses créneaux et le pavillon rouge écartelé d'azur qui flottait sur la tour du beffroi; rien n'y manquait, pas même la main qui donna du cor à l'approche des voyageurs. Il entra avec le comte dans la grande cour, et là une jeune fille vint se jeter au cou du noble seigneur.

—Mon père !.....

—Ma fille! mon Emma! » s'écrièrent-ils ensemble pendant que le page, tremblant, attendait l'ordre du châtelain. Mais tout entier à son amour paternel, le comte de La Cadière oubliait en ce moment son protégé de la veille.

Personne n'était plus capable qu'Emma de justifier cette tendresse. A peine âgée de quatorze ans, elle était déjà belle, elle était plus belle, elle était pleine de grâces et de séductions.

Henri la contemplait avec admiration, un sentiment tout nouveau faisait battre son cœur, le rouge montait pour la première fois à son front, et lorsque le soir il se retrouva seul, rêvant sur sa couche modeste à sa mère, à son village, à tout ce qu'il aimait au monde, une image plus gracieuse encore vint se mêler à toutes les autres, un nom bien doux vint errer sur ses lèvres, un nom qu'il devait répéter désormais dans tous ses songes.

III

Cinq ans s'étaient écoulés depuis cette époque. Le beau page était devenu un écuyer vaillant à la guerre, à la chasse, aux tournois. Sa bonne mine était renommée à l'égal de son courage, et plus d'une noble dame ne pouvait s'empêcher de rougir en l'abordant. Pour la vieille Berthe, chaque fois qu'elle revoyait son fils, c'étaient des transports et des exclamations sans fin, dans lesquels elle faisait entrer tous les saints du calendrier. Il est inutile d'ajouter qu'Henri était toujours aussi tendre, aussi empressé pour sa mère, et toujours aussi amoureux de la belle Emma. Or, écoutez ce qui arriva sur ces entrefuites.

Le comte de La Cadière était parti pour aller combattre à un tournoi qui se donnait à Vienne en Dauphiné. Henri l'avait accompagné dans ce voyage avec la plus grande partie de sa suite; mais sa fille, souffrante, était restée au château. Chaque jour on attendait le comte, et chaque jour, du haut de la tourelle la plus élevée, les yeux d'Emma interrogeaient toutes les routes. Un matin qu'elle regardait ainsi, un nuage de poussière s'éleva au loin dans le vallon, et dans le sein de ce nuage elle crut voir jaillir des reflets d'armes et flotter des panaches. C'était assez; elle descendit à la hâte, appelant à grands cris Alice, sa gouvernante, puis elle fit baisser le pont-lévis et s'élança sur le chemin, dans l'impatience d'embrasser son père. Mais elle n'aperçut rien qu'une troupe de bohémiens vagabonds, aux vêtements bizarres, au teint basané. Leur chef paraissait être une vieille femme, de grande taille et très-droite malgré son âge. Une écharpe rouge était nouée autour de sa tête, laissant s'échapper quelques mèches de cheveux grisonnants; sa robe, semée de paillettes d'or, dissimulait mal ses formes amaigries; dans ses yeux noirs et enfoncés éclatait un feu sombre. S'avancant seul vers Emma, elle prit le bas de son voile, le porta à ses lèvres, et dit :

—Que Dieu vous protège, noble demoiselle; souffrez qu'on nous donne ici un refuge pour la nuit. Le réduit le plus humble sera bon pour le bohémien.

—Entrez, dit Emma, entrez avec tous vos compagnons; ce n'est pas vous que j'attendais, à vrai dire, mais à la place de tout ce que j'aime, le ciel m'envoie une bonne action à faire. Entrez, vous trouverez dans ces murs asile et protection.

Eu achevant ces mots, la jeune châtelaine s'éloigna précipitamment, puis elle revint accompagnée de plusieurs domestiques portant du pain, des fruits et quelques flacons d'un vin généreux. Elle parcourut elle-même les rangs immondes des bohémiens, veillant à ce qu'aucun d'eux ne fût oublié dans la distribution, donnant des caresses aux plus jeunes et d'affectueux sourires à tous. La reconnaissance brillait dans ces yeux sauvages et sur ces figures bronzées par les feux du Midi.

—Ce n'est pas une femme, c'est un ange! se disaient-ils tout bas, pendant que leur chef ouvrait une cassette mystérieuse. Elle en tira des bijoux, des essences, des sachets parfumés, des écharpes soyeuses, des colliers de perles.....

—Tenez, noble demoiselle, et que Dieu joigne à nos tributs ce qu'il n'est pas au pouvoir des bohémiens de vous donner! Nous avons vu bien des pays, mais il nous restait à rencontrer une dame aussi belle, aussi bonne que vous. Tenez, ces objets sont

plus précieux qu'on ne le croit dans vos climats glacés. Le bohémien est misérable, et pourtant plus d'un chevalier donnerait son château pour cette casette.

—Gardez vos présents, ils vous serviront peut-être à toucher des cœurs plus durs. Le bonheur de faire du bien est une assez douce récompense. Je veux seulement vous acheter ce beau collier. Je m'en parerai aux jours de grande fête. Maintenant, reposez-vous et dormez tranquilles jusqu'à demain.

Emma se retirait lentement, lorsque la bohémienne la retint avec force :

—Arrêtez, noble dame ; il ne sera pas dit que vos bienfaits resteront sans récompense.

Et elle poursuivit d'un accent inspiré, qui captiva l'esprit de la jeune fille :

—Il fut un temps où le plus fier potentat aurait embrassé mes genoux pour avoir un trésor dont, seule peut-être en Europe, je connais l'existence. Je devais révéler ce trésor à la plus belle et à la plus pure d'entre les filles des hommes. Le ciel me dit que c'est vous. Ecoutez moi donc.

—Parler s'écria la châtelaine, quel est ce trésor ?

—Par l'âme de mon père, il y a longtemps que je le posséderais moi-même, si l'innocence pouvait rentrer dans mon âme. Hélas ! il est inutile de former ce vœu, jamais la pauvre Gildara ne retrouvera la paix de ses jeunes années, jamais je ne serai digne du mystérieux ALGEDOR !

—L'algédor ! je ne comprends pas, bonne mère...

—Oui, vous êtes la plus belle et la plus pure ! Pour vous je trahirai le secret que croyais emporter dans la tombe.

« Dans mon beau pays d'Orient, continua la bohémienne avec une exaltation que rien ne saurait exprimer, sur la montagne de Serendih, il croît une fleur plus charmante et plus suave que toutes les autres. Celui qui la porte sur son sein ne peut avoir à redouter ni maladies, ni douleurs. La mort seule est plus puissante que ce talisman sans égal. Autour de son blanc calice s'étend une auréole d'un rouge vif nuancé de vert. Mais la main qui la cueille doit être innocente, le pied qui foule la montagne de Serendih doit être libre ; le cœur qui reçoit ce bouclier divin doit n'avoir jamais palpité de coupables désirs.

—L'algédor ! répétait Emma, fascinée par la divineresse, je ne connaissais pas ce doux nom ; pourtant j'ai passé bien des nuits à lire des légendes et des histoires miraculeuses.

—J'ai dit, noble dame, et que ne puis-je vous prouver combien Gildara n'a jamais menti ! Mais,

hélas ! acheva la bohémienne, comme si elle eût voulu détruire l'effet de ses premières paroles, et avec le trouble d'une pythonisse qu'abandonne l'inspiration, hélas ! l'Orient est bien loin, l'algédor se fane sur sa tige ignorée. A défaut de ce talisman, Dieu vous récompensera et vous bénira. Adieu ! tâchez d'oublier ce que vient de dire la pauvre bohémienne, On en rirait dans votre Europe incrédule !

Emma ne riait certes point. Le récit merveilleux de Gildara avait absorbé cette jeune imagination, habituée à voyager au pays des chimères. Déjà la nuit enveloppait le château de son ombre, et la chronique rapporte qu'Emma restait encore toute pensive.

Les bohémiens partirent, le comte de La Cadière revint. Sa fille le reçut avec sa tendresse accoutumée ; mais un souvenir habitait désormais son cœur et occupait tous ses rêves. Elle y revoyait l'algédor enchanté, la blanche fleur à la verte auréole, parfois même sa main s'appêtait à la cueillir. Vain effort ! le réveil chassait toujours une illusion trop douce.

Sous le poids de cette angoisse, les joues d'Emma se fanèrent, l'éclat de ses yeux pâlit, une lente consommation menaçait de flétrir cette autre fleur d'où s'exalaient tant de parfums célestes. Vainement son père appela-t-il au secours de sa fille les médecins les plus célèbres : que pouvaient leurs remèdes contre un mal qui avait sa racine dans le cœur ? Vainement l'homme de Dieu qui recevait ses plus secrètes confidences s'efforça-t-il de calmer par de douces paroles les angoisses de sa pénitente.

—Je sens, disait-elle, je sens, mon père, que j'en mourrai. Dieu me punit, sans-doute, d'avoir ouvert mon cœur à des rêves impies, d'avoir écouté cette païenne ; mais quand je ne serai plus, consolez ceux qui resteront, dites-leur que j'ai enfin trouvé l'algédor, la fleur enchantée qui me rend à jamais heureuse !

—Non, ma chère fille, vous ne mourrez pas !

Elle ne mourut pas en effet. Le jeune écuyer, qui l'adorait depuis longtemps sans oser le dire, Henri vint à bout de découvrir la cause des douleurs d'Emma. La vieille gouvernante lui révéla tout, malgré la défense de sa maîtresse, car elle trouvait qu'un couple si charmant était fait pour s'aimer ; puis n'était-ce pas bien triste de voir mourir si gentille demoiselle, sans essayer de tous les remèdes qui pouvaient la rappeler à la vie ?

IV

Le couvre-feu venait de sonner, tout dormait au château de La Cadière, tout, excepté la triste Emma.

Debout à sa fenêtre, elle contemplait au milieu d'une vague rêverie le spectacle si beau d'une nuit d'été. Quelques nuages dorés par les lueurs naissantes de l'aube erraient dans l'immensité des cieux, comme des ilots balancés à la surface d'une mer argentée. Les yeux de la jeune fille suivaient dans l'espace leurs capricieuses évolutions, lorsqu'une voix pure et fraîche s'éleva des fossés du château ; elle chantait sur un mode mélancolique :

Châtelaine dolente
D'un secret désespoir
Au fond de son manoir
Se mourait de mort lente.

Mais un pauvre vassal,
Qui dans l'ombre l'adore,
Apprend qu'il est encore
Un remède à son mal.

Sur la terre et sur l'onde
Il va prendre l'essor !
Il aura l'algédor
Fût-il au bout du monde !

Mais un gage d'amour
Abrégerait sa route
Doux ange qui l'écoute,
Est-ce trop en retour ?.....

La voix cessa de se faire entendre. Grandes étaient la surprise, l'émotion d'Emma ; son secret n'existait plus désormais ; sans doute Alice l'avait trahie ; bien plus, un simple écuyer osait lui faire une déclaration ! Mais en interrogeant son cœur, la pauvre affligée trouva mille motifs de pardonner au téméraire qui allait se dévouer pour elle. Si l'on en croit même la chronique, une bague détachée de sa main fut pour Henri ce gage de reconnaissance qui devait l'encourager et le soutenir dans la recherche de l'algédor.

V

D'après les récits de la bohémienne, c'était dans l'Asie qu'il fallait chercher la fleur mystérieuse ; Henri tourna donc du côté de l'Asie. Après un bien long voyage rempli du souvenir d'Emma, il arriva dans la grande ville d'Alep et se fit conduire chez le gouverneur.

— Noble émir, j'ai traversé l'Europe et l'Asie, cherchant partout la fleur enchantée, l'algédor ; on m'a dit qu'elle croissait dans ce beau pays.

— Chrétien, que le Ciel t'éclaire, car ton cœur est celui d'un infidèle, et ton bras est faible devant ceux des vrais musulmans. Tu parles de fleur enchantée ; apprends qu'elle est dans nos murs. Demain, si tu l'oses, demain dans la plaine d'Yacoub tu peux combattre, mais sans espoir de la conquérir.»

Henri sortit tout pensif ; cette réponse lui parais-

sait obscure, il apprit toutefois bientôt le sens des paroles de l'émir.

La fleur enchantée dont il parlait était la belle Zaïda, la fille du vieux sultan d'Alep ; un oracle révéralit qu'elle fût fiancée au plus beau comme au plus brave des enfants de l'Islam ; les plus nobles cavaliers de l'Asie étaient accourus pour se disputer cette conquête.

Henri soupira ; ce n'était pas là l'Algédor qu'il cherchait. Pourtant il se rendit dans la plaine d'Yacoub, il fit plus, il combattit en l'honneur de la dame de ses pensées, et fut vainqueur de tous ses rivaux. On le conduisit devant le trône où siégeait la belle Zaïda à côté de son père.

« Fils d'un infidèle, lui dit le vieux sultan, j'ai donné ma parole, elle sera sacrée : que ton front ceigne le turban, et ma fille est à toi. Lève les yeux et juge de la récompense qui t'attend !

Henri leva les yeux ; la belle Zaïda venait d'ôter son voile. Un cri d'admiration s'élevait de toutes parts ; on attendait avec anxiété la réponse du vainqueur.

— Prince, j'ai voulu prouver ce que peut le bras d'un chevalier chrétien ; juge de ce que peut son amour. Pour celle que j'aime, je refuse la main de ta fille. Calme-toi, je refuserais l'empire du monde. Assez d'autres, sans renier leur croyance, se disputeront un si beau prix ; pour moi, rien ne m'arrêtera désormais dans ces lieux ; je retourne chercher l'algédor.

Quoiqu'on ne comprit pas bien ces dernières paroles, il était évident que c'était un blasphème. Les vieux ulémas se regardèrent, mais Henri était beau, jeune et amoureux ; on lui pardonna sa victoire, et la belle Zaïda ne put s'empêcher de soupirer pendant qu'il s'éloignait sans même détourner la tête.

Il partit d'Alep, traversa le désert avec d'incroyables fatigues et arriva dans la Perse. On n'y avait pas entendu parler de la fleur enchantée. Après la Perse venait l'Inde, il pouvait espérer quelques renseignements des brachmanes ; il s'avança dans la direction de l'Inde. La route était longue, les rivières étaient débordées, les forêts presque impraticables ; mais l'amour triomphe de tout. Après six mois de périls et de fatigues, il arriva dans l'empire des Mogols. De tous les collèges de brachmanes, le plus renommé était celui de Guélaor ; de tous les brachmanes de ce collège, aucun ne pouvait être comparé au vieux Misouf. Sa bouche était un puits de science, et son œil perçait les abîmes. Henri se fit indiquer sa cellule ; c'était l'heure du dîner, il le trouva mangeant avec sérénité des pois secs dans une écuelle de bois.

—Vénérable brachmane, vous à qui rien n'échappe, apprenez-moi où je pourrai trouver la montagne de Serendih, et la fleur enchantée, le mystérieux algédor ?

—Mon fils, je n'ai pas entendu parler de la montagne de Serendih, non plus que de l'algédor ; mais je puis vous apprendre où se trouve la fleur enchantée. Brama lui-même l'apporta dans notre monde, après avoir accompli sa sixième incarnation. Entrez dans notre collège, méditez pendant dix ans sur nos livres sacrés. Alors, si vous en êtes jugé digne

Henri ne le laissa pas achever ; il s'éloigna en gémissant du Guélaor et du vieux Misouf. Le sultan d'Alep lui paraissait bien plus raisonnable. L'Inde ne possédait pas l'algédor ; il n'avait donc plus qu'à revenir en Europe pour y mourir de désespoir aux pieds d'Emma.

Un voyageur lui parla de Khorassan, il essaya de cette dernière ressource. Arrivé dans ce pays, il lui sembla que l'air y était plus doux et la nature plus belle que partout ailleurs. On lui montra le palais du khun, il était bâti sur une colline délicieuse, et tout brillant de marbre et de porphyre. Une galerie de cent vingt colonnes d'albâtre l'entourait de ses frais arceaux, des fontaines jaillissantes murmuraient nuit et jour sous cette enceinte. Sans aucun doute, l'algédor avait dû passer par là, du moins c'est ce que pensait notre jeune homme, en attendant l'audience du souverain. Aussi dès qu'il parut :

« Grand prince, s'écria-t-il, je vois bien que Dieu vous a donné le talisman précieux que je cherche depuis si longtemps. J'ai parcouru la Perse, la Syrie, le Kurdistan, l'immensité des Indes ; nulle part je n'ai vu de pays aussi beau, de monarque aussi riche que dans le Khorassan. Veuillez me donner des guides pour que j'aie cueillir sans retard le céleste algédor.

Chrétien, tu parles d'algédor, je ne sais ce que tu veux dire ; pour le reste, la vérité vient de parler par ta bouche. Mon royaume est riche, et je suis plus riche encore. Dix mille hommes composent ma garde noire et veillent, nuit et jour, autour de mon palais. L'Arabie n'a pas de coursiers plus rapides que les miens ; les diamants de Golconde pâlissent à côté de mes aigrettes. Si c'est le talisman dont tu veux parler, Dieu le donne à ceux qu'il aime.

Voilà un bonheur de païen, se dit tout bas Henri. J'aimerais mieux un sourire d'Emma que toute sa garde noire. Mais comment oser reparaitre à ses yeux.

Pendant dix jours il erra, plongé dans ses réflexions. Le matin du onzième, il arriva au pied

d'une montagne escarpée, et la regardait en soupirant. Un marchand juif, qui passait sur la route, lui demanda respectueusement la cause de son émotion.

—En regardant cette montagne, je souhaitais que ce fut celle de Serendith, je souhaitais d'avoir à la gravir, fût-elle dix fois plus haute, pour y trouver la fleur enchantée que je cherche depuis si longtemps.

—Noble seigneur, félicitez-vous, car vous touchez au terme de vos désirs. Voici la montagne dont vous parlez. A son sommet se trouve une grosse pierre blanche, et dans le creux de cette pierre, à l'heure du midi, vous verrez une fleur s'épanouissant sur la roche dure ; hâtez-vous de la cueillir, une heure plus tard vos recherches seraient inutiles.

Henri ne se le fit pas dire deux fois ; il quitta sa riche armure, qui aurait pu le gêner, et la remit en garde, avec son cheval, entre les mains du juif compatissant, puis il monta jusqu'au sommet de la montagne. Mais c'est en vain qu'il chercha de tous les côtés ; point de blanche pierre, point de fleur mystérieuse. Il redescendit à la fin, pensant qu'il s'était peut-être égaré dans sa route. Désespoir ! Le juif avait disparu avec le cheval confié à sa garde. Ce dernier coup était cruel.

—Je renonce à poursuivre une chimère, s'écria Henri douloureusement ; puis il reprit le chemin de l'Europe, déguisé en pèlerin. Il passa par Jérusalem, pleura sur le tableau du Sauveur, et obtint, par charité, place sur un vaisseau qui faisait voile de Jaffa pour Venise.

VI.

A peine débarqué à Venise, Henri continua sa route. Il était déjà arrivé sur ces montagnes qui bornent Laon du côté du nord, et s'abaissent en pente douce jusqu'aux portes de la ville.

Tout près de là, sur un plateau verdoyant, un saint homme, un ermite, avait construit sa cellule. A l'encontre des anciens solitaires qui ne trouvaient pas d'endroit assez affreux pour y faire pénitence, le père Jérôme (car c'était son nom) avait su réunir dans le choix de sa demeure le pittoresque et l'utile. Un rocher à pic garantissait des vents du nord, une haie vive courait autour de son petit jardin ; quelques arbres disposés en berceaux inclinaient leurs cimes du côté de la plaine, qu'on apercevait de ces hauteurs ; une source d'eau claire et limpide jaillissait au pied du rocher.

Ce fut à son ermitage qu'Henri crut devoir demander l'hospitalité. Il frappa, et le père Jérôme se hâta d'ouvrir sa porte. Sa taille était haute, et l'âge

ne l'avait pas encore courbée ; sa figure respirait la douceur, ses yeux étaient pleins de vivacité ; enfin, le sourire imperceptible qui venait souvent errer sur ses lèvres, donnait parfois à sa physionomie une expression de finesse et d'innocente raillerie, dès qu'il aperçut le jeune homme :

—Entrez, mon fils, dit-il, et reposez-vous jusqu'à demain sur ce lit de fougère ; voyez, le mien n'est pas plus doux, mais on y dort tranquille. Vous partagerez auparavant mon repas du soir, l'appétit vous le fera trouver bon. Mon fils, peut-être pourrais-je vous donner quelques consolations.

—Il n'en est pas, mon père, sans espérance, et je ne puis plus en avoir. Une noble demoiselle (pardonnez ! Dieu sait si je l'aimais avec pureté), une noble demoiselle se mourait d'un désir qu'elle n'osait avouer on père. Pour le sauver, j'ai quitté mon pays, j'ai parcouru le monde, cherchant partout le talisman qui devait la ramener à la vie, aujourd'hui je reviens...

—Mais ce talisman, mon fils ?

—Peut-être que son nom n'est pas parvenu jusqu'à vous ; moi-même, avant ce jour fatal, je n'avais pas entendu parler de l'algédor ?

—L'algédor ?

—Oui, l'algédor, cette fleur mystérieuse qui doit préserver de tous les maux celui qui la possède. Mais non, je le vois bien, la bohémienne nous avait trompés, une pareille fleur n'existe pas dans ce monde... Vous souriez, mon père !...

—Je pensais, mon fils, que rien n'est impossible à Dieu. Qui sait s'il n'aura pas pitié de votre amour, qui sait si vous ne trouverez pas le trésor que vous cherchez ?

—De grâce ! ne flattez pas un malheur sans remède !

—Ecoutez, l'histoire nous raconte qu'un pauvre homme, à la suite d'un songe, se mit en route pour chercher le bonheur. Il visita successivement tous les pays sans pouvoir y trouver ce qu'il avait rêvé. A la fin, désespéré, malade, il revint au foyer de ses pères, et ce fut là...

—Je comprends, bon ermite, ce fut là qu'il trouva le bonheur. Mais quel rapport voyez-vous entre son histoire et la mienne ?

—Venez, mon fils.

L'ermite ayant dit ces derniers mots, ouvrit une petite porte et introduisit son hôte dans un jardin soigneusement cultivé. Au centre du jardin se trouvait une plate-bande garnie de mille fleurs. Henri les dévorait des yeux.

—Venez, reprit l'ermite, voila bien des fleurs ; elles sont comme les hommes ; celles qui brillent le

plus ne sont souvent pas les plus précieuses. Tenez par exemple, à côté de cette belle rose, vous n'aurez jamais remarqué cette fleur modeste, qui semble vouloir refermer son calice d'un jaune brun. Et cependant, ajouta-t-il avec solennité, et cependant on ne la trouve ni dans la Syrie, ni dans la Perse, ni dans les Indes, ni dans le Khorassan !...

—Mais l'algédor, mon père, l'algédor ?

—Eh bien ! mon fils, l'algédor est comme le bonheur, on le cherche loin, et on le trouve tout près ; cette fleur modeste que je viens de vous montrer, c'est celle que vous cherchez avec tant de patience.

—Oh ! bon ermite !.....

—Calmez-vous, et permettez à un vieillard, qui ne vous reverra peut-être pas, de vous dire encore quelques paroles. Dieu a été bon pour vous, il vous a conduit hier soir sur ces montagnes, et demain il n'eût plus été temps. L'algédor ne fleurit qu'une fois toutes les cinq années, et seulement pendant l'espace d'un jour. Vous serez donc reconnaissant envers Dieu. De plus, il faut que vous appreniez que cette précieuse fleur donne la santé et la richesse ; mais la santé de l'âme, mon fils, la sagesse, la patience et la charité : n'oubliez pas que, sans ces vertus-là, l'algédor ne servirait qu'à faire des infortunés. Allez maintenant ; je vois votre impatience et je vous pardonne, car moi aussi j'ai été jeune !... Si les vœux d'un pauvre ermite peuvent contribuer à la félicité, vous serez heureux, vous et votre Emma !...

VII.

Le jeudi 6 juin de l'année 1331, le château de La Cadière présentait un spectacle innaccoutumé. Une foule de gentilshommes voisins et de vassaux remplissaient ses vastes cours ; devant la grande porte, sur la pelouse que bordait l'avenue, s'allongeaient d'immenses tables chargées de vins, de fruits et de toute sorte de viandes ; autour de ces tables se pressaient plusieurs centaines de malheureux, hommes, femmes, enfants et vieillards. Jamais peut-être ils n'avaient assisté à pareille fête, aussi profitaient-ils de cette bonne fortune avec toute l'insouciante joie que donne trop souvent la pauvreté.

Un pèlerin s'était mêlé à leurs rangs, et paraissait écouter avec intérêt une conversation animée qui venait de s'engager au centre d'une des tables.

—Je vous dit, maître André, que notre demoiselle ne se marie que pour obéir à son père ; souvent j'ai entendu dame Alice causer là-dessus, et si je révélais même tout ce que je sais à ce sujet...

—Quel mariage ? demanda le pèlerin.

— Il paraît que vous sentez furieusement l'étran-

ger, reprit l'orateur. Apprenez donc que le comte de Cadière doit marier aujourd'hui sa fille à un noble baron du Dauphiné, le seigneur de Rocheville. Avec la meilleure volonté du monde, ajouta-t-il en remplissant son verre, je ne pourrais dire du mal du futur. Il y a trente ans, ce devait être un assez beau garçon ; et puis, le vin de sa noce est un vin de roi. Mais n'importe, la fiancée est bien pâle, bien triste, et je doute qu'elle lui fasse longtemps honneur.

— Sait-on quelle est la cause de cette tristesse ?

— Il y avait ici l'année dernière, au château, un jeune écuyer, le fils de quelque grande dame mystérieuse, que le comte de La Cadière semblait avoir adopté, et qui méritait bien vraiment d'être aimé pour sa bravoure, sa générosité et sa bonne mine. Notre noble maîtresse, à ce qu'il paraît, n'avait pu se défendre pour lui d'un peu d'affection. Tant il est, qu'un beau jour le bel écuyer disparut, et que, depuis ce temps, le comte n'a pu venir à bout de rendre un peu de gaieté à sa fille. Fasse le Ciel qu'il n'ait pas choisi pour cela le pire des remèdes ! Mais pardon, voici la noce qui sort du château, et pour rien au monde je ne voudrais manquer à *la bonne offrande* !

D'après une ancienne coutume du Lyonnais, les seigneurs, en se mariant, devaient recevoir de chacun de leurs vassaux un présent quelconque, et c'était pour obéir à cet usage, qu'Emma venait de paraître sur la pelouse, accompagnée de son père, du baron de Rocheville et de tous les autres invités. Elle était triste, si triste, que c'était pitié de la voir avec une couronne de fleurs sur la tête et une longue robe blanche, qu'on eût volontiers prise pour un lin-cueil. Malgré sa tristesse, elle essayait de sourire, et recevait avec bonté les offrandes de toutes ces pauvres gens. C'était du blé, des fruits, des fleurs, de blancs agnelets, des tourterelles, et je sais que pour mon compte je les aurais préférés aux plus riches bijoux,

Le pèlerin s'avança comme les autres. Un large chapeau cachait sa figure, mais Emma vit sa main trembler pendant qu'il lui présentait une boîte de modeste apparence. Elle l'ouvrit en tremblant elle-même.

Au fond de la boîte, dans un peu de terre, s'épanouissait une fleur.

— Merci, bon pèlerin, lui dit-elle de sa voix la plus douce, je veux garder votre présent, il me portera bonheur.

— Gardez-le, noble dame, il m'en a coûté assez cher pour vous l'apporter ; mais j'ai reçu déjà une bien belle récompense, ajouta-t-il en montrant sur

une de ses mains l'anneau qu'Emma n'avait pu lui refuser le soir de son départ.

VIII.

Vous devinez tous ce qui arriva dans ce moment solennel, l'évanouissement d'Emma, la surprise du baron de Rocheville, l'effroi du comte de La Cadière et la joie mêlée de terreur d'Henri. Peu à peu on s'expliqua ; ceci se passait au temps de la chevalerie la plus pure : le prétendu, qui avait toujours été galant homme, trouvant les titres de son rival préférables aux siens, abandonna toute prétention sur sa belle fiancée ; le comte de La Cadière, de son côté, se laissa fléchir ; bref, au bout d'un mois, le pauvre écuyer chaussa les éperons d'or et devint l'époux de la châtelaine, à la grande satisfaction de tous ceux qui connaissaient leur histoire. Les noces furent somptueuses, et la bonne Berthe faillit mourir de joie.

Il semblerait que notre histoire dût finir là ; que désirer en effet de plus pour nos deux héros ? Ils s'aimaient de jour en jour davantage ; tout prospérait dans leur domaines ; une charmante famille croissait autour d'eux, comme de jeunes rameaux à l'ombre des grands chênes. C'était, dans les enfants, la même beauté, la même grâce, la même bonté, tout cela baptisé des plus doux noms, Adalbert, Edvige, Marie, en attendant celle qu'on devait nommer Berthe, comme la sainte qui était maintenant dans le ciel. Mais il était écrit que l'affliction viendrait encore les visiter.

Un matin Emma ne trouva plus l'algédor dans le reliquaire où elle le mettait pendant la nuit.

Personne, au château, ne put savoir ce qu'il était devenu. Sans doute il y avait là quelque tour de l'esprit malfaisant. La douleur d'Emma fut grande comme la perte qu'elle venait de faire. Henri s'efforçait de la consoler, tout en ne voyant lui-même dans l'avenir que tristesse et malheurs. Le premier jour fut bien long à s'écouler, et le soir il se disait tout bas :

— Que va-t-il nous arriver demain ?...

Le lendemain passa, et avec lui d'autres jours, sans que rien parût changé dans la nature. Le soleil était toujours aussi beau, les collines aussi vertes, Emma aussi douce et ses enfants aussi bénis de Dieu. Mais la joie ne pouvait revenir dans son cœur :

— Allons trouver le père Jérôme, il y a bien longtemps que nous l'avons vu ; peut-être saura-t-il nous consoler.

— Allons, dit Emma, et les voilà en route.

Ils trouvèrent le veillard assis devant sa porte, se réchauffant au feu du matin,

—Mon père, s'écria Henri, priez Dieu qu'il ait pitié de nous !

—Que vous est-il donc arrivé, mon fils ?

—Oserai-je vous le dire ? Cette fleur enchantée, l'algéodor...

—Vous ne l'avez plus....

—Pardonnez, mon père, à deux infortunés ; le Ciel nous est témoin qu'il n'y a pas de notre faute...

—Je le crois, mon fils, et je vous pardonne. Mais ne vous laissez pas trop abattre ; vous savez que Dieu est disposé à secourir l'infortune. L'avez-vous toujours bien servi ?

—Je n'ose, hélas ! le dire, mon père ; pourtant je n'avais jamais oublié ce que vous m'aviez dit en me donnant l'algéodor. Il nous conservait la santé du corps, je me suis efforcé d'y joindre celle de l'âme.

—Bien, mon fils, car c'est ce qu'il y a de plus précieux, et pour cela vous aurez encore à bénir la Providence. Vous avez perdu l'algéodor, mais je puis le remplacer avantageusement.

—O Ciel ! serait-il possible ?...

—Ecoutez : lorsque vous êtes venu chercher un asile dans ma cellule, je fus touché de votre douleur, et le Ciel m'inspira, je crois, une ruse innocente. Je vous donnai une fleur qui n'était rien, en y joignant un conseil qui était tout. Vous avez perdu la fleur, mais vous avez observé le conseil, Dieu n'en demande pas d'avantage. Il a mis à la portée de tout le monde un algéodor, qui ne se flétrira pas, je l'espère, dans vos âmes. La sagesse, voilà sa tige, la patience et la charité, voilà ses riches couleurs. Elles sont plus éclatantes que celles de la rose, et cette fleur n'a pas d'épines. Vivez heureux, et que vos enfants apprennent de vous cette maxime.

Algéodor signifie bon conseil. Rien n'est plus facile à trouver qu'un bon conseil, pour celui qui veut s'y conformer. N'allez pour cela ni dans l'Inde, ni dans la Perse, ni dans le Khorassan ; si vous avez un ami fidèle, consultez-le ; si vous n'avez pas d'ami, adressez-vous à votre conscience.

LES RIGUEURS DE DAME JUSTICE.

HISTORIQUE.

Pour L'ALBUM DE LA MINERVE.

OYEZ, oyez, oyez !!

Rien n'est sacré pour les *Reporters*.

Un journaliste protestant crut découvrir dans l'attitude ou dans les traits d'une statue de la Justice dont on vient d'orne la chambre d'audience de mon village (mon village est un chef-lieu judiciaire) certaine ressemblance avec les portraits de la Sainte-Vierge, et ce qui plus est, il a eu la bonne grâce de publier sa prétendue découverte avec des commentaires désagréables.

Là dessus, un journaliste catholique est allé s'enquérir du fait et a adressé lui aussi son rapport à ses lecteurs, rapport dans lequel il prouve que non-seulement il n'y a rien de la Sainte-Vierge dans la statue en question, mais encore qu'il n'y a rien de chrétien dans la Justice de mon village.

C'en est assez pour faire un scandale en cour.

Oyez, oyez, oyez !!

.

Tandis que les abonnés de ces deux journaux se donnent du mouvement pour décider qui a tort, je fais à la hâte une revue de mes cartons et j'y trouve les notes suivantes... qui n'ont aucun rapport avec la statue dont je viens de parler. Le fait est que je ne comprends pas pourquoi j'ai commencé par cette anecdote qui ne se rattache presque à rien de ce que je vais vous dire. Mais puisqu'il fallait commencer, autant vaut ce début qu'un autre, au bout du compte.

Je vais donc mettre sous les yeux des lecteurs de l'Album de la Minerve les papiers que j'ai griffonnés de temps à autre, à travers mes lectures et que je gardais en réserve sous la rubrique : *Episodes de Sac et de Corde*.

.

Voici comment, il y a deux siècles (en 1672) on traita à Québec, un homme et une femme, (le mari et la femme,) convaincus du crime d'empoisonnement:

Après avoir tous deux demandé pardon à Dieu, au roi et à la justice, à genoux, en chemise, devant la porte de l'église paroissiale, on les conduisit à la place où avait été préparée une croix de Saint-André (en forme de X) sur laquelle le mari fut étendu. Le bourreau, prenant alors une barre de fer lui en applique un coup sur le bras droit qui brise l'os de ce membre. Ensuite, le patient est étranglé, puis le bourreau reprenant sa barre, lui rompt l'autre bras et les deux jambes,—en présence de sa femme. Cette malheureuse est saisie à son tour, pendue sur le lieu, puis son corps est attaché sur une roue que l'on installe, bien en vue des passants, sur le Cap.

La cage de la Corriveau n'est pas un fait isolé dans les horreurs des procédés de la haute justice.

Mais voici mieux (ou pire) encore :

L'année suivante, un meurtrier est rompu vivant, sur la croix, à coups de barre, puis pendu et étranglé. Cela fait, le cadavre est exposé durant sept heures sur la roue. Finalement, au lieu de l'enterrer, on le place sur des fourches patibulaires pour y rester jusqu'à parfaite consommation.

Lorsque vous entendrez raconter des légendes de revenants, qui sont si répandues dans nos campagnes, je vous prie de penser qu'une population égayée par des spectacles de ce genre, a bien pu, sans extravagance, se laisser entraîner à des effets d'imagination un peu sombres. En notre siècle de pétrole et de becs de gaz, nous ne ferions pas autrement.

.

Oyez, oyez, oyez !

En 1667 une sentence est portée contre deux hommes convaincus de vol. Le plus coupable est condamné à être étranglé par la corde jusqu'à ce mort s'en suive, sur la place de la haute-ville de Québec, son complice devant être placé sous le gibet durant l'exécution, et ensuite fouetté par la main du bourreau.

Vers le même temps, un autre voleur fut condamné à être battu de verges et à faire amende honorable devant la porte de l'église paroissiale du même lieu. Cette dernière cérémonie se faisait ordinairement la corde au cou, un flambeau à la main et le corps revêtu d'une simple chemise. Je crois me rappeler qu'il existe un proverbe populaire en Canada qui fait allusion à cela. La loi faisait-elle quelque cas des rigueurs de nos hivers en pareille occurrence !

.

Vers 1670, en Angleterre, existait une sorte de *pilon* affecté aux ivrognes, aux querelleurs et aux marchands qui trichaient sur le poids de leurs den-

rées. C'était une cage cylindrique comme celles dans lesquelles nous mettons des écrevilles, et qu'on installait sur la place publique. Le malheureux qui était dedans mourait quelque fois des nausées et des courbatures qu'il y gagnait, car la machine étant mise à la disposition de qui voulait la faire tourner ; il y avait toujours foule à ces expositions—et chacun voulait pousser à la roue. Les romains n'avaient point trouvé cet amusement pour le populaire.

pilon

.

Le *pilon* a été illustré en Angleterre par Daniel Defoe, non pas que l'ingénieur auteur de *Robinson Crusoe* l'ait chanté ou sifflé, mais parcequ'ayant publié une brochure politico-religieuse, ses ennemis se vengèrent en le faisant attacher lui même au poteau infamant. C'était en 1703. L'affluence des citoyens autour de l'écrivain ainsi exposé ignominieusement devint tellement grande et les marques de sympathie qu'on lui prodiguait si alarmantes, qu'il fallut en quelque sorte lutter contre le flot populaire pour donner force à la loi.

.

Si les lois modernes traitaient les duellistes comme les traitaient jadis celles de la Nouvelle-France, il est à peu près sûr que cette monstruosité disparaîtrait bientôt des mœurs des peuples civilisés.

La recette était celle-ci : on pendait par le cou, jusqu'à ce que mort s'en suivit, celui des deux adversaires qui survivait à l'autre.

Pas compliqué du tout le procédé, et d'un effet merveilleux sur le moral des peuples !

Notre époque n'a pas conservé tout ce qu'il y avait de bon dans la législation du temps de nos pères. C'est un tort.

.

Les cas de flagellations « dans les carrefours et lieux accoutumés de la ville » sont fréquents dans les registres de la Justice entre 1700 et 1760. Parfois on y ajoute : « et sera marqué au fer rouge d'une fleur de lys sur l'épaule dextre. » Parfois encore on ajoute à ces rigueurs le bannissement hors de la localité !

Il est mention d'une Sauvagesse qui, en 1759, fut condamnée pour avoir frappé quelqu'un avec un couteau, à être « seulement battue de verges et marquée sur l'épaule d'une fleur de lys » parceque, dit la sentence, elle est dans l'ignorance des lois françaises.

C'est bien gentil, tout de même, pour un commencement d'étude !

Si cette manière de « faire son Droit » s'était trans

mise jusqu'à nous, la profession ne serait pas encombrée comme elle l'est.

Les vieilles coutumes avait du bon.

* * *

En 1766 à Québec, une femme fut fouettée " pour avoir emprunté une cuillère d'argent d'un monsieur de cette ville, *sans permission et sans intention de la rendre* " C'est la *Gazette de Québec* qui parle ainsi. Voici un autre fait qu'elle nous rapporte.

Louis B. accusé d'avoir volé une hache et autres menus articles, est condamné à être fouetté derrière une charette, depuis la porte du palais de justice jusqu'à Saint Roch (de Québec) et de là en revenant au point de départ.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'un individu Jean M., condamné à la peine de mort pour le vol d'une paire de culottes, servit de bourreau à Louis. Puis, quand vint le tour de Jean, il fut fouetté par Louis.

Il est à croire que de part et d'autre on sut se ménager. Les petits présents entretiennent l'amitié.

* * *

Il existe encore nombre de gens qui ont vu *fesser* des condamnés. Une anecdote, à ce sujet, m'a été racontée par un témoin oculaire :

Vers 1820, un jeune homme à l'apparence malade était attaché au poteau, le buste nu, prêt à recevoir les caresses du « chat ». Survient un Sauvage qui regarde un instant l'appareil du supplice, s'en rend compte, fend la foule et s'adresse au bourreau.

—Frère, vas-tu le fesser ben longtemps, lui ?

—J'ai ordre de lui infliger six coups, fut la réponse.

—Oui, oui, reprend le Sauvage, avec le ton dolent particulier à sa race, deux fois plus que six ça fait quinze, hein frère ?

—Non pas ! ça fait douze. Mais qu'est-ce que tu me veux ! laisse-moi plutôt faire mon devoir...

—Arrête, arrête, tu vas le faire ton devoir...

Et le Sauvage, laissant tomber prestement son capot, enleva sa chemise en un tour de main.

—Voyons donc ! lui dit le bourreau, es-tu fou ?

—Moi pas fou... tu dis que ça fait douze — eh ben, donne-moi douze coups — et pis laisse l'enfant tranquille.

La scène intéressait vivement les spectateurs. Contre l'habitude du temps, on commençait à partager la sympathie du Sauvage pour la victime d'une loi barbare.

Pour couper court à toute manifestation, un juge de paix qui était présent, donna ordre au bourreau

de délivrer le jeune homme et d'attacher son libérateur à sa place, faisant signe en même temps de ne frapper que quatre coups au lieu de six.

Le Sauvage se prêta à la manœuvre avec tout le stoïcisme imaginable. Après chaque coup, on entendait sa voix sourde qui comptait :

Une... Deux... Trois... Quatre...

Une pause. L'exécuteur s'était arrêté.

—Allons, frère, un petit coup de cœur, dit le Sauvage en détournant la tête pour encourager le bourreau du regard et de la voix.

—C'est fini, dit celui-ci, je vais te détacher.

—Ben non ! ben non ! t'as fessé quatre fois. Pas douze Je sais compter ! !

On eut quelque peine à lui faire comprendre qu'il était décidément déchargé du reste de la punition.

* * *

“ La torture ordinaire et extraordinaire.” Brrr ! Aïe !

Ne semble-t-il pas qu'à la vue de ces cinq mots vous voyez la chose se passer sous vos yeux !

Dame ! les romanciers nous en ont conté tant et tant là dessus qu'il faut bien croire que “ c'est arrivé.”

C'était une machine... aïe !... pardon, lecteur, je n'irai pas plus loin, vous avez vos nerfs et moi aussi.

Comme le droit de “ haute, moyenne et basse justice,” la “ torture ordinaire et extraordinaire ” a été transportée en Canada dans les vieilles formules judiciaires dont on n'avait pas cru devoir se débarrasser. Pour être juste, il faut dire que ni la haute justice ni la torture n'ont été exercées parmi nous, sauf de rares exceptions, et lorsque les gouvernants crurent que c'étaient des moyens salutaires d'empêcher la fréquence des crimes qui allaient en se multipliant. Dans la période de fondation de la colonie, les mœurs étaient trop pures pour nécessiter l'application des peines que prescrivait ces terribles formules.

De 1632 à 1664, le Canada, habité par des paysans choisis avec soin dans les villages de France, offre ici et là l'exemple des punitions. A partir de 1665, où les troupes arrivent, les crimes sont plus nombreux.

* * *

Du sixième au treizième siècle, pour tirer quelques preuves d'un crime, l'usage s'était établi d'obliger ceux qui en étaient soupçonnés de se justifier en mettant leur main dans l'eau bouillante dans un brazier, ou en touchant un fer rougi au feu. L'innocent devait sortir de cette épreuve sans se faire

aucun mal. Je n'ai pas vu, toutefois, que l'on ait jamais obtenu de résultat bien clair d'une aussi barbare coutume. Une vieille chronique cite un individu que l'on voulait soumettre à cette épreuve et qui répondit : « Je le veux bien, pourvu que le juge me présente le fer chaud avec sa main nue, car il ne peut être coupable et conséquemment ne doit rien craindre pour sa peau. » Le juge trouva des excuses pour se dispenser de l'essai.

Nous avons conservé de cette pratique judiciaire le proverbe : *J'en mettrais ma main au feu*, qui signifie que l'on affirme le fait dont on parle.

.

Dans les dernières années de la domination française en Canada, on cite quelques exemples de ce que l'on nommait « la question. » Le malheureux à qui on voulait faire avouer son crime, ou le fait qu'on lui imputait à tort ou à raison, était mis dans des espèces d'étaux, ajustés aux jambes et appelés « brodequins, » que l'on faisait jouer au moyen de serres et de coins, de manière à comprimer fortement ces membres. Il arrivait, en certain cas, que l'on serrait si fort que les os éclataient. Après cela, il était temps de commencer le procès de l'accusé.

.

Oyez, oyez, oyez !

Un curieux livre publié en 1647, contient un avis aux juges que je transcris sans rien changer, tant à cause du style que de l'étrangeté du renseignement qu'il comporte :

« Seront les juges advertis qu'entre les voleurs il y en a qui s'exercent à se donner les uns aux autres la question de toutes sortes. J'ai vu en 1588 le Grand-Français appliqué à la question qui *s'y endormit* ; et lui furent à force de tirer, emportés les deux pouces des deux pieds, sans qu'il fit aucune démonstration de douleur et jusqu'à ce que l'un de ses compagnons découvrit (fit connaître) qu'il avait mangé du savon, qui à force de destupéfier les nerfs le rendait insensible. Le remède, contre cette ruse était de lui donner du vin, lequel lui étant apporté et commandé de boire, il dit lors qu'il était mort (perdu), et sans se plus faire tirer confessa franchement une infinité de meurtres et de voleries. »

.

Il y a deux siècles, l'assassin, le faux monnoyeur et le caissier infidèle méritaient la corde, de par la loi.

Molière voulait qu'on agit de même à l'égard des gens qui font de méchants vers.

Aujourd'hui, l'assassin est encore très mal vu dans la société ; il y a même apparence qu'il ne pourra jamais amadouer à sa guise madame la Justice ; mais à l'égard des autres coupables, nos pratiques sont bien changées !

Les industriels qui savent se créer de modestes rentes en faisant le portrait de la signature de leurs amis, ne sont plus condamnés qu'à porter des gants Alexandre et à boire du vin de Champagne en compagnie joyeuse et bien élevée.

Les comptables qui opèrent savamment le vide dans la caisse de leur patron ont droit à un billet de première classe dans les chars Pullman pour aller prendre l'air vers le Sud ou dans des pays mieux favorisés que le nôtre sous le rapport de la température.

Restent les piocheurs de vers. Hélas ! si nous ne les pendons pas pour faire plaisir aux mânes de Molière, c'est dû à la crainte que leur mort ne soit chantée par des coupletiers encore plus fades qu'eux !

.

Oyez, oyez, oyez !

« Celui qui mesurera le vin avec de fausses mesures sera puni du supplice de la schupfe. »

Ceci est tiré d'un ancien statut de la ville de Strasbourg.

Voici en quoi consistait le supplice de la schupfe, espèce de reminiscences des gémonies romaines :

On dressait au dessus d'un égout ou d'une fosse remplie de boue et d'immondices, une espèce de chèvre portant une poulie dans laquelle passait un câble. Le dit câble soutenait une cage de fer. Une fois le condamné mis dans cette cage, il avait l'agrément de se voir enlever de terre, jusqu'à une certaine hauteur, d'où le bourreau le laissait retomber dans la cloaque. Après avoir été saucé de cette façon plusieurs douzaines de fois, le patient n'était pas beau à voir, on le conçoit, mais il se trouvait avoir fait l'apprentissage d'un métier que.....je ne nomme pas.

.

En Russie, on prononce peu ou point de sentences de mort—mais les condamnés font connaissance avec le knout ce qui revient à la même chose, car le supplicé meurt ordinairement sous les coups de ce fouet atroce. En général, il reste défiguré s'il survit, car on lui ouvre les narines avec un couteau, et on le marque au front et sur les joues avec un fer rouge, — puis on l'envoie travailler aux mines de la Sibérie.

.

C'est dans le royaume de Siam que fleurit par

excellence l'art des châtimens. Ainsi : fendre la bouche jusqu'aux oreilles de celui qui ne veut point avouer son méfait ou coudre les lèvres de celui qui a trop parlé, sont choses en vogue parmi les magistrats de ce noble pays. Pour des fautes assez légères, on coupe une ou deux jambes à un homme, on lui brûle les bras avec un fer rouge, on lui donne des coups de sabres qui lui déchiquètent proprement les épaules, ou bien encore on lui arrache les dents. Il faut n'avoir presque rien fait pour n'être condamné qu'à la bastonnade, ou exposé au pilori. Pour ce qui est de se voir enfoncer des bouts de cannes, sous les ongles et plusieurs autres agréments de cette espèce, il n'y a presque personne à qui cela ne soit arrivé au moins quelque fois dans sa vie.

* * *

Revenons en Canada :

L'usage autrefois pour les annonces publiques, était de faire « un cri public, au son de la caisse. »

A Sorel et aux Trois-Rivières, le cri public existe encore. Seulement, depuis que les troupes françaises sont parties, (depuis cent dix ans) le tambour est remplacé par une cloche à la main que le crieur sonne à tour de bras aux coins des rues, sur les places, devant les hotels, et généralement dans tous les lieux fréquentés.

Dès qu'il a « battu son ban, » le silence se fait autour de lui aussi loin que l'on suppose que puissent s'entendre ses paroles ; en même temps, apparaissent par les portes et les fenêtres, qu'on ouvre à cet effet, les têtes de tous les habitants des maisons circonvoisines.

C'est un coup de baguette magique, un changement de décors à vue, comme au théâtre. Le crieur promène autour de lui un coup d'œil, pour s'assurer qu'il sera bien écouté, puis, lorsque l'annonce, ou « la criée » est longue, il déroule un papier sur lequel il va lire.

J'ai connu un crieur qui profitait du moment solennel où tous les yeux étaient ainsi fixés sur lui pour sortir son mouchoir à carreaux, et faire entendre dans le silence dont il avait été l'invocateur, une série de détonations nazales fort réjouissantes. Quelques gamins riaient invariablement en cet endroit du cérémonial. Nombre d'auditeurs maugraient de leur côté, mais lorsque ceux-ci manifestaient leur mauvaise humeur par trop ouvertement, notre homme remplaçait le mouchoir par la tabatière — et il fallait le voir priser ! On ne prise plus comme cela de nos jours. C'était la tradition du grand siècle, au temps des jabots de dentelles et des chiquenaudes légantes. Un priseur royal, quoi ? Tout y était :

la tête en arrière, un peu penchée à droite, la canne (je veux dire la cloche) sous le bras gauche dont la main tenait la boîte aromatique entre-baillée, la main droite enlevée avec une grâce parfaite à la hauteur du nez—le coude droit carrément rejeté en en dehors au dessus de l'épaule—et la jambe ! comme il savait l'art de l'arrondir en avant !

Je me rappelle une femme de mon quartier qui devait l'avoir vu plusieurs centaines de fois accomplir cette grande action, et qui cependant n'en paraissait point blâsée—au contraire—que de fois l'ai-je entendu rentrer chez elle en riant aux éclats et s'esclamant : « Le drôle de corps ! comme il est toujours amusant ! »

J'ai connu un autre crieur qui ne savait pas lire.

« Mais qui se gardait bien de l'avouer aux gens ? »

Il ne manquait jamais de déployer un papier, que les malins reconnaissaient pour être souvent le même, et sur lequel il lisait, ou plutôt chantait en forme de récitatif bien scodé.

« M. Jérémie Laloupe fait savoir à quiconque il appartiendra qu'il a mis la main sur une vache rouge qui fréquentait ses choux et ses rabioles. Le propriétaire pourra la ravoire en payant les dommages et les frais du ban. »

Un unique et dernier coup de cloche suivait pour annoncer que tout était fini.

Prix du ban : trente sous, quelque fois un écu, selon la tournée qu'exigeait la partie intéressée.

* * *

C'est donc pour vous dire que la Justice se servait autrefois du tambour et de la voix humaine pour promulguer ses arrêts. Depuis un siècle à peu près, elle a adopté les annonces imprimées, laissant le crieur public au service privé des citoyens et du corps municipal.

En 1732 une femme qui avait tué son enfant fut appelée par cri public au son de la caisse à comparaître sous huit jours pour répondre à l'accusation. Délai expiré, point de femme. Alors est portée la sentence suivante :

Condamnée à être pendue et étranglée à une potence qui sera à cet effet dressée en la place publique, et, ce fait, son corps jeté à la voirie par la main du bourreau, et ses biens confisqués à qui il appartiendra.

Tout cela est fort bien, direz-vous, mais la femme, où la prendrez-vous puisqu'elle est contumacée ?

Ami lecteur, je vous attendais précisément à ce point. Et bien, cette sentence, dans la sagesse des juges, devait être exécuté.....en effigie !

Je n'invente rien. Ça y est en toute lettre : "en effigie."

Les exécutions simulées étaient dans les mœurs du siècle dernier. On les faisait surtout subir aux hommes d'Etat, qui les recevaient comme un vote de non-confiance de la part d'un peuple encore peu exercé à jouer son rôle de souverain. De nos jours, on fusille, ou l'on pétrolise les politiciens en baisse, pour s'en débarrasser plus sûrement.

.

Il existe peut-être, pour les habiles du métier, une manière agréable de prononcer une sentence de mort — en tous cas il y avait jadis un juge aux Trois-Rivières qui était loin de « mettre des gants » pour ces sortes d'affaires.

Le susdit baragouinait le français avec le facile entendement de cette langue qui distingua durant une quarantaine d'années le greffier du parlement canadien, M. Taylor.

Ayant donc à prononcer une condamnation capitale, il s'adressa au prévenu.

« — Vos serez conduit sur le place des exécutions et là.....et là.....vos serez.....serez.

S'adressant à un avocat :

—What is the french for hang ?

L'avocat, répondant : « Pendu »

Le juge continuant à d'adresser au prévenu :

« — Pondu par le cou jusqu'à ce que.....que la mort s'en souivre. »

.

Ce n'est pas une vaine surcharge de parole que cette expression « jusqu'à ce que mort s'en suivre » que le juge prononce invariablement après les mots « pendu par le cou. »

Il y a une soixantaine d'années, un homme fut exécuté aux Trois-Rivières, et en cette circonstance on a eu l'occasion de comprendre la portée du sens que la loi attache à la formule de condamnation.

L'échafaud avait été établi en dehors de la ville, sur la grande route à l'endroit où le gros ruisseau de la Commune la traverse pour se jeter au fleuve à deux arpents de là. Un grand nombre de personnes étaient venues des paroisses voisines en canots, de sorte que le rivage était bordé d'embarcations. La foule remplissait l'espace vide comprise entre la route et le bord de l'eau,

L'exécution marcha régulièrement jusqu'au moment où la trappe s'abattit sous les pieds du condamné et qu'il tomba lui-même du haut de la corde passé à son cou. Mais alors un spectacle étrange s'offrit aux yeux des assistants. Le corps du sup-

plicié s'agitait par soubresauts et piroitait au bout de la corde qui s'étirait, s'étirait, s'échiffait, s'échiffait—et finit par se rompre bel et bien !

Un cri immense, expression du soulagement de plus de mille poitrines oppressées, retentit dans l'air.

Le pendu était tombé accroupi ; il se releva, tira machinalement le bonnet qui lui couvrait les yeux, et se mit en devoir de dénouer la corde qui le tenait au cou.

En ce moment, du sein de la foule, où des murmures commençaient à s'élever, on entendit des voix d'homme qui criaient :

Sauve-toi donc ! mais sauve-toi donc ?

Le malheureux, encore abasourdi par sa chute et d'ailleurs imparfaitement orienté jusque là, parut recouvrer tout-à-coup sa raison. Il laissa retomber derrière son dos le bout de corde, et prit sa course dans la direction de la foule.

Tout le monde, se figurait plutôt qu'il allait se lancer du côté opposé, vers les bois qui n'étaient guères qu'à trois ou quatre arpents de l'échafaud.

Quand on le vit entrer dans la foule, un hurrah partit de toutes les bouches, et les mots : place, place, laissez passer ! éclatèrent de partout à la fois.

Ce que je viens de décrire s'est passé en quelques secondes, comme bien on l'imagine.

Le shérif, fut le premier à se remettre de la secousse, se rappelle que la loi dit : « jusqu'à ce que mort s'en suive, » et que sa responsabilité était engagée pour l'entier accomplissement de la sentence.

Enfourchant son cheval, il se darda sur les traces du fugitif.....mais la foule s'était refermée.....et ne voulait plus se rouvrir !

Force lui fut donc de faire un détour.

Par ce manège il criait de sa plus belle voix : « dix louis !...quinze louis !...à celui qui le prendra ! »

Plus l'évadé gagnait du terrain, plus il haussait le chiffre de la récompense : vingt louis !...vingt louis !...vingt louis !...un peu comme un encanteur qui va adjuger sa marchandise.

Personne ne bougeait. Quelques cris partaient de çà, de là, pour encourager le fugitif qui, en ce moment, avait atteint la rivière et poussait un canot au large.

Vingt-cinq louis !...vingt-cinq louis !...hurle le shérif.

Un nommé B... qui se trouvait parmi les spectateurs les plus rapprochés de la grève, ne put résister à l'éloquence de ce dernier chiffre. Il courut à une embarcation et atteignit la victime qui n'avait pas eu le temps de saisir les rames, et qui fut rependue séance tenante au moyen d'une corde neuve— « jusqu'à la mort. »

Et B. ! demandez-vous.

—Je crois qu'il toucha les vingt cinq louis, mais la réprobation populaire lui fit payer chèrement cette récompense. Allait-il chez le boucher, il n'y avait pas de viande pour lui. Chez l'épicier, la même chose se répétait. Personne ne voulait plus le saluer. Les gamins l'attaquaient en tous lieux. Au marché, les habitants se le montraient du doigt. Partout autour de lui un cercle isolateur se formait. Il était devenu un objet de répulsion générale.

Huit mois ne s'étaient pas écoulés qu'il avait vendu deux maisons qu'il possédait en ville et qu'il allait se fixer à Montréal où personne ne le connaissait.

* * *

Oyez, oyez, oyez !

J'ai fait mon possible pour être gai tout le long de cet article cousu de fil blanc ; si je n'ai pas réussi, le lecteur de l'*Album* m'exécutera dans la rigueur de sa justice, mais d'avance, sous forme d'amende honorable et sans attendre la question ordinaire ou extraordinaire, je promets que je ne recommencerai plus. S'il le faut, je composerai même une *complainte triste et lamentable* pour enterrer mon article.

CHARLES AMEAU.

LES MIRACLES DE L'AMOUR MATERNEL. RÉCITS D'UN MÉDECIN.

Un des premiers malades que je visitai était un jeune homme d'environ trente cinq ans. La débauche l'avait conduit à travers la misère sur le lit de mort. Je m'attachai à ce malheureux et ne pouvant le sauver, j'essayai d'adoucir ses souffrances. Froid, silencieux, strictement poli, mon malade acceptait mes remèdes et mes soins sans croire beaucoup à leur efficacité. Il aurait voulu dormir toujours, et il ne cessait de demander de l'*opium*.

Je rencontrai dans l'escalier de la maison un vieux prêtre qui me dit : « Monsieur, dites-lui quelques mots de Dieu. Je lui ai fait sans résultat plusieurs visites. Il m'a accueilli poliment, mais c'est tout. Je suis sûr qu'une parole de vous ferait plus d'effet que toutes mes exhortations. » Je promis d'essayer.

Le lendemain, je m'efforçai de faire causer mon malade, et comme il s'y prêtait d'assez bonne grace, j'amenai peu à peu la conversation sur le terrain religieux : le malade s'en aperçut, et me dit d'un ton ferme : « Je vous en prie, monsieur, ne me parlez pas de religion : je n'y crois pas.—Vous croyez au moins à l'existence de l'âme?—Je crois à l'*opium* et au sommeil » Et il prit la position d'un homme qui essaie de dormir.

A quelques jours de là, je fis une nouvelle tentative qui tourna plus mal encore que la première, « Ecoutez, docteur, me dit le malade, j'ai étudié un peu de philosophie, et j'en sais assez pour ne pas croire à l'existence de l'âme. »

Et il se mit à me développer quelques-uns des arguments de l'école matérialiste. Ces erreurs, qui m'auraient choqué dans la bouche d'un professeur éloquent, me parurent dans cette mansarde et sur les lèvres de ce mourant, révoltantes et monstrueuses. Je sortis navré.

Cependant, nous continuions le vieux prêtre et moi, à soigner sans plus de succès l'un que l'autre, le corps et l'âme de ce malade. Le corps marchait à grands pas au tombeau. L'âme s'en allait à la perdition éternelle.

Un jour que je posais à ce jeune homme une ventouse, j'eus besoin d'un morceau de papier ; j'aperçus une espèce de lettre à côté de son chevet, je la pris et j'allais m'en servir, lorsque le jeune homme me saisit brusquement la main et m'arracha la lettre. Un peu surpris, je déchirai une feuille à un vieux livre, et je fis mon opération.

Le soir du même jour, je retournai voir mon client qui baisait de plus en plus. Je l'aperçus, tenant à la main et s'efforçant de lire, la lettre que j'avais voulu brûler le matin. « Docteur, me dit-il, voici la dernière lettre que m'a mère m'a écrite ; il y a un an qu'elle ne me quitte pas, et je l'ai lue plus de cent fois ; je voudrais la relire avant de mourir ; mes mains tremblent et ma vue s'obscurcit ; soyez bon jusqu'à la fin, lisez-moi tout haut cette lettre. »

Je pris la lettre et j'en commençai la lecture. Non, jamais, depuis, je n'ai rien lu d'aussi tendre et d'aussi touchant. C'était Monique écrivant à Augustin. J'avais beau être médecin, je n'avais que vingt-six ans et je venais de perdre la meilleure des mères : les sanglots étouffaient ma voix ; je sentais des larmes venir à ma paupière.

Je regardai le malade : il pleurait silencieusement mes larmes se mêlèrent aux siennes. Tout à coup je me levai et m'écriai : « Malheureux ! pouvez-vous croire que celle qui a écrit une semblable lettre n'avait pas une âme ? »

Il garda le silence, et ses larmes coulèrent plus abondamment. Le lendemain, il fit appeler le vieux prêtre, et eut un long entretien. Le surlendemain, j'appris qu'il avait reçu les sacrements.

Il vécut encore une semaine. Sa froideur pâlie n'était qu'un masque cachant un cœur égaré sans doute, mais bon et généreux. Il mourut entre les bras du vieux prêtre et les miens, couvrant de baisers les pieds du crucifix et la lettre de sa mère.

SCIENCE SOCIALES.

ENTRETIEN SUR LES BEAUX ARTS.

Sous cette dénomination nous devons entendre ici l'art du dessin et de toutes les branches artistiques telles que la peinture, la sculpture et l'architecture, et de tout genre de représentation, *dont il est l'âme*. Il s'agit donc du dessin. Parler de ces deux grandes qualités, c'est vouloir prouver la beauté et la nécessité de cette délicieuse étude. Or comme j'ai l'honneur, cette fois, de ne m'adresser qu'à cette partie du genre humain qui est essentiellement artiste par nature, je ne sais s'il y a nécessité d'exposer à leurs yeux ce qu'elles sentent si vivement dans leur âme. Il y aurait motif de prouver les charmes et avantages en général du dessin à bien des hommes de ce siècle de matière, (tenez, disons siècle de progrès mécanique, et les gens sans âme et les appetits grossiers ne viendront point me déranger par leurs criaileries) mais nullement aux dames, dont le goût exquis, essort de l'esprit et du cœur, les initie, à l'intelligence de cet art dès qu'elles s'ouvrent à la vie de la société. Ces gens chiffres, qui ont eu l'américain secret d'arriver plus vite à aligner des zéros, et faire imperturbablement vingt additions à la minute ! en ayant eu l'esprit et le soin de ne pas embarrasser leur éducation par l'étude de la grammaire, ni de l'histoire et encore moins de la littérature (choses inutiles pour compter—sans l'hôte...) ces gens-là, auraient besoin de connaître les agréments et les avantages d'un art qui, en charmant leur cœur, adoucissant leur âme, développant et embellissant leur esprit en le rendant capable d'admirer, d'approfondir et d'apprécier à leur juste valeur les diverses beautés de la création, et d'arriver par là à l'admiration et à l'adoration de cette Sagesse infinie dont elles découlent, feraient alors un plus noble usage de leur facultés qu'ils rendent aujourd'hui mécaniques, s'abreuvant de plus nombreuses et plus pures délices au sein de la société ; intéresseraient davantage ceux qui les entourent, et réciproquement seraient plus estimés et plus aimés ; et se prépareraient ainsi, pour

la plus part, des jours plus sereins et plus heureux.

Il y a une autre classe d'hommes qui, favorisée d'un meilleur jugement et d'un goût plus louable, réclame l'enseignement du dessin pour en expliquer les principes sur ses divers ouvrages artistiques et industriels—Aussi je leur réserve à ceux-là, en temps et lieux, d'utiles leçons sur la coupe des pierres, le tracé de la charpente, la mécanique, l'ornement, le modelage, la sculpture, la peinture, et que sajs-je encore.

Mais pour m'acquitter de ma noble tâche auprès de la classe distinguée des Dames et Demoiselles qui se donnent rendez-vous à « l'Album de la Minerve » pour s'y nourrir des Beaux Arts, en attendant l'exposé des principes du dessin, s'il y a lieu de le faire, qui peuvent charmer leurs loisirs ou s'appliquer aux travaux propres de la main et du génie de la femme, voici l'idée qui me vient, et dont elles me sauront gré, je pense : c'est de parler par leurs lèvres : Elles s'intéresseront par elles-mêmes. Or pour cette fin je les invite à écouter la conversation que j'ai entendue ces jours derniers, et que je suis à même de raconter ici. L'on ne m'en a pas recommandé le secret ; dès lors je peux commencer.

Tout récemment, à l'Institution Nationale des Beaux-Arts, 75, rue St. Jacques, où il est de mode (1) que l'élite du bon ton s'assemble pour s'exercer à l'étude du dessin ; tandis que la leçon était finie, Dames et Demoiselles, après avoir recouvert d'un papier jésus leurs élégants dessins et avoir déposé leurs crayons dans leurs boîtes à dessin, se sont assises en cercle, et avec cet enthousiasme naturel qu'ont les jeunes personnes à parler de ce qu'elles

(1) S'il y a mode pour parer le corps par l'agrément des formes et l'heureux choix des couleurs, il y a mode aussi pour orner l'esprit par l'avantage des sciences et l'embellir par les charmes des Beaux Arts,

aient, elles ont tenu leur conversation pleine de littérature sur le plaisir de dessiner et de peindre.

Que je voudrais qu'elles eussent le courage de parler au public comme elles le faisaient entr'elles sans prétention, et pourtant avec tant d'éloquence et de poésie qu'elles ne soupçonnaient pas, j'en suis persuadé, mais que je ne pouvais m'empêcher de remarquer avec un intérêt tout spécial. A l'époque de la vie où l'on ne s'est encore bercé qu'au sein de riantes images, de brillantes illusions, où l'on n'a pas pris encore sa noble charge de travaux ou de peines, les vagues poésies ravissent, parcequ'on n'a pas encore goûté à la forte poésie du devoir accompli. Comme la plupart des jeunes filles, celles que j'écoutais parler, semblait aimer passionnément les chants du vieux barde écossais. Les pensées nuageuses et sans but, les images gracieuses qui se fondent dans le brouillard, les séduisent à ce printemps de la vie, où l'âme caresse, à demi éveillée, les rêves fugitifs du matin. Il me souvient surtout d'un poème postérieur à Ossian, et dont la composition est des plus simples. C'est la description d'une nuit d'octobre, sous des points de vue variés, sous des impressions diverses. Cinq bardes sortent tour-à-tour dans l'obscurité, prêtent l'oreille aux gémissements du vent, au bruit lointain des vagues, aux nombreux murmures de la nature animée; ils contemplent les formes vagues du brouillard qui glisse sous les rayons de la lune, tantôt voilée par les nuages, tantôt inondant les collines de sa lumière argentée.

Ces cinq descriptions d'une même nuit me reviennent à l'esprit, lorsque les enthousiastes artistes dont je parle, nous racontent successivement le plaisir qu'elles goûtent à admirer, le crayon en main, les œuvres de Dieu, et celles des grands maîtres qui en sont la traduction.

C'est à apprendre, à voir, à entendre, à sentir que s'écoulé notre fugitive existence; et rien, n'est-il pas vrai, vous tous intelligentes filles des Beaux Arts, rien n'enseigne mieux à voir que de dessiner ?

MADemoiselle A.

Le temps de dessiner est un des plus vifs que je connaisse : à mesure que je contemple la nature, il me semble que je l'admire d'avantage : une foule de beautés inconnues auparavant se révèlent à moi, et mes mains se joignent dans un sentiment de reconnaissance et d'admiration. Comment, en observant les œuvres du Créateur, ne pas s'incliner devant sa toute puissance, devant sa souveraine bonté !

MADemoiselle M.

Tandis qu'en dessinant tous les jours avec application, notre main acquiert plus de régularité, notre

œil l'habitude de mieux voir, la ravissante étude de ces œuvres des maîtres nous les fait mieux comprendre, et établit entre ces grand génies et nous, une sorte de sympathie : oui, il existe un lien invisible entre le grand peintre qui traça ces contours si purs, qui mélangea si habilement ces ombres et ces clairs, et le pauvre barbouilleur dont l'inhabile main cherche en vain à reproduire ce qu'il admire de plus en plus, à mesure qu'une observation attentive lui en révèle mieux les beautés.

UNE PLUS JEUNE.

En effet, si nos doigts novices ne peuvent rien tracer qui satisfasse nos instincts délicats, du moins notre goût s'éclaire, notre intelligence grandit et s'élève, portée sur les ailes de l'admiration.

MADAME L.

Où, ma petite fille, vous dites bien; nous voyons mieux ce qui est beau; nous l'aimons d'avantage, et, plus digne d'adorer le Créateur, de toutes choses, nous changeons en hymnes d'actions de grâces le plaisir qu'éprouvent nos yeux, que savoure notre esprit.

MADAME B.

Je me souviens d'avoir lu quelque part que le dessin est une occupation dont l'heureuse influence se fait sentir sur le caractère des personnes qui s'y livrent.

MADAME D.

Mais vous avez raison, Madame B. L'Étude du dessin rend plus sensible aux beautés de la nature, fait trouver du charme dans la retraite, éloigne du monde sans s'opposer aux douces réunions de la famille, anime la solitude, ne nécessite pas l'isolement, motive le silence dans un cercle nombreux, et permet la conversation dans un cercle intime. La timidité ne vient pas compromettre le succès du travail, et ce succès ne coûte aucun sacrifice à la modestie. Cette étude préserve de l'ennui en captivant l'imagination sans l'exalter; elle convient à tous les âges comme à toutes les fortunes : elle convient dans à toutes les femmes, quelle que soit leur position social.

* * *

Vous avez également raison répondez-je, à la Dame qui venait de parler avec tant de raison. Celles qui sont appelées à une vie laborieuse trouveront d'utiles ressources dans l'étude du dessin. Toutefois, cette étude doit alors consister dans le dessin artistique et le dessin linéaire. Là-dessus,—je leur parlai assez longuement des précieux avantages que peuvent retirer du dessin linéaire les personnes qui se

livrent à la couture exceptionnelle, à la confection des modes, aux divers genres de broderie etc., etc., etc. Cette dernière étude que je ne vous recommande pas moins, se fait à la règle, au compas et à l'équerre.

Et vous, Mademoiselle P., qui semblez garder un silence qui n'est pas naturelle, comment faites-vous usage du dessin, comment l'estimez-vous ?

MADemoisELLE P.

Vous êtes triste, chagrine, préoccupée ; vous avez sur le cœur une de ces gouttes de plomb tombée de je ne sais quel orage intérieur ? La pluie frappe vos vitres, l'ennui vous abat ; tout est terne, glacé au dedans, au dehors. Voulez-vous amener des rayons de soleil dans votre âme, chasser au loin les soucis, méchants lutins qui prennent un malin plaisir à vous creuser la tête, à vous torturer l'esprit ? prenez votre courage à deux mains, feuilletez votre album, retournez vos cartons, nettoyez vos brosses, faites la palette, poussez le chevalet ; et voilà qu'une myriade de petites fées s'élancent de toutes parts et viennent activer vos préparatifs ! Ce sont les douce reminiscences d'ombre et de lumière, d'effets suaves, de gracieuses poses ; ce sont les désirs infinis de bien faire, les longues admirations pour un œil bien en-chassé dont le jour fait resplendir l'éclatante humidité, dont le soleil dore la chaude prunelle. Et devant cette toile qui tout à l'heure ne vous disait rien vous voilà essayant de rendre toutes ces beautés nouvelles qu'il a fallu chercher pour les découvrir. Ce n'était qu'un œil que le vôtre avait vu cent fois sans s'y arrêter, il s'y arrête : le voile se lève peu à peu, vous voyez avec surprise l'intelligence briller sous ces longs cils, leur ombre adoucir et tempérer le feu du regard, le sourcil suivre le modelé du front avec des demi teintes charmantes. Vous voulez en vain imiter, mais chaque tentative du moins fait ressortir, avec de nouvelles difficultés, des beautés inconnues ; après chaque coup de pinceau, vous vous reculez ; c'est presque cela ! un peu de patience encore ! hélas ! voilà la nuit ; il faut plier bagage, et la moitié de ce qu'on voulait faire n'est pas fait Bah ? qu'importe ? devant vous l'image est inexacte incorrecte, à peine ébauchée ; mais chaque heure a été remplie, chaque observation traduite tant bien que mal ; vous avez le résultat de votre travail ; vous le regardez longtemps après la *baissée* du jour, prendre une leçon de vous à vous-même, préparer dans votre tête les corrections du lendemain ; la palette, les brosses sont resserrées ; légère, heureuse, vaillante, vous vous sentez devenu quelque chose de plus et de mieux que la veille. Une pensée favorite, une pensée d'étude et de progrès vous suit sans vous *poursuivre* ; elle est

à vos côtés, à la promenade, en visite, à l'église, au concert, le soir, au coin du feu, au thé, enfin partout jusqu'à votre chevet, quelquefois même dans vos rêves. Sans fatigue sans ennui, vous vivez par les yeux et votre unique désir est de fixer, de faire sentir aux autres le charme qui vous frappe, la couleur enchanteuse, la grâce séduisante de la simple nature. Dieu a mis dans l'esprit de l'homme une immense admiration qui s'épanche et déborde en actes, en paroles, en œuvres. Plus on entre dans cette vie de contemplation, plus elle vous captive, plus elle vous rend l'existence légère, remplie, facile. Rien, je le crois du moins, ne peut entrer en lutte avec ce plaisir d'observer et de donner un corps à son observation ; nul travail n'est aussi fécond en joies intérieures, aussi puissant à vous faire oublier le monde et ses tracasseries, ses petites misères ; aucun n'est plus propre à vous rapprocher de Dieu que vous adorez dans ses créations. Je le crois sain pour l'esprit, sain pour le cœur, et je sais qu'au besoin il devient la plus absorbante des consolations.

MADemoisELLE A.

Moi, je suis toute prête à épouser tes sentiments, P., car tu sais combien cet art ami des jeunes filles m'apporte de consolations au milieu de ces importants petits troubles d'esprit qui rodent sans cesse au tour des gens tranquilles pour les déconcerter, les ennuyer et leur faire perdre patience, qui peut croire réellement qu'il y ait tant de charmes dans cette étude si calme et si simple et qui pourtant vous fait passer par tous les plus beaux et plus nobles sentiments de l'âme, et ne donne pas moins au corps le mouvement et l'activité la plus désirable. C'est ainsi que le dessinateur se rend témoin des plus grandioses scènes de la nature ; des plaines immenses se déroulent devant lui, les forêts les plus profondes lui montrent leur sein mystérieux, les cieux étoilés reluisent sur son âme en contemplation..... en brillant à ses yeux émerveillés. Oh ! que de beautés il répand sur l'esprit et le cœur en même temps que sur les pages de nos albums !

MADemoisELLE E.

En effet, qui le dirait : à l'aide d'un tout petit carré de papier et d'un simple petit crayon, assises à l'ombre d'un bocage, l'on prend à ce site enchanteur sa poésie, qui dans son mystérieux silence parle si éloquemment à l'âme rêveuse. Voyez cette frêle nacelle qui se balance si gracieusement sur l'onde du Saint Laurent ? où pensez-vous qu'elle aille s'arrêter, elle et ses heureux gondoliers ?—Dans mon album, tout simplement..... Garde à vous, imprudents pro-

moneurs sur ces rives fleuries, je vais aussi vous amener où mon crayon « arme puissante » l'exigera. C'est en vain que le papillon vole, je le tiens sur mon dessin ; que la fleur fraîche et jolie se fanne sous les feux du midi, ou s'éfeuille au caprice des vents, j'ai pris sa forme gracieuse, j'ai ses attraits charmants.

MADemoiselle W.

Pour moi, voici, pour m'accorder avec vos pensées si justes et si bien exprimées, ce que j'ai lu sur l'album d'une élève de l'Institution nationale des

Beaux-Arts, Melle P., que j'ai gravé dans ma mémoire, sur la tablette de mon cœur, et que cent fois mes lèvres aiment à répéter :

Dessin, art enchanteur, dont la douce puissance
Transmet au cœur ravi des merveilles de Dieu,
D'indicibles plaisirs, des flots de jouissance,
Viens charmer mes loisirs en tout temps en tout lieux

La partie finale de ce dialogue renfermant les observations du maître de dessin, au prochain numéro.

L'ABBÉ CHABERT.

JEU DE WHIST.

(Suite.)

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Il y a solidarité entre les partenaires pour les fautes et les pertes, comme pour le gain.

Toute carte vue en tombant, ou autrement, dans le courant du jeu, doit être *étalée* sur le tapis.

Lorsqu'une carte est étalée, les adversaires ont le droit de la faire jouer, ou de la refuser ou demander plus haute ou plus basse de la couleur ; mais comme ils ne peuvent faire que renoncer, il s'ensuit que la carte étalée peut-être commandée plusieurs fois conditionnellement ; elle n'est libérée que lorsqu'il a été satisfait à l'une des prescriptions.

Une carte étalée ne se joue pas par surprise ; si donc c'est au joueur fautif à entamer la levée, il doit prévenir de son intention de jouer, les adversaires doivent, à chaque levée, commander la carte étalée avant que celui placé à la droite du joueur fautif n'ait jeté la sienne, sinon celui-ci fournira à sa volonté.

Si le joueur, ayant carté étalée, ne se conforme pas à ce qui précède, ou bien en joue une autre avant la commande, la nouvelle carte jetée par lui sera aussi étalée.

Lorsque celui qui a une carte étalée a renoncé à une couleur, il peut être forcé à jouer cette carte, et si c'est un atout, les adversaires ont le droit de le faire couper d'une plus haute ou d'une plus basse.

On peut exiger de quelqu'un qui a tiré une carte de son jeu qu'il la joue sur-le-champ.

Les joueurs ne doivent ni relever, ni toucher leurs cartes avant que la dernière soit retournée.

L'Atout étant connu, rien ne doit plus être changé au jeu ; toutefois on peut, durant le coup, marquer les tricks non comptés et les honneurs annoncés auparavant.

Chacun a le droit de demander quelle est la couleur d'Atout, mais non de demander, ni de dire quelle était la carte retournée.

Tout joueur peut, avant qu'une levée soit mise en place, faire faire le tableau, c'est-à-dire faire placer chaque carte devant celui qui l'a jouée.

Si l'un des joueurs omet de jeter sa carte sur une levée, et se trouve par là en avoir, à la fin du coup, une de plus que les autres, les adversaires peuvent à leur gré tenir le coup pour bon, ou exiger une nouvelle donne.

Dans le cas où l'un des joueurs fournit à la fois plusieurs cartes sur une même levée, les adversaires en choisissent une, et les autres sont étalées.

Lorsque après la première levée déjà mise en place, un joueur s'aperçoit qu'il lui manque une carte, tandis que les autres ont le nombre voulu, le coup continue, et celui qui n'a que 12 cartes (en supposant le jeu complet) est sujet à punition pour chaque renonce qu'il a faite. Il ne peut ni faire chelem, ni faire la dernière levée : comptez donc vos cartes avant de jouer.

Si la carte qui manque à un joueur se trouve dans la main d'un autre, le coup est nul et la main passe.

A la fin du coup, si une carte manquant à

un joueur est dans les levées qu'on vérifie, celui qui a une carte de moins est puni pour une renonse.

Lorsqu'un joueur se croyant sûr de gagner la partie ou de faire toutes les dernières levées, jette ses cartes sur le tapis, les adversaires ont le droit de continuer le coup en faisant étaler le jeu montré, et d'appeler les cartes à volonté, sans pouvoir toutefois faire renoncer. Si les deux partenaires ont jeté leurs cartes, les deux jeux peuvent être étalés.

Quand l'un des joueurs, croyant avoir perdu, met son jeu à découvert, et que son partenaire ne donne pas gagné, il dépend des adversaires d'appeler telle ou telle carte du jeu montré pourvu, qu'ils ne fassent pas renoncer.

Lorsqu'on reconnaît qu'un jeu est faux, le coup est nul mais les précédents restent bons.

Tout joueur doit s'abstenir d'indiquer qu'il a bon ou mauvais jeu, ou qu'il peut faire un certain nombre de levées, et même de témoigner qu'il approuve ou blâme la manière dont a joué son partenaire.

Lorsqu'un parti a marqué des points qu'il n'a pas effectivement acquis par les levées ou les honneurs, les adversaires sont, après la retourne du coup suivant, en droit, non seulement de les faire effacer, mais encore à la rigueur de prendre les points indûment comptés et marqués.

NOTE.—Cette règle n'est pas encore définitivement adoptée, mais elle ne peut manquer de l'être, sa nécessité étant généralement reconnue.

DE LA GALERIE.

Tout geste approbatif ou improbatif est interdit à la galerie.

Dans le cas où deux adversaires consultent la galerie sur un coup, ou sur la marque, son avis est décisif.

DU WHIST AUX TRICKS DOUBLES.

Trois robes du whist classique remplissaient la soirée de nos pères, mais aujourd'hui les heures de réunion, les habitudes du monde sont changées; il y a eu là, comme en toute chose accélération de mouvement.

Les joueurs impatientes sont convenus, tout en conservant la marche ordinaire du jeu, de compter pour 2 points chaque tric ou levée en sus des six du devoir: la partie restant en dix points se trouve considérablement abrégée, ainsi que le robe.

On ne chante pas aux tricks doubles, toutefois les honneurs comptent à la fin du coup, si les adversaires ne gagnent pas la partie au moyen des levées;

ainsi les deux part étant à 8 points, celui qui fait le trick contre les honneurs gagne la partie.

Dans ce mode de jouer le whist, 2 points sauvent la partie triple, 6 points sauvent la partie double. Il n'est rien changé aux autres règles du jeu.

DU WHIST EN 5 POINTS OU SHORT-WHIST.

On suit, pour ce jeu, généralement adopté aujourd'hui, les mêmes règles que pour le whist aux tricks doubles, c'est-à-dire qu'on ne chante pas à 4 points, et que les honneurs ne comptent qu'après les levées. Il diffère des autres modes en ce que les honneurs cessent de compter pour le parti qui a 4 points de marque.

Un point marqué sauve la partie triple, et trois sauvent la partie double.

On ne joue pas le chelem.

WHIST AVEC UN MORT.

Ce jeu se joue à 3 personnes en faisant un mort.

On appelle ainsi le jeu mis sur table à découvert, et dont la connaissance profite aux trois joueurs, mais le partenaire du mort a de plus l'avantage de disposer de 26 cartes au lieu de 13.

Il se joue selon les règles ordinaires, toutefois, chacun pouvant contrôler ce qu'il voit, le mort ne renonce point; on remet en place les cartes jouées mal à propos.

Le partenaire du mort donne le premier et a le choix des cartes et des places.

DU WHIST À DEUX.

On joue, depuis quelques temps dans les cercles, le *hogbog*, ou le whist à deux. En voici les règles:

Les deux joueurs donnent tour à tour les cartes comme si l'on était quatre.

Chacun, après avoir vu son jeu, a le droit, s'il n'en est pas content, de prendre le jeu placé à sa droite. Cela fait, il ne peut plus regarder le jeu qu'il a quitté.

Deux honneurs comptent 2 points, trois honneurs 3 points, quatre honneurs 4 points.

Si celui qui donne a changé de jeux, la retourne est maintenue comme Atout, et continuée à faire partie du jeu délaissé.

Les règles du *hog-bog* sont, comme on le voit, très-faciles, mais la conduite du jeu est assez difficile; car une carte mal engagée fait perdre un point, et quelquefois plusieurs.

Les personnes qui jouent bien le piquet ont un grand avantage au *hog-bog*.

TITRE SECOND.

MAXIMES

A L'USAGE DES JOUEURS DE WHIST.

1

Sur votre jeu rangé, compté, faite d'avance,
D'après sa force, un plan d'attaque ou de défense.

2

Montrez au Partenaire en quoi vous êtes fort,
Et Mariez vos jeux d'un mutuel accord.

3

Dans sa longue couleur par l'Invite on commence.
Ou mieux, par quelque carte offrant une Séquence,

4

D'entamer les couleurs sachez vous abstenir ;
Souvent le gain du Trick dépend du Voir-Venir.

5

Qui joue un Singleton est traité de Mazette ;
Evitez-en l'abus, et bravez l'épithète.

6

Comptez chaque couleur ; rappelez-vous surtout
Et le Nombre restant, et le Maître en Atout.

7

Faites, avec prudence, usage de l'Impasse ;
Assurez-vous du Trick, qui fuit si la main passe.

8

L'usage seul apprend à Couper à propos ;
Mieux vaut laisser la main que de Couper à faux.

9

Observez de chacun l'Invite et la Réponse,
Et la carte qu'on jette ayant une Renonce.

10

Savoir jouer Atout assure des succès ;
On pêche par défaut plutôt que par excès.

11

Ménagez votre jeu ; rendez par des finesses,
Pour les dernières mains, plusieurs Cartes Maîtresses.

12

Un habile joueur sait varier son jeu ;
Aux Maximes il tient, mais ni trop, ni trop peu.

1re MAXIME.

Sur votre jeu rangé, compté, faites d'avance,
D'après sa force, un plan d'attaque ou de défense.

Lorsqu'un joueur exercé a mis ses cartes en ordre, et les a comptées (car chacun doit s'assurer qu'il a ses treize cartes), il juge promptement la valeur de son jeu, et décide en quelle couleur il faut inviter, ou voir venir ; en quoi il lui serait avantageux de provoquer ou de seconder son partenaire ; dans quelle couleur il peut espérer de rendre des cartes maîtresses pour la fin du coup ; s'il est dans le cas de devenir maître en Atout et de faire au moins quatre levées. Il estime si son jeu est assez fort pour attaquer dès l'abord les adversaires ; ou si, étant trop faible, il doit se tenir sur la défensive et tâter son partenaire par des cartes insignifiantes. Enfin, le joueur trace son plan d'après la situation probable des cartes, prêt à le changer dès qu'un indice quelconque lui en montre la nécessité.

D'après le cours naturel des choses, chaque joueur est présumé avoir dans ses treize cartes, quatre cartes d'une couleur et trois de chacune des autres ; les quatre cartes en Atout étant, suivant les probabilités, dévolues à celui qui a donné.

Ces prévisions ne sont sans doute pas indispensables, mais on conçoit facilement quel avantage il peut y avoir à estimer d'avance le fort et le faible de son jeu, sauf à le diriger d'après les ressources et les tentatives des adversaires, et selon les secours que l'on peut espérer de son partenaire.

De quelle utilité n'est pas surtout ce discernement rapide, lorsqu'on est premier à jouer ! Le *Trick*, ou septième levée, et même le gain de la partie, dépend souvent de la manière d'entrer en jeu, comme celle-ci dépend d'un coup d'œil prompt et décisif. Ce coup d'œil est, d'ailleurs, constamment utile pour profiter des circonstances qui surviennent, et pour jouer sans hésitation. L'hésitation est toujours nuisible parce qu'elle a pour effet de décider votre jeu. Si parfois elle peut devenir profitable, en faisant croire que vous avez plusieurs cartes de la couleur jouée, lorsque cela n'est pas, c'est une ruse peu convenable à employer entre joueurs délicats.

2ème MAXIME.

Montrez au Partenaire en quoi vous êtes fort,
Et mariez vos jeux d'un mutuel accord.

Généralement ce n'est pas un beau jeu, isolé, qui suffit pour assurer le *Trick*, et déterminer un plus

ou moins grand nombre de levées, mais bien la convenance des jeux et la bonne entente des partenaires. Ils ont donc un grand intérêt réciproque à se faire connaître leur jeu, soit par des Invites, soit en annonçant des Séquences ; quelquefois même en jouant une carte indifférente ou équivoque, qui indique qu'on est faible, ou qu'on veut attendre. Au surplus, après les quatre ou cinq premières levées, quand on a bien observé le jeu de chacun, on doit juger en quoi il est fort ou faible, et diriger sa marche en conséquence.

En général, au commencement d'une partie jouez hardiment ; à marque égale, jouez prudemment.

Ceux qui ont peu d'habitude du Whist, ne considérant souvent que leur propre jeu, s'empressent de faire les premières levées ; les habiles, au contraire, sondent le terrain, et, sûrs de quelques levées, cherchent d'abord à entrer dans le jeu du partenaire, pour lui faciliter les moyens de faire les siennes, ou de rendre des cartes maîtresses.

Rien de plus important que de jouer sur le jeu du partenaire comme sur le sien propre ; c'est ce qu'expriment ces mots : *Mariez vos jeux*. Il faut réellement diriger son jeu comme si l'on avait vingt-six cartes en main ; l'habileté du joueur consiste à deviner les 13 cartes du partenaire.

Le joueur dont le jeu est faible doit le subordonner à celui de son partenaire, et laisser celui-ci diriger entièrement la marche du coup.

L'as joué, sans plus, indique qu'on renonce à la couleur, ou le désir que le partenaire y revienne quand il aura la main.

Le Roi joué indique qu'on a la Dame, ou qu'il est second.

Lorsque, ayant Dame et Roi seuls, on joue le Roi, et qu'il passe, il convient de jouer de suite la Dame, pour éviter que le partenaire ne l'enlève en revenant, par l'As, dans la couleur. Si ces cartes sont, au contraire, accompagnées d'une ou plusieurs autres, après le Roi jouez une basse carte afin de mettre en main votre partenaire ; il est ainsi à même de vous faire connaître son jeu, ou de rentrer dans le vôtre, ces deux points étant très-essentiels.

Quand votre partenaire joue As et Dame d'une couleur dont vous avez le Roi second, ou même troisième, prenez la Dame pour ne pas interrompre sa série, et continuez la couleur, si vous n'avez pas intérêt, avant tout, à vous rendre maître du jeu en jouant Atout.

Si, au début d'un coup, il est important de faire connaître son jeu au partenaire, il peut, dans le courant, être utile de tromper ses adversaires, même au risque d'induire son partenaire en erreur. Ceci est

un tact, et on ne saurait l'enseigner. Beaucoup d'indications de ce genre s'apprennent par la pratique quelques autres trouveront place aux chapitres suivants.

(A CONTINUER.)

DU SALUT.

Le salut à propos est une des choses les plus difficiles à régler.

Quand faut-il saluer, et comment faut-il saluer ?

Il est bien entendu que l'on doit cette marque de déférence à toute personne qui vous est connue et rendre son salut à toute personne de n'importe quelle condition, qui vous donne cette preuve de respect et de bon accueil.

Mais il y a des nuances infinies. Parlons d'abord de la rue, entre hommes. Saluez un supérieur en levant votre chapeau à quelques pouces au-dessus de la tête, en inclinant légèrement le haut du corps, et, le regard sérieux. Si le supérieur est âgé, à la déférence le regard ajoutera un léger hommage de respect dû à son âge et à sa haute position, pendant qu'un mouvement imperceptible des lèvres semblera souligner cette démonstration de politesse de la formule sacramentelle. « J'ai l'honneur d'être, &c., &c. » Mais toujours de homme à homme, le regard sera franc, regardera bien en face.

Le salut à l'égal est la chose la plus variable. Les circonstances, le plus ou moins de temps qu'on a été sans se rencontrer, l'intimité plus ou moins grande, tout vient modifier le salut ; je dirai même que la nationalité de la personne rencontrée peut en changer la mode. Ainsi au compatriote, tout bonnement en ôtant son chapeau, le salut de tout le monde.

Pour un Italien, même intime, une démonstration joyeuse de la main ; il en est qui se permettent jus qu'au baiser du bout des doigts.

Saluez un Allemand avec bonhomie.

Un Russe, surtout un diplomate, réclame, la révérence digne dans toutes les règles.

Enfin, il y a la mode Anglaise, qui est celle à qui je donne la préférence et qui est introduite parmi nous. Un Anglais ne veut pas qu'un homme ôte jamais son chapeau à un autre homme et en promenade, remplace la démonstration officielle par un geste de la main étendue, les cinq doigts serrés les uns contre les autres, portée à la hauteur du bord du chapeau, et accompagné d'un signe de tête de connaissance ; le sourire qui accompagne ce geste, à la fois espiègle et amical, en fait toute

l'aménité. Quand à ôter leur chapeau, ils ne le font jamais que pour les femmes. Au restaurant, au club même, jamais ils n'y touchent; tout au plus le soulèveront-ils légèrement pour un prince du sang, ou bien pour une gloire nationale, le Duc de Wellington, autrefois, par exemple.

Quant à l'inférieur, il faut toujours le saluer dans quelque position qu'on se trouve, et cela conformément aux prescriptions de la civilité puérile et honnête, l'inférieur n'étant pas apte à saisir les nuances. Mais avec, lui évitez, par dessus tout l'air protecteur. Le respect pour un inférieur honore d'ailleurs le supérieur.

Mais comment saluer un intime ?

Ici vraiment la règle devient superflue; là où le cœur parle, l'étiquette se tait.

Une joyeuse exclamation, une franche poignée de main, valent mieux que toutes les courbettes du monde, et on peut dire qu'il y a autant de manières de souhaiter la bienvenue à un ami que de tempéraments. Mais si vous rencontrez un ami dans la rue et qu'il ne soit pas seul, votre salut, quoique cordial, devra être discret, de manière à ne pas le forcer à s'approcher de vous.

S'il accompagne une femme quelle qu'elle soit, si elle n'est pas sa femme, pas de salut mystérieux et compromettant; ne clignez pas les yeux d'un air malin en dissimulant un sourire, mais passez sans regarder et attendez qu'il vous salue le premier, auquel cas, comme la femme pourrait prendre pour elle la moitié de votre politesse, otez respectueusement votre chapeau, et que votre figure reste sérieuse.

Voilà pour les rues. Dans le monde les choses ne changent guère. Les mêmes causes, plus ou moins d'intimité, de respect, d'infériorité, ou de supériorité de position sociale, doivent produire les mêmes effets et les mêmes règles sont applicables à une soirée ou à un bal, en entrant un salut ou une poignée de main courtoise au maître de la maison, avec un sourire qui semble dire: « La petite fête est charmante, » et quelques mots à demi-voix, sur le bon goût de l'amphytrion. A un dîner le sourire qui accompagnera le salut d'entrée indiquera la reconnaissance de « l'honneur grand » et remerciera de la gracieuseté de l'invitation.

Le maître de la maison, de son côté doit s'avancer cordialement au devant de ses invités en se tenant de préférence dans le premier salon et conduisant à sa femme les hôtes de distinction, ou ceux qu'elle ne connaît pas pour lui présenter.—

Il est un cas cependant où le maître de la maison doit faire plus: celui où il reçoit chez lui un évêque.

Il devra alors aller recevoir son illustre visiteur jusqu'au seuil de la porte, et même, mais ceci n'est pas de stricte étiquette, jusqu'à la portière de sa voiture. La femme se tiendra en haut de l'escalier. A table l'auguste convive prendra la place de la maîtresse de la maison qu'il placera à sa droite et son mari en face. La servante annoncera: Sa Grandeur est servie.

La liste des convives aura été préalablement soumise à son approbation.

Il me reste à parler d'un cas assez fréquent et qui prête à rire par ses péripéties souvent ridicules: celui de deux personnes arrivant en même temps à la même porte, soit celle de la rue, soit celle d'un salon. Dans la première hypothèse, il faut faire un léger salut, à peine indiqué, toujours la discrétion, pour ne pas obliger votre compétiteur à entrer en conversation avec vous si la chose ne lui convient pas, et effacez-vous pour le laisser entrer le premier. Si la rencontre a lieu à la porte d'un salon, inclinez-vous et effacez-vous pour livrer passage; insistez pour que la personne passe la première, mais pas assez pour que la scène tourne en scène de comédie.

Si la personne est âgée ou d'une haute position sociale, et qu'elle vous fasse des instances pour que vous passiez, après vous être de nouveau incliné, faites le en tournant le corps un peu de côté pour ne pas lui obéir, " par obéissance ", comme on dit au salut des armes.

Voilà à peu près, je crois, tous les cas de saluts entre hommes du monde. Je pourrais parler cependant encore des saluts spéciaux, des saluts militaires d'égal à égal, ou des supérieurs à inférieurs, et réciproquement, et cela dans toutes les carrières; mais je crois en avoir assez dit pour bien indiquer les diverses nuances qui doivent caractériser chaque salut; je craindrais de devenir diffus.

D'ailleurs, si cela est nécessaire, je revindrai sur ce sujet.

Mais il me reste à parler d'un salut bien autrement difficile à analyser, à réglementer et surtout à nuancer: Le salut aux femmes. Ici la nuance est si délicate, si fine, à cause des mille riens, qui peuvent en dénaturer le sens en venant gêner, embarrasser ou compromettre la femme qui en est l'objet, que ce sujet mérite à lui tout seul un chapitre spécial; ce sera le texte d'un prochain article.

RECRÉATIONS.

Provancher a, paraît-il, trouvé à Manitoba un barbier fantasque et romanesque.

—Qu'avez-vous donc ce matin, Auguste? lui demandait-il, il y a trois semaines, vous semblez tout mélancolique.

—Monsieur, je viens de lire une chose épouvantable.

—Et laquelle, donc?

—Monsieur, le monde va finir dans les premiers jours de l'année prochaine.

—Bah!

—Oui, monsieur, les bêtes mourront le 2 janvier, et les hommes le 4.

—Ah! mon Dieu! qui est-ce qui me fera la barbe le 3?

* * *

La femme d'un paysan fermait sa cave le dimanche pour empêcher qu'il ne s'enivrât pendant les offices.

Hier, le mari n'y pouvant tenir, démonte la serrure dès que sa femme est sortie pour se rendre à la messe, boit à franchises lippées, et se présente à l'église légèrement ému.

—Femme, dit-il, à sa moitié, as-tu la clef de la cave?

—Oui, dit-elle?

—Eh bien, voici la serrure, tu peux l'y mettre tout de suite.

* * *

Depuis quelques jours le temps est très variable. Comme le maître s'en plaignait devant son valet.

—Hélas, fit celui-ci, tout tremblant, je n'osais pas le dire à monsieur, mais c'est ma faute.

—Comment c'est ta faute?

—Mon Dieu oui! J'ai cassé le baromètre et maintenant il fait le temps qu'il veut.

* * *

Un chef de bureau d'Ottawa... Il semonce ouvertement un de ses employés qui est "arrivé en retard."

—Ah! monsieur, ne m'en parlez pas, répond timidement l'employé, avec un verglas pareil, quand on avance d'un pas on recule de deux.

—Eh bien! il fallait vous mettre à reculons; vous seriez arrivé moitié plus vite.

* * *

Un monsieur cause avec une dame plus que mûre:

—Quel âge avez-vous, lui demande-t-il.

—Monsieur, lui répond-elle en minaudant, on n'a que l'âge que l'on paraît.

—Oh! Vous avez moins que ça!

* * *

Histoire d'un huissier démocrate fait officier par Gambetta.

Nommé capitaine dans l'armée de la Loire, la veille d'un combat, il fit, avec du cirage, noircir le visage de tous les hommes de sa compagnie, sous le

fallacieux prétexte que les Allemands, ayant une peur terrible des turcos, ils prendraient tous la fuite en les voyant arriver.

—Mais, objecta un sergent prudent, qu'allons-nous devenir, s'il vient à pleuvoir?

Le capitaine n'avait pas prévu cela.

Il sauta sur un baromètre, puis, la figure toute rayonnante, il s'écria:

—Ne craignez rien, je réponds de vous jusqu'à demain soir!...

* * *

Une anecdote tout à fait charmante:

Un ministre a besoin de causer avec un de ses employés. Au lieu de le demander dans son cabinet, il se rend démocratiquement chez lui. On cause, on discute, on travaille. Tout à coup, un énorme chien s'en vient gratter à la porte. Le directeur se lève, ouvre cette porte brusquement, et d'un revers de main bien appliqué, envoie l'animal à dix pas.

—"Ah! mais! dit le ministre, vous pourriez expulser mon chien plus doucement!"

—Oh! pardonnez-moi, monsieur le ministre, répond le directeur, je ne savais pas que c'était *M. votre chien!*"

Et il rappelle immédiatement la pauvre bête, fort surprise de se voir en si peu de temps l'objet de tant de rigueur et de tant de bonté.

* * *

Un détail assez curieux donné par la *Liberté* sur la maladie du prince de Galles:

Nous apprenons que sir James Pagett a été mandé à Sandringham par le télégraphe. Le télégramme portait que le médecin du prince désire le consulter sur l'opportunité de l'essai de l'opération de la transfusion du sang. On sait que par cette opération le sang d'une personne bien portante est introduit dans les veines du malade pour prolonger la vitalité.

Le docteur Blundett, à l'hôpital Bartholomew, a plusieurs fois pratiqué cette opération avec succès, notamment dans le cas d'épuisement vital chez des femmes, à la suite de violentes hémorragies.

* * *

Ceci est de l'histoire.

Un juge, élève des poules et des canards; quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant toutes ses bêtes témoigner la plus grande agitation, en secouant au bout de leurs becs de petites banderolles rouges portant ces effroyables souhaits: Vive la République! vive Tropmann! vive la guillotine! vivent les États-Unis et autres aménités de ce genre. C'était un voisin qui avait jeté dans la basse-cour de petits morceaux de pain attachés à un fil, dont l'autre bout était garni d'une allumette, pourvue à chaque extrémité d'une banderolle séditieuse.

L'allumette s'étaient naturellement mise en travers du bec des gourmands volatiles qui affichaient, en cocardes et sans s'en douter, des vœux bien loin de leur pensée.

* * *

Dans un restaurant :

—Gargon, les huîtres que vous m'avez servies ne sont pas fraîches.

—Monsieur, je ne suis pas dedans...

—Vous devriez y être si vous étiez à votre place.

* * *

Des émigrants sont sur un navire, en route pour le Canada.

Parmi les expatriés se trouve un vieillard de quatre-vingts ans.

Le capitaine cause avec ses passagers :

—Vous allez fonder un village là-bas ?

—Oui, capitaine.

—Mais pourquoi emmenez-vous ce vieillard ?

—Pour l'inauguration de notre cimetière !

* * *

—Lorsque vous jouez au piquet, quand découvrez-vous dans votre jeu un grand seigneur belge ?

Je ne sais :

—Eh bien, c'est lorsque votre partenaire a les quatre valets et que vous n'avez que les quatre dix.

—Et pourquoi ?

—Parce qu'alors vous avez un vilain XIV.

Un sportsman sur le retour, non moins amateur de l'as de carreau que de la dame de cœur, s'est accouiné à une de ses belles.

—Ainsi, lui dit un de ses amis, c'est décidément Louise qui est ta préférée ?

—Ah ! répondit-il, en soupirant... si l'on pouvait reprendre dans son écart !

LES CINQ RIRES.

Il y a, cinq espèces de rires, basés sur les cinq voyelles de l'alphabet : le rire en A, le rire en E, le rire en I, le rire en O, et le rire en U.

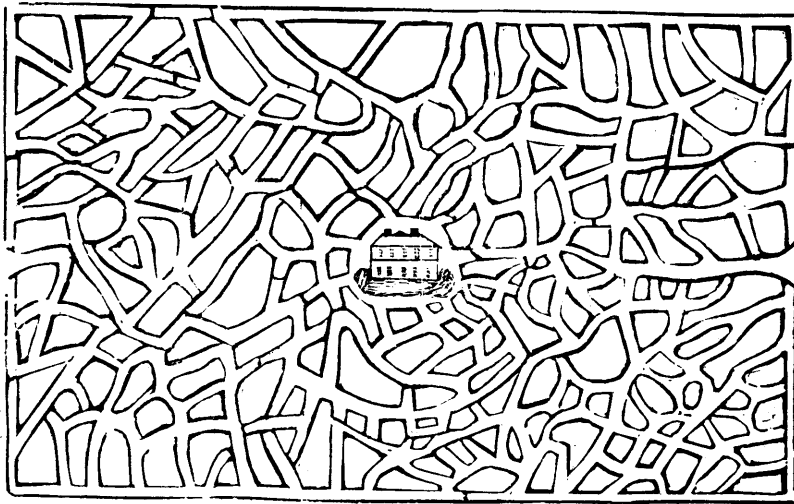
Le rire en A, c'est le rire fin, provoqué par un trait d'esprit. Il signifie : Ah ! ah ! ah ! que c'est jolie ! que c'est délicat !

Le rire en E, c'est le rire gai, provoqué par une forte saillie. Il signifie : Eh ! eh ! eh ! que c'est plaisant ! que c'est drôle !

Le rire en I, c'est le rire d'attendrissement, provoqué par une grosse bêtise... Il signifie : Ih ! ih ! ih ! que c'est amusant ! que c'est farce !

Le rire en O, c'est le rire de la franche gaieté, provoqué par une grosse bêtise. Il signifie : Oh ! oh ! oh ! que c'est amusant ! que c'est farce !

Enfin le rire en U, c'est le simple sourire provoqué par un passage à double entente. Il signifie : Hu ! hu ! hu ! cela se comprend... ce n'est pas mal.



JEU DU LABYRINTHE.

En partant de la petite maison et suivant les routes tracées, on peut parier dix contre un, qu'on n'arrivera point avant un demi-quart d'heure à l'une des deux sorties de ce Labyrinthe. Il est bien entendu qu'on ne doit point franchir les traits qui barrent le passage en beaucoup d'endroits.

Lorsqu'on veut faire un jeu de ce Labyrinthe,

chacun des joueurs dépose l'enjeu convenu, et celui qui arrive en moins de temps à l'une des deux sorties gagne toutes les mises.

Si l'on n'en veut faire qu'un petit jeu de société, on fait donner des gages à ceux qui, en un demi-quart d'heure, montre en main, n'ont point trouvé la route à suivre pour sortir de ce Labyrinthe. Ces gages se rendent comme dans les autres petits jeux, mais les penitences sont toutes ordonnées par celui ou celle qui a trouvé une sortie en moins de temps.

MODES ET ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

GRAVURES ET MUSIQUE.

Nos lectrices nous permettront de leur parler une dernière fois des choses intimes qui concernent notre journal. Nous sommes forcés de marcher à pas lents sur un terrain aussi nouveau pour nous.

Nous ne prétendons pas donner de gravures remarquables. La musique comme le dessin des toilettes laissent à désirer ; mais nos lectrices seront surprises d'apprendre que tout cela a été exécuté par des mains qui n'avaient jamais touché à une pierre lithographique, n'avaient jamais copié de musique ni de modes. C'est une série de débuts ; ce qui donnera la chance au public d'étudier pas à pas les progrès que nous pourrions faire. Nous avons tenu à former de jeunes canadiens, à leur ouvrir des carrières pour ainsi dire nouvelles pour eux. Cette pensée, qui peut avoir son utilité, nous servira d'excuse auprès des dames qui auraient voulu nous voir appeler des artistes de Paris. Nous désirons débiter modestement.

Peu à peu les améliorations viendront. Aujourd'hui nous y ajoutons une planche de patrons tracés, qui devra être d'une grande valeur pour nos lectrices. Au premier abord, cette confusion de barres peut paraître inutile et impraticable ; mais nos lectrices verront que l'usage de ce patron est plus facile qu'on ne pense. La planche qui accompagne ce numéro contient une dizaine de patrons, ce qui a bien son mérite quand on songe que chacun de ces patrons se vendrait de 15 à 25 centins dans les maisons qui en font une spécialité.

Chaque patron est désigné par un numéro. En sorte qu'en référant aux explications que nous donnons ci-après, on saura ce que chaque figure représente.

La manière d'arriver à comprendre parfaitement ces barres est d'examiner la forme des lignes. Chaque ligne se compose de signes différents. Un patron se compose des lignes qui ont toutes le même signe. Pour prendre le patron que l'on veut, l'on étend notre feuille sur un autre papier et l'on parcourt le contour de la figure que l'on veut avec des épingle ou même avec la roulette d'un coupe pâte. Ces marques laissent une trace sur le second papier que l'on découpe ensuite.

EXPLICATIONS.

PALETOT FAIT AVEC DEUX ÉTOFFES.

No. 1 de la planche des Gravures.

EXPLICATION DES SIGNES DE LA PLANCHE DES PATRONS.

Fig. 14. Devant. ○—○—○—○—○

15. Moitié du dos. }

16. Moitié du col droit. }

17. Sous-manche étroite. ~~~~~

18. Manche large. —X—X—X—X—

C'est un des plus récents modèles, et ce paletot sera très convenable pour le printemps. Il est fait en drap bordé en soutache. On coupe, en drap, deux morceaux d'après chacune des fig. 14 et 18, le dos entier d'après la fig. 15, qui en représente seulement la moitié ; la sous-manche étroite est coupée d'après la fig. 17, en tenant compte de la différence de contours pour le côté de dessous. On recouvre le dos et les devants avec du velours, ceux-ci depuis le bord de devant jusqu'à la ligne unie, le dos depuis le milieu de chaque côté jusqu'à la ligne unie, sous le bord de chaque devant on pose une bande de taffetas noir, ayant 2 pces. de largeur et l'on fixe en même temps des crochets, et des portes d'agrafes ; on attache sur le devant de gauche, une patte en velours, ayant 7 pces. de longueur, 1½ pce. de largeur ; on assemble dos et devant en rapprochant les chiffres pareils ; sous le bord inférieur, on place une bande de taffetas ayant ¾ pce. de largeur ; sur l'encolure on pose un petit col droit coupé en velours, avec doublure de taffetas d'après la fig. 16, qui en représente seulement la moitié ; on pose le lacet qui est de même teinte que le drap, et que l'on trouvera partiellement indiqué sur le patron ; chaque sous-manche est cousue ensemble, depuis 3 jusqu'à 2, depuis 27 jusqu'à 12 ; sous son bord inférieur on pose une bande de taffetas, puis on la coud dans l'entournure, 27 sur 13 du devant ; sous le contour de la manche large, on pose une bande de taffetas ; on orne le paletot et les manches avec des pattes de passementerie de même teinte que le drap ou que le velours, on pose les franges.

C'est aux personnes de goût à tirer parti de ce nouveau genre de paletot. On pourrait par exemple supposer le costume suivant :

Jupon en taffetas noir, tout uni en garniture ; tunique et corsage en satin de laine ou vert-bouteille, ou brun doré. Les devants du paletot (gilet) et le dos seraient en reps noir, le reste du paletot en étoffe pareille à celle de la tunique. Une bordure en soutache, couleur en couleur, et bien entendu les pattes disposées en *brandebourgs*, faites en même soutache. Rien ne s'oppose non plus à ce qu'une jeune femme ou une jeune fille compose le costume de la façon suivante : Jupon en popeline de laine bleu moyen ; tunique et corsage en drap impératrice ; paletot en drap impératrice gris, avec gilet et dos en popeline pareille au jupon ; broderie en soutache grise. Le costume peut être violet et gris, —violet foncé (jupon) et violet clair (tunique, corsage et paletot).—En un mot, plusieurs combinaisons également heureuses s'offrent pour cette toilette.

MATINÉE.

(*Planche de gravures.*)

No. 3. Notre modèle est en reps de laine violet ; le bas de la jupe est orné d'un volant de même couleur, coupé en biais et plissé ; ce volant est surmonté de coquilles en satin d'une teinte plus claire, faites dans un biais de 4 pouces.

TOILETTE D'INTÉRIEUR ÉLÉGANTE.

(*Planche de gravures.*)

No. 4. La jupe de cette toilette, en satin de laine bleu foncé, est brodée en soutache noire et ornée de biais de velours noir, lisérés d'une teinte plus claire. La tunique, ouverte derrière et drapée des deux côtés, est entourée de biais de velours et d'un volant de l'étoffe de la robe. Le pardessus-corsage a des basques carrées fendues derrière et sur les côtés, bordées d'un plissé et garnies d'un biais de velours ; les manches sont ornées d'une broderie en soutache et un dessin assorti se trouve sur les bretelles qui se terminent à la ceinture sous un nœud en passementerie.

DOLMAN (vu de dos)

No. 5. Il est large, fendu derrière et sur les côtés, au-dessous des bras ; les manches sont larges et fendues également sur le côté ; le haut du dos simule une fente ; chaque fente et la bordure du dolman sont garnies d'un large galon relevé de trois petits gallons surmontés d'une soutache. Toutes les parties

extérieures des galons sont entourées de fourrure ou de frange.

No. DOLMAN (vu de devant)

(*Planche de gravures.*)

No. 6 de la planche de gravures. Il est large, desine à peine la taille ; le devant est garni d'un large galon qui l'encadre carrément. Un même galon l'orne en formant brandebourg, avec pattes qui se relient entre elles au moyen d'une olive, et par conséquent le ferment sur le devant. La garniture est composée d'un large galon surmonté de trois autres petits galons semblables, avec soutache. Une fourrure l'encadre. Pour le printemps on n'a qu'à remplacer la fourrure par de la frange.

No. 7, 8 MANTEAU DUCHESSE.


Fig. 1. De la planche des patrons } 

Fig. 2.

Fig. 3. ●●●●●●●●

No. 7, 8 de la planche de gravures. Le No. 7 est plus en petit le devant du No. 8.

Ce manteau est excessivement gracieux et deviendra très populaire.

C'est un double cercle en collerette. La collerette de dessus se sépare dans le dos et une large bande tombe dans le dos en cascade. Tous les revers formés par les plis de cette bande doivent être recouverts en soie.

Le patron se compose de trois morceaux : 1o. Moitié du manteau principal ; 2o. Un côté de la seconde collerette, l'autre côté devant se tailler pareil. 3o. Moitié de la bande du dos, l'autre moitié se coupant aussi de la même manière.

Les coches indiquent comment les parties doivent s'assembler. Les petits ronds noirs dans le morceau du dos montrent comment la bande doit être posée pour faire les revers.

Ce manteau peut se faire en n'importe quelle étoffe noire, galonné (braidé) et partout bordé de frange. Le manteau fait de la même étoffe que la robe va très bien.

Il faut $2\frac{1}{2}$ verge double largeur pour ce manteau. Il faut $\frac{3}{4}$ de verge de soie pour border les morceaux du dos.

9 à 13. MANCHES DE ROBES.

Les manches affectent cette année une grande variété de formes et de garnitures ; nous avons choisi

dans celles qui nous ont paru les plus seyantes, ces quelques modèles dont nos abonnées varieront, suivant leur fantaisie, la forme ou la garniture.

9. Le bas de cette manche à coude ouverte est bordé d'une dentelle froncée qui garnit aussi la partie inférieure de l'ouverture. Le dessus, brodé en soutache et orné d'un biais, à un revers simulant deux plis et fixé par un bouton.

10. Ce modèle se taille sur le même patron que les manches qui précèdent ; la couture est arrêtée au coude et l'intérieur de la manche se garnit d'un plissé de velours, liséré au bord et doublé de soie. La manche proprement dite est garnie d'un ruché et ensuite d'une dentelle froncée et d'un biais de velours ayant pour tête une bande brodée au plumetis. La garniture est terminée par une dentelle et un biais horizontal fermé par une rosette en velours.

11. Cette manche à coude est ornée au bas, d'une dentelle blanche froncée, et à la hauteur du coude, d'une double dentelle cousue pied contre pied, fixée par un biais et cachant la jointure de 5 biais posés en rond, dont le dernier est orné d'une dentelle. Un pan de taffetas, bordé de dentelle et fixé sous une agraffe, complète la garniture.

12. Le bas de cette manche à coude est bordé d'un ruché double liséré des deux côtés ; trois volants froncés, retombant les uns sur les autres, sont disposés à partir du coude ; ils ont pour tête un ruché remontant fixé par un ruban de satin qu'on orne d'un flot de coques et de pans de satin cousu au coude et qu'on laisse flottant.

13. Le jockey de cette manche à coude se coud sur le même patron et se fait plus large du bas d'environ deux doigts ; il se monte au même temps que la manche et se fait garnir d'une frange ayant pour tête un entre-deux brodé au passé ou en broderie simulée et qu'on orne d'un nœud de même étoffe que la robe. Un entre-deux pareil garnit le bas de la manche et tourne sur le côté ; il se termine sous un nœud et est bordé d'une frange.

No. 14 à 16 BAS DE ROBES.

No. 14. Garniture de volants. Ces cinq volants droit fil sont coupés sur 3 pces. de hauteur, ourlés à la machine, ruchés par le pied et montés en se recouvrant ; les deux volants montants ont 2 pces. de hauteur, et les biais foncés qui les fixent, est large de 1 pouce.

No. 15. Garniture de biais et de plissés pour une jupe. Le plissé de couleur foncé du bord de la jupe a 3

pces. de hauteur ; le second de nuance plus claire en a 2½ ; le troisième de 4 pces. est surmonté d'un plissé clair de 1 pouce seulement. Chacun des 6 biais a également ¾ pce., ainsi que le plissé de couleur foncée qui termine la garniture.

No. 16 Garnitures de volants et de ruchés. Ce du bas, coupé en biais dans l'étoffe du costume, a de 10 à 12 pces. de hauteur ; le premier ruché à 4 pces., le deuxième 13 ; ils sont ourlés de chaque côtés et montés à doubles plis, en fixant en même temps un velours de 9 lignes ; on remplit ensuite le tuyaux qu'on fixe par un point. Le premier ruché forme un volant à tête, l'autre est coquillé au milieu.



No. 20.—Costume avec jupe plissée pour petit garçon de 3 à 5 ans.

No. 20.—Fig. 10. Devant de la }
veste à basques

Fig. 11. Dos

Fig. 12. Manche

Fig. 13. Le lé de devant de la jupe

No. 20.—Cette gravure a été publiée dans le numéro du 1er Février, auquel nous référons, page 85, pour les explications. Nous répétons la gravure parceque nous en donnons le patron.

COLS FICHUS.

Les figures 7, 8, 9 du patron représentent les cols fichus publiés dans le numéro de Février, page 84, à laquelle nous renvoyons pour les explications.





No. 21.—Blouse avec jupe plissée pour petit garçon de 5 à 8 ans.


No. 21.—Fig. 4. Devant (u, t, w, v.) 



Fig. 5. Moitié du dos (u, w, v, u.) 

Fig. 6. Manche (y, z, e.) 

Pour les explications voir le numéro du 1er Février page 85.



LE SECRET D'UNE FEMME ÉLÉGANTE.

(Suite.)

Pour l'été une femme devra avoir, comme toilette du matin destinée aux courses du ménage de d'emplètes, une robe en légère étoffe de laine grise, chinée ou rayée de noire ; petit paletot ou pardessus quelconque, pareil, garniture, très-simple, composée, soit de lacets noirs en laine, braid soit d'une ruche ; chapeaux en grosse paille grise, avec un ruban gros vert, gros bleu, ou bien à carreaux écossais.



No. 19.

No. 19 ROBE-COSTUME AVEC TUNIQUE DRAPÉE.

Ornée, dans le bas de la jupe rayée, d'un volant de 18 pces. de hauteur, doublé en étoffe unie, et dont les plis de 8 pces. de largeur, sont arrêtés comme l'indique le dessin. Le plissé est surmonté de biais alternativement unis et rayés, encadrés d'une broderie blanche. La même garniture se retrouve autour de la tunique, du corsage ouvert en cœur et des manches larges. Le colet est à triple étage.

Je maintiens que la robe du matin, celle de demi-toilette, celle plus parée, sont plus parfaitement suffisantes pour une saison, et encore ne les fait-on pas toutes trois fois la même année ; on trouve toujours, parmi les robes de la saison précédente, au moins l'une de ces trois toilettes. Le *Secret d'une femme élégante* consiste à n'avoir point de robes qui fassent double emploi, à ne point préparer une deuxième et troisième robe du matin,—de demi-toilette,—de visite et promenade ; à porter les robes qu'elles possèdent, en adaptant chaque toilette à l'heure convenable, à l'usage qui lui est attribué. A moins qu'il

ne s'agisse d'un cas exceptionnel, tel qu'une messe de mariage, ou toute autre circonstance analogue, elle ne se montrera pas empanachée dès l'aube; elle n'exhibera pas des garnitures trop compliquées à une heure trop matinale pour en justifier l'emploi, elle n'ira pas au marché avec un chapeau à plumes, fût-il de l'année précédente, et ne se montrera pas à la promenade avec une robe du matin, fût-elle neuve.

La lingerie sera entièrement unie pour les toilettes matinales : col plat, manches à poignets larges; surtout, surtout.....point de mesquines économies faite aux dépens d'une netteté scrupuleuse : point de cols ornés de rubans, de cols de dentelle *défraichis*, que l'on *finit* le matin; de même que l'on a des robes de divers degrés, on possède la lingerie adaptée aux différentes heures. Pour les demi-toilettes on choisit les cols et poignets bordés d'une mignonne bande festonnés et brodée, mais étroite; l'élégance de la broderie est tout entière dans sa finesse; on la remplace aussi par les *jours* surmontant un ourlet. La lingerie accompagnant les toilettes plus parées et toujours en batiste ou toile-batiste; mais elle se mélange de dentelle de Valenciennes ou de guipure blanche, et l'on y intercale des papillons, ou des fleurs, ou des arabesques en fine dentelle; là encore, le luxe consiste dans l'extrême finesse des dentelles. La lingerie du soir est beaucoup plus riche; mais, en aucun cas, les sous-manches de tulle, ornées de dentelles et de ruban, ne peuvent se montrer le jour dans la rue.

Le soin apporté à tous ces détails contribue pardessus tout à donner aux toilettes, mêmes les plus simples, un aspect élégant. De même que l'on ne porte pas à toute heure des robes trop *parées*, on ne mettra pas, dès le matin, des gants de nuance très-claire, et l'on ne portera en aucune circonstance des gants fanés, décousus, dépouillés de leurs boutons; on adoptera généralement pour se ganter les tons bruns et chamois plus ou moins foncés, selon que la toilette est plus ou moins élégante. On soigne la chaussure autant que les gants : on peut porter le matin, en été, des bottines en coustil gris; pour accompagner les toilettes plus riches on choisira des bottines en légère étoffe de laine gris clair, garnies de maroquin gris, ou bien des bottines en maroquin.

Je crois que l'on peut parfaitement passer la saison d'été avec deux chapeaux; l'un très solide en crin noir, ou paille grise, ou havane; l'autre en crin blanc ou paille blanche de fantaisie. La garniture extérieure est généralement assez solide pour suffire à une saison; l'intérieur doit être renouvelé une fois. Lorsque les brides sont en ruban léger ou

bien amolli par l'usage, on les noue comme d'habitude, puis on place à l'intérieur de chaque boucle une petite épingle qui la fixe sur l'extrémité inférieure du chapeau; cette précaution suffit pour maintenir, et pour éviter l'aspect de désordre que communique à une toilette un nœud se séparant du chapeau et s'inclinant piteusement.

La mode actuelle, en généralisant l'usage des pardessus pareils aux robes, a réduit l'importance du choix des manteaux et mantelets. Une pointe de dentelle de laine, ou plus riche, sera d'un usage excellent et commode pour les toilettes d'été. Les paletots et les *pelisses* de taffetas noirs peuvent accompagner toutes les toilettes; ces derniers vêtements sont toujours d'un prix assez élevé; la mode est d'accord avec l'économie pour conseiller l'emploi d'un pardessus pareil à la robe, surtout si celle-ci est d'un prix modéré. Pour les toilettes plus élégantes, on peut se borner à acquérir une pointe en dentelle de laine ou de soie. Les châles de cachemire noir ou de cachemire de couleur, garnis de guipure large ou étroite, servent au printemps, à l'automne et dans les jours froids et brumeux de l'été.

Les femmes élégantes évitent les deux écueils sur lesquels les autres femmes font parfois naufrage : elles se préservent à la fois de la parcimonie et de la prodigalité; ainsi, dans les dépenses relatives à leur toilette, elles feront une large part aux menus détails, à la netteté de la lingerie, à la chaussure; et jamais une femme élégante, quelle que soit la modicité de ses ressources, ne se montrera avec des gants décousus ou trop fanés; toutes les femmes préféreront économiser des dépenses sur le prix des robes qu'elles portent, et choisiront des robes plus simples, plutôt que d'associer une robe relativement coûteuse à des gants fanés, à des chaussures déformées, à de la lingerie peu *soignée*. Le contraire arrive quelquefois, lorsqu'on habite loin des villes, car l'on se préoccupe plutôt du prix d'un vêtement que de son élégance, et l'on recherche le plaisir de montrer une robe très-coûteuse, plutôt que celui de porter une toilette gracieuse dans son ensemble, irréprochable dans ses détails.

III

L'automne est la saison consacrée en tous pays, et par toutes les femmes, aux projets de toilette, aux emplettes de tout genre, aux combinaisons de toute nature. Comme de coutume, les femmes de goût sont, de toutes les femmes de l'univers, les moins pressées à grever leur budget; accommodant à leur usage le célèbre proverbe normand qui s'applique aux dettes, elles se disent, non pas : *Payé le*

plus tard que tu pourras, mais : Achète le plus tard que tu pourras, peut-être bien que tu n'achèteras pas.

En hiver, la toilette féminine se divise en plusieurs genres appliqués aux diverses circonstances qui exigent une toilette particulière.

La *toilette du matin*, qui se compose de tissus simples, solides, de couleurs modestes, destinés à passer inaperçus et à braver impunément les intempéries.

La *toilette de visite*, dont le degré d'élégance est variable selon les ressources dont on dispose. La *toilette de visite* qui circule à pied n'est pas, ne peut pas être semblable à la *toilette de visite* que l'on transporte en voiture ; dans le premier cas, l'élégance demeure toujours simple et sombre, quelle que soit la richesse des soieries et des dentelles que l'on porte ; des couleurs unies, ou tout au moins des tissus de nuance foncée, sont adoptés pour les visites à pied. Le chapeau se conformera au même programme ; les gants resteront dans les teintes demi-claires ; les par-dessus de chaussure seront bien ajustés. L'oubli, la négligence d'un seul de ces détails suffit au contraire pour compromettre la plus riche toilette, et pour la marquer d'un impardonnable cachet de désordre.

Quand aux *toilettes de visite* circulant en voiture, elles atteignent en ce moment des limites d'excentricité qu'il sera difficile de dépasser : ce sont des costumes empruntés à tous les siècles, à tous les pays, surchargés de verroteries, de couleur tranchantes, ouverts et relevés par devant sur des jupons de soie, de nuance vive, garnis de volants de dentelle, ornés de glands de perles, enfin défiant toute analyse. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la véritable femme de goût, se préserve soigneusement de ces toilettes trop caractéristiques, et ne pense pas que sa voiture soit l'asile inviolable de toutes les excentricités ; seulement elle porte des étoffes plus riches, des chapeaux plus légers et plus ornés lorsqu'elle va en voiture au lieu de faire ses visites à pied.

(A continuer.)

NOTIONS GASTRONOMIQUES.

DU BŒUF.

CONNAISSANCE DU BŒUF.

La chair du bœuf est la meilleure et la plus nourrissante ; il n'y en a point qui fournisse plus de suc, et qui soit, par conséquent, plus propre à réparer les forces épuisées par un violent exercice. Le bouillon qu'on prépare en la faisant cuir dans l'eau, nourrit et digère d'autant mieux qu'il n'est ni trop gras ni trop réduit. Le bœuf se digère, en général, avec facilité. Il y a une infinité de manières de préparer le bœuf en aliment, et on y emploie presque toutes ses parties.

Le *filet* est le morceau le plus tendre et le plus recherché ; cependant l'*aloyau* bien mortifié, et servi encore saignant, est souvent préféré à tout autre morceau.

La *culotte* et la meilleure partie du bœuf qu'on puisse employer pour faire le pot-au-feu ; à son défaut on prend la *tranche* ou le *gîte à la noix*.

On se sert de la *tranche* pour tirer du jus et faire aussi d'excellents bouillons consommés, etc.

Les seules parties du bœuf, qui se servent sur les bonnes tables, sont la cervelle, la langue, les rognons, le palais, la queue, la culotte, la tranche grasse, l'aloyau, le filet, le gîte à la noix, la tende de tranche, le paleron, le talon du collier et la bavette d'aloyau.

La *graisse* sert à faire des farces, à nourrir des braises et à accommoder des légumes ; la *moelle* sert aussi à faire des farces, des petits pâtés, des tourtes, des crèmes, etc., et à nourrir des légumes.

La *cervelle* du bœuf est l'aliment le moins nourrissant, mais délicat, adoucissant, léger et facile à digérer. Sa douceur et son insipidité la rendent désagréable à quelques estomacs.

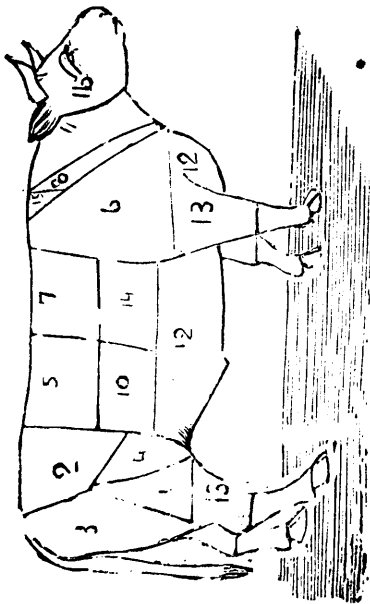
Quand vous allez au marché, n'oubliez pas que la *chair du bœuf* doit être fine, douce, d'un rouge agréable et légèrement marbrée de veines blanches ; si la graisse est d'un blanc jaunâtre, c'est un signe de jeunesse et de bon état.

La *viande de vache* est un grain plus serré et d'un rouge moins vif : la graisse en est toute blanche.

La *chaire du taureau* est encore plus serré et d'un rouge noirâtre ; sa graisse, très-jaune et très-dure, à toujours une assez forte odeur de rance.

DÉPÉÇAGE DU BŒUF.

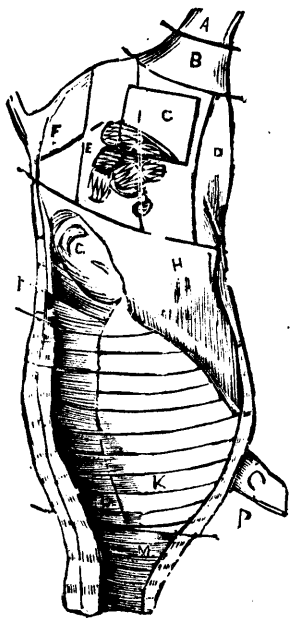
A. l'Extérieur.



1. Tende de la tranche.—2. Culotte.—3. Gîte à noix,—4. Tranche grasse.—5. Aloyau.—6. Paleron.—7. Cotes.—8. Talonde.—10. Bavette d'aloyau.—11. Colliers.—12. Pis.—13. Gîte.—14. Plats de cote.—15. Surlonge.—16. Joue et tête.

La *croisse* est la partie de la jambe qui vient immédiatement après le *gîte* et qui précède le *pied*.

A. l'Intérieur.

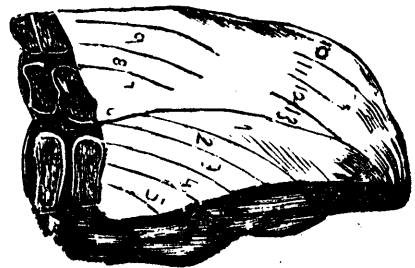


- A. Le jarrét.—B. Le gîte.—C. Le gîte à la noix

—D. Tende de tranche.—E. La tranche.—F. La culotte.—G. Les rognons. (Le *filet* est situé sous les rognons.) H. Le flanchet.—I. L'aloyau. (On le coupe avec une partie du filet.)—J. Les côtes couvertes.—K. La poitrine.—L. Côtes d'aloyau.—M. la gorge.—N. le collier.—O. L'épaule.—P. Le trumeau.

ALOYAU DE BŒUF ROTI.

On enlève et devise d'abord le *filet*, c'est-à-dire la partie placée en dedans, en tranches aussi égales que possibles; c'est le morceau le plus tendre et le plus délicat. On procède de même pour la partie charnue, qui est en dehors, connue sous le nom de



moreaux des Clercs; c'est, après le *filet*, le morceau le plus recherché. On découpe ensuite de la manière indiquée dans la gravure, en passant du no. 5 au no. 1, du no. 9 au no. 4, et du no. 10 au no. 13.

FILET, ENTRECOTE ET POITRINE DE BŒUF.

Lorsqu'on sert le *filet seul* ce qui est le plus ordinaire, on la coupe toujours par rouelles transversales d'une médiocre épaisseur, et aussi égales que possible. La partie du milieu est toujours la plus tendre et la plus délicate.

L'*entre cote*, qui n'a pas de *filet*, se découpe comme l'aloyau. La *poitrine* se sert accompagnée d'un os, c'est-à-dire en ayant soin de la découper suivant la séparation des côtes, dont les jonctions ont été brisées, au besoin, par le boucher ou la cuisinière.

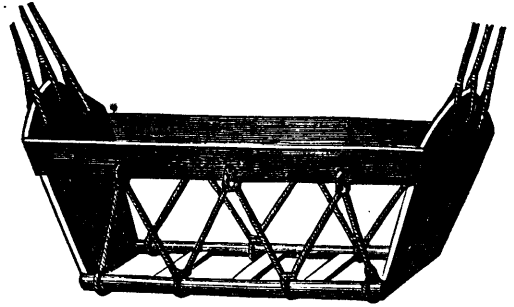
No. 17 et 18. BERCEAU SUSPENDU.

L'usage des berceaux suspendus si commodes et si populaires en Europe est presque inconnu en Canada. L'on en trouve bien en fer; mais à des prix variant de \$15 à \$25. Nous donnons aujourd'hui le dessin d'un berceau qui devra se populariser parcequ'on peut l'obtenir à bon marché. L'exécution d'après ce plan serait peut-être dispendieuse, parceque le modèle est en noyer noir sculpté. Mais il est facile de recommander à son meublier quelque chose de plus simple. Le montant de la tête se ter-

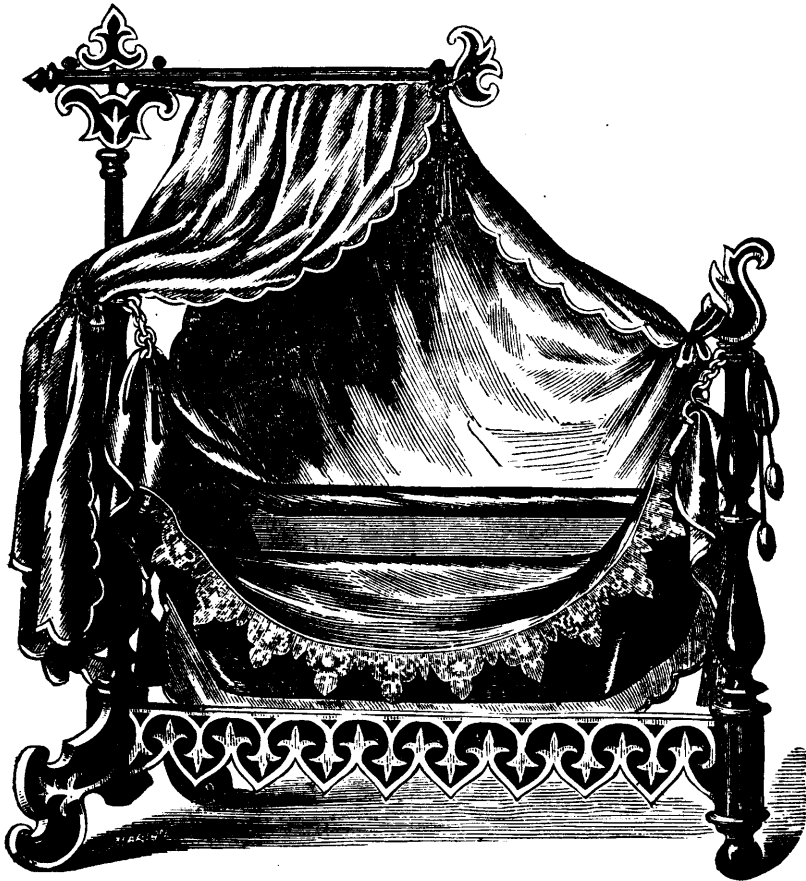
mine par deux pieds; l'autre n'a qu'un pied. La barre qui part du sommet n'est pas nécessaire; mais seulement utile quand on veut y mettre un rideau ou une gaze. Rien de plus facile que d'avoir une charpente composée seulement de deux montants.

Quant au berceau lui-même vous voyez de quoi il se compose. Celui que nous avons vu était suspendu à l'aide d'anneaux de métal et de cordes en laine bleue. A l'intérieur du parois de ce berceau sont de petits clous auxquels on accroche l'espèce de drap ou lambrequin qui cache l'extérieur du berceau et tout est dit. Vous avez un berceau que vous pourrez porter facilement d'un étage à l'autre, si vous avez

la précaution d'avoir deux montures l'une pour le bas, l'autre pour le haut.



No. 17.



No. 18.



COURRIER DE LA MODE.

Le temps du carême ne convient guère aux frivolités de la mode ; aussi n'est-ce que pour la forme que je glisse mon courrier dans ce numéro. Les nouveautés du jour se bornent à des à peu près.

Qu'est-ce qui se portera, qu'est-ce qui ne se portera pas au printemps ? A dire vrai, personne ne le sait et les meilleures autorités tatonnent.

Il paraît que le waterproof va être en très-grande vogue et de très-jolis patrons fort nouveaux sont déjà sortis. C'est un vêtement excessivement commode et peu dispendieux. Il protège les robes à couleurs tendres contre les rayons perfides du soleil printannier.

Il est probable que les couleurs du printemps seront unies, à teintes pâles, surtout en gris et couleur de cuir !

De fait, il n'y aura rien de bien frappant. C'est le gris qui domine. Ce qu'il y a de mieux seront le drap impératrice et les reps. Les Alpacas porteront une lisière faisant garniture. Le corsage, les manches, la ceinture, la tunique et le manteau seront en couleur unie et la jupe, la veste et le gilet sans manches en étoffes barrées ou carreautes.

Je vous engage à profiter de cette fin de saison pour faire une ample provision de bandes de broderie anglaise et plumetis sur jaconas ou sur nanzouck.

Il est certain que cette sorte de broderie reprend faveur et sera beaucoup employée, surtout pour enfants, dans les nouvelles toilettes de la prochaine saison.

Pour fillettes ce sont : des robes avec entre-deux et volants, des tabliers, des jupons, des pantalons, des cols, des chemisettes ; pour bébés : des robes de baptême, des brassières, des taies d'oreiller, etc., etc.

Ce printemps, l'on portera plus que jamais les costumes avec ornement de soutache ou de passementerie.

La passementerie au crochet est surtout fort appréciée, à cause de sa délicatesse et de sa légèreté. Mais elle est d'un prix très-élevé.

Les broderies vont donc être la fureur ce printemps. Il faudra tout broder ou braider : robe, tunique, manteau, etc.

Il y a déjà du ruban de velours portant des dessins de fleur pour robes pâles.

Les jupes seront moins courtes que l'année dernière ; elles touchent terre ; leur ampleur est de 3 verges, les lés sont disposés en un tablier biaisé encadré de quatre lés biaisés et en un lés droit fil derrière ; on monte cette jupe à fronces profondes derrière avec quatre plis couchés, encadrant le tablier (deux à chaque côté). La seconde jupe est toute pareille, sauf en ampleur, qui est de 4 verges. Le corsage à basque, qui accompagne cette jupe, a deux pinces à chaque devant, et son dos est à petits côtés. Les basques sont toujours cintrées aux côtés. Les manches se montent toujours avec un biais.

Les robes à colerette seront portées ce printemps. La seconde jupe ne sera pas relevée avec autant d'apparat que maintenant. Les garnitures plates seront admises pour étoffes fortes ; les bouillonnés pour étoffes légères.

Il va sans dire que les coiffures rappellent toujours la garniture de la robe.

Les chapeaux, cet hiver, trompent beaucoup d'espérances ; après avoir promis un bavolet pour préserver le cou et une petite passe pour abriter le front, ils prennent précisément une forme toute contraire, et semblent plus que jamais borner leur ambition à orner le haut de la coiffure, sans se soucier aucunement de la couvrir ; ils se posent en arrière avec une crânerie qui ne plaira peut-être pas à toutes les dames, bien qu'elle soit sanctionnée par la mode.

On fait des coiffures assez originales : ce sont des petites calottes, sorte de pouffs que l'on exécute en velours. On les garnit d'une plume blanche ou de toute autre couleur et de grosses perles fines formant des anneaux tombants. Une de celles que j'ai vues était en velours bleu, plumes et perles blanches.

On fait aussi des pouffs de dentelles noires avec plaques d'or, ou bien des nœuds de ruban artistement faits et variés comme couleurs. On mélange beaucoup bleu et violet, gris et paille, vert et amarante.

Ces nuances combinées donnent un résultat très-original, sinon agréable.

Ce printemps les manteaux, jackets seront larges et à taille cet été.

Les collets pour toilettes de maison sont absolument des collets d'hommes. Il y a des patrons qui

offrent une succession de trois coins superposés qui se rabattent.

Les fichus en soie de couleur pour le cou seront portés.

Les parasols seront à volant. Tout le dessus du parasol se composera d'une succession de petits volants.

Ces jours derniers, je me suis occupée de ces despotés chéris qu'on nomme bébés, et j'ai vu pour eux de ravissantes choses.

C'est, entr'autres, de jolies robes en flanelle : quelques-unes blanches, d'autres bleues de ciel, d'autres roses. Elles sont en corsage plat, décolleté carrément, et à manches courtes. La jupe est plissée à la taille. Une large ceinture, agrafée sous l'un des bras, forme, devant et derrière, une pointe qui remonte sur le corsage. Tout cela est festonné avec de la soie de couleur assortie. Plusieurs de ces robes sont garnies d'une guipure en laine, de la couleur de la flanelle et cousue au-dessous du feston.

Dans un autre genre, plus élégant, je citerai des robes en cachemire, toujours bleues, roses ou blanches. Elles sont aussi à corsage plat, décolleté carrément, et à manches courtes. L'encolure et les manches sont découpées à dents rondes et bordées d'un lacet de soie de couleur assortie. Au dessus du feston de l'encolure est une belle frange à tête, en cordonnnet également de couleur assortie. La jupe est plissée autour de la taille, à l'exception du lés de devant, qui forme tablier. Ce tablier a tous les bords découpés à dents rondes et bordées d'un lacet de soie. Sur ce tablier est une riche broderie, en soutache de soie, formant bien relief. Le dessin, disposé exprès, est charmant. Figurez-vous de longues grappes de mignonnes fleurs garnissant le bas du tablier et qui, diminuant graduellement, à mesure qu'elles remontent sur les côtés, se terminent à la taille en un

cordons. Une guirlande assortie tourne autour de la jupe, au-dessus de l'ourlet.

La crinoline se modifie en panier. Les anciens cercles ne sont plus en question. Le principal rôle est joué par la tournure, ou si l'on veut le *Graecian Bend*, que l'on fait en crin ou en net très fort. Nous en donnerons différents patrons dans notre prochain numéro avec la manière de les faire.

JEANNINE.

TROPTARD.

Plusieurs travaux et pièces de poésies ont été reçues trop tard pour ce numéro.

BOITE AUX LETTRES.

Ont trouvé le dernier rébus :

- 1o. Un abonné de St. Camille.
- 2o. Tourlourou, Université-Laval.
- 3o. M. A. Granby.
- 4o. M. l'abbé.....

RÉPONSES.—A Tourlourou : Votre rébus serait reçu avec plaisir si « *que les* » n'était pas représenté par *clef*, ce qui suppose une abréviation vicieuse.

La réponse au dernier rébus, est comme suit :
Note re coqs De muc nid stie palais sac à procès.
 Notre Code municipal est un sac à procès.

RÉBUS No. 2.

(Envoyé par un abonné.)

Pris — LE DRILL SHED — **Paris**
 PRENEUR par des PRENEUR
 Prenant trop Prenant
 ouvert — **PLUS** qu'été — ouvert

RÉBUS No. 1.

